MERCVRE DE FRANCE

uméro 1170 — Février 1961

LE

MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e)
Tél. ODÉon 02-13 — R. C. Seine 80-493 — Chèques postaux 259-31 Paris

REVUE MENSUELLE

RÉDACTEUR EN CHEF : SAMUEL S. DE SACY

Comptes Rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement, A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de trente francs en timbres.

Correspondants du Mercure *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger, on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22, rue du Persil, Bruxelles.

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni, 3e andar, Rio de Janeiro.

En Grèce, à la Librairie Kauffman, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

En Suisse (représentation exclusive) : Agence de vente des Éditions Françaises d'Amsterdam, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne.

EMILE HENRIOT

Le Gracié

à René Jammes

LES LONGS herbages ondulaient, et l'horizon était le même. Le taureau beugla, tristement *. Toujours la même herbe, elle n'avait plus le goût d'autrefois. L'ennui accablait. Qu'est-ce qu'il s'était donc passé? L'existence, autrefois d'un trait, coulant au jour le jour sans changement, semblait avoir été coupée en deux autour d'un événement extraordinaire, dont il remuait les images les plus confuses dans sa mince cervelle à l'étroit sous ses cornes énormes, et il n'avait conscience de cela que par une certaine chaleur du sang, à la hauteur du bulbe, à la nuque, au-dessus de ses omoplates puissantes.

Autrefois c'était le même paysage, l'espace libre, les grandes charges au milieu des autres taureaux, le sol dur qui donnait des pattes, et les rafraîchissantes traversées du petit fleuve, de pierre en pierre, dans la canicule. Après quoi il était si bon de se laisser fumer et sécher au soleil, et puis de pencher sa lourde tête, les genoux ployés, pour tondre l'herbe parfumée des berges, sous un tour de langue, et ruminer ensuite longuement. Cela, depuis le

* Amateur de tauromachie, l'auteur de ce petit conte s'excuse auprès des aficionados qui le liront de quelques libertés prises avec la vérité taurine. Tout en plaidant coupable aux yeux des lecteurs avertis, il souhaite surtout être lu par des ignorants, si l'histoire doit être à leur gré. Au reste, il s'agit ici moins de corrida que de psychologie générale sur le thème d'une grande aventure à recommencer et des prestiges d'un souvenir éblouissant dans une cervelle de taureau. Cela suppose un peu de confusion, dont je demande à bénéficier.

commencement du monde des taureaux, où le plus fort faisait la loi, reconnu de tous. Et parfois il y avait ces bonds, arrêtés net devant le cheval et l'homme à la pique baissée pour le recevoir. Au fond, ce n'était jamais l'homme qui frappait, ni le cheval. C'était moi le Tizonero, dit le Taureau de feu à cause de ma robe fauve, c'était moi, reconnaissons-le, qui, fou soudain, je ne sais pourquoi, me lançais de toute ma force, furieux, massif, sur le cavalier et sa monture, et venais donner sottement du garrot contre la pointe du bâton. L'homme riait et criait mon nom. Ça l'amusait de me recevoir et de me bloquer. Les hommes sont puissants. Ils font obéir le cheval, ils le mènent, le font trotter ou galoper, volter, s'arrêter. Le cheval est peureux. D'un coup de corne, j'en enverrais un voltiger par-dessus mon dos. Il me suffirait d'une pression d'épaule pour le renverser. Mais a-t-il un homme sur les reins, cet animal ne s'inquiète plus d'aucune chose, et il me vient dessus au petit trot pour que le mayoral me remette dans le bon chemin si je m'en écarte, en me donnant de légers coups de sa pique à plat sur mon flanc, ou m'appuyant son fer pointu à l'épaule en disant à mi-voix des paroles pleines de pouvoir qui m'apaisent et me dirigent où il veut pour me nourrir ou me rentrer dans le troupeau. Cependant la vie était bonne. D'abord quand on était sorti du ventre de la mère, on avait eu des difficultés. Il fallait se tenir debout sur ses pattes encore flageolantes, apprendre à attraper l'un après l'autre les bons pis d'où coulait le lait, et, s'il s'arrêtait ou venait moins abondamment, presser le ventre de la tête, et tout de suite, de nouveau, la mère sauvage lâchait tout. Après, une fois quitté le corral, chacun derrière sa mère, à la suivre dans le grand enclos, on avait commencé à manger l'herbe, à reconnaître la meilleure et à boire l'eau dans des pierres creusées. Il me semble, mais c'est loin, que cela a duré longtemps et qu'il n'y avait pas d'histoires, excepté quand un grand taureau se battait avec un autre

grand ou le tuait, et alors c'était le plus fort qui faisait raison et à qui on obéissait pour changer de pâture ou franchir le fleuve, ou seulement aller s'y baigner. Autrement, il ne se passait rien, on était heureux. L'herbe dans les fonds était grasse. La force montait dans le corps. C'était bon de courir brusquement devant soi, de sauter de côté, de ruer. A la place des petites bosses, sur le front, les cornes un jour étaient venues et avaient poussé, avec quoi donner de solides coups dans un arbre, une porte, un poteau, une roue de charrette, pour éprouver sa force et sentir se durcir les os de la tête. En même temps on prenait du poids, de la masse, et les génitoires devenaient lourdes, gonflées et dures comme des pierres. Parfois je me trouvais étrange et comme inutile à moi-même. L'herbe me semblait fade et c'était le vent que j'aimais. Je me tournais vers lui quand il soufflait. Je m'en emplissais les naseaux, la gorge, l'estomac, le ventre. Mais ce vent ne m'apportait rien, dans son vide, que, mêlée à celle autrefois de ma mère, l'odeur de la prairie natale; et je m'irritais après quelques sauts inutiles, arrêté tout à coup, et je me mettais à beugler longtemps, la tête levée. Rien ne répondait à mon appel. Une fois, si, pourtant, il fut répondu. Un meuglement moins fort me vint des hautes herbes. C'était le soir, le soleil paraissait lancer ses rayons le long de la terre. Je vis devant moi un jeune taureau blanc, certainement moins âgé que moi, de petite taille. Il vint à ma rencontre en hésitant. Ce n'était pas un batailleur et je méprisai sa faiblesse, bien décidé à l'accueillir le front baissé, si celle-ci n'était que feinte. Il était d'une blancheur extraordinaire, et me regardait sans fureur. Il sentait le vent et cette même odeur chaude et maternelle des prados. Je connus que c'était un être de la même espèce que moi, mais d'une nature différente. Il avait de petites mamelles sous le ventre. Ce devait être une génisse. Comme je m'approchais d'elle qui ne bougeait pas, je n'eus que le temps d'entendre une galopade

pesante dont le sol fut tout remué, et je vis se précipiter sur moi un taureau mâle énorme que l'odeur de la bête blanche avait alerté, lui aussi. D'où venu? Comment le savoir? Il était sur moi, mais me prenant pour un taurillon sans défense et un rival peu dangereux, ayant vu ma taille moins grande que la sienne, il se détourna, tout occupé en vrai taureau de la belle femelle qui nous regardait tous les deux et maintenant se réservait pour le plus fort. La rage me prit. Je fonçai. Le gros taureau, un solitaire comme moi, qui s'était écarté des autres, frottait la petite vache flanc à flanc de tout son poids. Je bondis sur lui. Je lui déchirai la cuisse d'une de mes pointes. Le sang jaillit et son odeur me fit plus fort que je ne l'étais. Le gros taureau quitta la génisse et se retourna de face contre moi. Il était bien plus haut, terrible. J'ai eu peur. Comment reculer? Nous nous sommes élancés dans le même temps. J'ai glissé, je suis tombé, je me suis relevé. Nous nous sommes bien battus, longtemps. L'autre soufflait; je n'étais pas mort. Mon sang ruisselait, il fallait tenir. Je ne voyais plus clair, je me sentais bousculé de toutes parts, je ne savais plus où j'en étais; mais lançant ma tête de bas en haut, sans trop bien savoir contre quoi, comme j'avais vu faire les plus anciens dans le troupeau quand il leur arivait de se battre, j'ai dû enfoncer l'une de mes cornes dans l'œil du vieux, car au lieu d'un bloc dur, comme je l'attendais, j'ai senti ma pointe glisser, s'enfoncer; et l'autre, de douleur, a poussé un cri effrayant. Comme il reculait en secouant la tête, je l'ai corné encore. Il n'en pouvait plus, frappait à côté. Deux côtes enfoncées, un œil qui saignait, l'épaule déchirée, la cuisse ouverte, il gueulait. Il a reculé encore en soufflant, puis fait demi-tour, et il a disparu au petit trot. La Bianca était bien tranquille, attendant que l'un ou l'autre fût liquidé. A moi la vache blanche! C'était moi le plus fort. Elle a meuglé doucement comme pour m'appeler. Je l'ai prise, d'un coup. C'était bien, moi dessus, au fond d'elle, lente,

contente, musculeuse, et qui s'attardait et prenait ma force. Après, le soleil était bas, on s'est couché dans l'herbe, le taureau, la vache. Le vent était bon. C'était elle que sentait le vent dans toute la campagne. J'ai léché son flanc, son ventre, ses cuisses mouillées. Elle était heureuse, elle me répondait doucement. Mais le lendemain, au petit jour, il y eut du bruit. Les cavaliers étaient venus, qui nous cherchaient. Ils ont formé un cercle pour nous enfermer. J'ai couru. La petite vache a eu peur, elle galopait dans tous les sens et donnait des ruades dans l'air et n'attrapait rien. Nous avons été séparés. Quatre ou cinq hommes m'ont chargé. D'autres arrivèrent, me coupant la route que je tentais de prendre vers la Bianca. J'ai reçu des piques. Rien à faire. Ils m'ont repoussé dans le grand espace, pour que je rejoigne le troupeau dont je voyais aller et venir la grosse masse sombre à l'horizon, peu inquiète du petit taureau perdu que j'étais, et que des hommes ramenaient, à leur habitude, galopant sur leurs chevaux courts, la lance basse et en le poussant devant eux. La Bianca avait été reprise, entravée, ramenée. Je l'ai vu entraînée au loin. Elle meuglait lamentablement.

J'avais repris ma vie dans la ganaderia. Tout était tranquille. On s'appuyait les uns sur les autres, à pâturer, à galoper, à passer la rivière à gué, à humer le vent. Quand il tournait, parfois, nous venant du côté des corrals, c'était pour apporter ces odeurs dont maintenant je savais la signification. Et je n'étais pourtant qu'un taurillon, et les autres me regardaient avec surprise, ayant bien connu à je ne sais quel air qu'il m'était arrivé quelque chose et que je n'étais plus un enfant taureau. Et quand je regardais l'horizon, en beuglant à la façon des anciens devant le vide d'où rien n'arrivait, et me sentant pareil au taureau qui un jour avait été dieu et qu'une femme avait aimé, la voix profonde, plein de tristesse et de pensée, je n'éprouvais que mon pouvoir et l'ennui de le savoir inutile.

Il y avait longtemps, des jours après des jours, que les hommes étaient venus et dans l'enclos des taurillons nous avaient séparés, parqués et marqués au flanc et à la cuisse, d'un fer rouge. Au premier moment, ce fut une fête. Les hommes couraient autour de nous pour nous attraper, nous reconnaître. Nous bondissions de tous côtés, amusés, décochant des ruades et, s'il se pouvait, sur un de ces coureurs, le plus proche, essayant de donner un bon coup de front, mais c'était plutôt pour jouer, sans colère ni méchanceté. Les hommes ne nous voulaient pas de mal, ils n'avaient pas apporté leurs piques. Quand ils eurent fait leur choix parmi nous, et nous eurent enfermés, en nous obligeant à passer d'un couloir à l'autre dans un autre enclos, nous reconnûmes qu'ils nous avaient mis à part, nous les plus beaux et les plus forts. Maintenant, à travers le nouveau corral, ils nous couraient dessus à plusieurs. L'un attrapait la queue du taureau poursuivi. L'autre, de biais, glissait une entrave à l'une de ses jambes. Un troisième, plus hardi, épaule contre épaule, saisissait de sa main gauche la corne droite, et de sa droite la corne gauche, et s'appuyant de tout son poids sur l'avant-bras, il opérait une torsion irrésistible sur le cou du jeune animal, et ainsi le déséquilibrant, le jetait à terre. Aussitôt malgré coups de reins, sursauts, vains efforts pour se relever, trois hommes maintenaient le vaincu par terre, et un quatrième, portant un seau qui fumait, en tirait un fer rouge et blanc, qu'il lui appuyait sur la cuisse. Le poil grésillait, une fumée montait, le camarade poussait un cri de douleur, sa peau était trouée, sa chair brûlait. Après quoi, se mettant d'un bond à l'écart, les hommes s'espaçaient, laissant se relever, furieux, le taureau marqué, humilié, soufflant de colère, et qui après quelques sauts, tournant la tête vers la cuisse, d'une langue mouillée, léchait sa blessure. J'y passai à mon tour, aussi furieux que les autres; moi, renversé comme un veau, couché à terre, maintenu aux cornes et aux jambes, quatre hommes

dessus moi pour me maîtriser. Et puis cette double douleur, à la cuisse, au flanc, la chose rouge qui à travers le poil m'a profondément troué la peau, mordu la chair. D'un effort, remis sur pied avant que les hommes se fussent écartés, j'ai sauté sur eux pour envoyer rouler au loin, d'un coup de front, le plus cruel de ces tourmenteurs. Alors je fus considéré du reste du troupeau. Nous fûmes mis dans un pâturage très bon où les hommes ne venaient plus nous voir qu'à distance pour nous apporter des fèves et des grains écrasés, ou nous surveiller, sans trop approcher, et compter s'il ne manquait aucun de nous. S'il en venait un plus près de moi — souvent c'était le mayoral — je le regardais pour voir ce qu'il allait faire; mais chaque fois il s'arrêtait, et me regardant lui aussi, je l'entendais me dire « *El Tizonero, Tizonero!* », comme s'il m'appelait, et moi, sans le quitter de l'œil, ne sachant ce qu'il me voulait, je me contentais de souffler.

Hors cela, les hommes paraissaient se désintéresser de notre existence, et nous avoir rendus tout à fait, comme ayant peur de nous, à la liberté et à la nature. C'était bien. Il n'y avait que le vent pour nous tourmenter, et à moi, par de chaudes bouffées d'odeurs femelles, me rappeler ce qui me manquait. Mais j'étais calme, les forces augmentaient en moi, et ne sachant qu'en faire, je me sentais plein de puissance. Alors, comme poussé par un autre, de morne et de ruminant que j'étais, à mon ordinaire, je me mettais à courir, follement, sans but, devant moi, pour m'arrêter net, maître de mes mouvements et de mon vouloir. Dans ces courses, mes durs et minces sabots sur le sol faisant voler pierre et poussière et trembler la terre, grondaient comme une sorte d'orage. J'atteignais le fleuve, écumant, et je m'y jetais, puis, quand l'eau était assez haute, je nageais longtemps pour me calmer.

Et plus tard ce fut l'aventure. Ils sont venus nous trier, six du troupeau, les plus redoutables, les meilleurs par l'envergure et la longueur des cornes, la largeur du poi-

trail, la nerveuse finesse des jambes. Ils sont venus avec leurs chevaux et leurs piques. Ils nous entouraient en galopant, mais ne frappaient pas. Nous étions emmenés, galopant comme eux sur une route, que nos sabots martelaient dur. Nous avons traversé un pays de sable, longé des habitations isolées. Les femmes couraient vers les maisons à notre approche, et les cavaliers en passant leur criaient des choses qui les faisaient rire. Les chevaux hennissaient quand, le long des barrières, d'autres chevaux nus, la crinière et la queue au vent, accouraient pour voir de plus près notre cavalcade, et, nous flairant, faisaient demi-tour, apeurés. Il y eut des maisons, espacées d'abord, puis qui se rapprochaient, et qui s'appuyaient l'une sur l'autre, avec un passage entre ces deux rives. C'était un village, une ville. Nos gardiens n'avaient pas diminué l'allure, mais la rue devenant plus étroite, nous étions resserrés, pressés l'un contre l'autre. Des hommes qui n'avaient pas pu s'écarter à temps couraient devant nous, et furent piétinés. Il y eut des cris. Des fuyards s'accrochaient aux fenêtres. Les femmes terrifiées hurlaient, suspendues aux balcons ou bien huchées sur des charrettes en travers des passages. Elles étaient excitées, comme folles. « *Los toros! Los toros!* » criaient-elles. Notre convoi toujours galopant s'arrêta sur une petite place entourée de charrettes, entre lesquelles un couloir s'ouvrait. Nous nous y engouffrâmes, les six, ne formant qu'une masse. Et ce fut le noir, tout à coup. Le couloir rétréci donnait sur une caisse où je fus poussé, isolé, sans que je pusse avancer, reculer ni me retourner. Un grand bruit se fit derrière moi : comme une porte qui se rabattait, puis une autre, de haut en bas, et qui semblait tomber du ciel.

Je me trouvais dans l'obscurité. Je me suis senti soulevé. Il y eut des chocs violents, puis un cri a déchiré l'air, et une odeur affreuse s'est répandue. On roulait et on s'arrêtait brusquement. Et tantôt je donnais des cornes

devant moi dans le panneau de bois qui m'emprisonnait, et tantôt je butais des fesses de l'autre côté, et ma queue était douloureuse. J'étais abruti.

Plus tard, je fus encore soulevé, reposé à terre. La porte remonta. Je retrouvai mes frères dans un corral, des hommes vinrent nous examiner, d'une galerie supérieure, et je les entendais parler et rire et les voyais se retourner pour me comparer aux autres taureaux qui, agités, soufflaient, essayaient d'enfoncer les murs de leur prison, et grattaient le sol du chiquero. Un de ces hommes, s'attardant, me regarda longtemps, en silence. On eut dit qu'il me mesurait. Puis de nouveau, séparé des autres, ce fut l'épaisse nuit du toril.

LE SOLEIL couvrait à demi les arènes. Les gradins s'étaient brusquement remplis, jusqu'au plus haut, et de la foule immense et pressée montait une rumeur confuse. L'orchestre vis-à-vis de la tribune présidentielle en était dominé et l'on n'entendait que par bouffées les airs qu'il jouait. Des trompettes sonnaient, stridentes, saccadées. Tout se tut. Une porte s'ouvrit dans la barrera rouge et ses deux battants, retirés vers l'intérieur, fermèrent de part et d'autre le callejon aménagé entre la talanquera et la barrera. Du toril obscur qui le contenait, face au jour ouvert devant lui, le taureau bondit, aveuglé, et au même instant un coup violent asséné de haut lui déchira l'épaule et quelque chose qui volait au vent se mit à danser sur son échine. Emporté par son mouvement, il se trouva dans un espace nu, ovale, baigné de lumière, comme au fond d'une vaste cuve, et sur le rebord de la cuve, et au-dessus d'une clôture rouge de bois plein, il y avait une immense couronne noire et papillotante d'où montait un sourd gronde-

ment. Le taureau ayant un instant hésité, reprit sa course, fit un galop le long de la muraille rouge, au bord de laquelle une figure humaine un instant montrée disparaissait. Avant d'avoir fait un tiers du grand tour de la piste, le Tizonero perçut dans l'arène de petits points brillants de couleurs diverses qui, s'éparpillant à son approche, couraient se réfugier vers la barrière. Crochetant, il fonça vers l'un de ces petits points qui sautait. C'était un homme, agile à fuir. Quel bon coup de corne il allait recevoir! Le temps de se précipiter et d'arriver dessus, plus rien. Juste le temps d'enfoncer la pointe de sa corne dans le bois rouge devant lui, et sous le choc dont le taureau lui-même fut ébranlé, la barrière résonna sourdement.

Autour de la piste, d'autres hommes étaient revenus, les uns brillants, roses ou verts, étincelant de toutes parts, qui laissaient traîner sur le sol de longues capes. Le Tizonero se dirigea vers eux au petit trot, d'abord, allongea l'allure et se mit au galop. Les petits sauteurs s'écartaient, et l'un des hommes brillants qu'ils couvraient apparut, l'étoffe à demi étalée par terre à ses pieds, puis tirée en reculant pour amener le taureau près de la talanquera.

Alors se produisit une chose étrange. Devant ce mur de bois, entouré de couleurs excitantes, le taureau s'arrêta, indécis, souffla, regarda, cherchant à comprendre. Que lui voulaient ces hommes? Qu'était ce cavalier devant lui, qui ne ressemblait pas aux gardiens du corral et de la ganaderia? Le cheval, un bandeau sur les yeux, habillé, caparaçonné, semblait immobilisé par la peur. Il avança un peu, de quelques pas, tremblant sur ses jambes; un homme le tirait par la bride, deux autres le poussaient aux fesses. Le taureau étonné le vit de flanc, l'homme à cheval pointait sa lance baissée devant lui. Le Tizonero s'élança, et arrivé à conjoncture, releva vivement la tête, de bas en haut et de biais. La corne n'accrocha qu'un matelas rembourré d'étoupe. Les étoffes rouges, roses, volèrent autour de lui, environné d'hommes comme de

mouches, qui, le doublant, le frappaient de la main à la croupe; il se sentit la queue tordue. Qu'est-ce que lui voulaient tous ces hommes? A travers les capes remuées sur le sol devant lui, il percevait confusément l'action d'une volonté autre que la sienne. Mais un nouveau cheval se présentait, venu d'on ne savait où, aussi tremblant et arqué sur ses jambes que le précédent. Le taureau fauve s'élança encore de toute sa masse et il ressentit presque au même instant une vive douleur dans son échine déchirée. C'était le cavalier qui l'avait reçu de sa pique et appuyait dessus de tout son poids. Le fer glissa. Malgré la douleur, le taureau gardait son élan, et vint des deux cornes donner à plein dans le poitrail du cheval hennissant, aussitôt soulevé avec l'homme porté, quelques pas, sur les cornes puissantes; et Tizonero, le front haut, se sentit vainqueur. Sur son large dos les jambes molles du cheval et ses sabots ferrés tambourinaient ses côtes soufflantes que le sang ruisselant recouvrait d'une nappe écarlate, et une matière grasse, chaude et visqueuse lui coulait dessus : c'étaient les entrailles du cheval, à l'odeur écœurante, tripes et sang mêlés. Le taureau se dégagea, retirant ses cornes : le cheval et l'homme s'effondrèrent. De nouveau volèrent les étoffes rouges. Un instant détourné, Tizonero vit le cheval gisant, ventre ouvert, agitant ses jambes par saccades, qui tentait de se relever. Il le retourna de ses cornes comme l'on fait d'un tas de paille avec une fourche, et l'envoya dinguer avec son picador par-dessus la talanquera, dans le callejon. La foule des spectateurs vociférait. Tandis que les péones s'affairaient au quite pour le détourner, le Tizonero, content de sa force, fit tranquillement quelques pas, cherchant un autre emplacement, sa querencia, d'où répondre mieux à ses ennemis, gagna le centre de la piste, près d'une flaque de pourpre, sans retraite possible hors de sa ceinture de bois rouge. Au milieu de ces hurlements et de ces petits hommes à l'entour, revenus à la charge, il était seul, ahuri

de cris, de lumière. Le soleil aussi était contre lui. Mais ruisselant d'écume et de sang, les coups de pique lui avaient déchiré le cuir. Et seul ainsi, avec son sang et dans son sang, il était beau, moitié d'écarlate et de feu, grattant le sable lentement de son sabot droit, l'air inquiet et résolu.

Le cercle des porteurs de capes, rapproché, s'immobilisait autour de lui; et se détachant d'eux, un homme maintenant s'avançait à sa rencontre, d'un pas calme, faisant signe aux autres de rester à l'écart, en arrière, pour le laisser affronter seul la bête courageuse. C'était assez bien de sa part, à ce petit homme sec et mince, brillant, chamarré, armé seulement d'une longue étoffe inquiétante, rouge d'un côté, jaune de l'autre et maculé de taches brunes. Le taureau se savait puissant et sans peur, et il avait confiance dans ses cornes. Mais il savait aussi les hommes pleins de ruse, et ce combat aux passes singulières, tout le temps changeantes, le faisait réfléchir, c'est-à-dire remuait du trouble dans sa tête obtuse, qui devant les difficultés ne connaissait jamais d'autre ressource que foncer. L'homme à la cape était maintenant tout près devant lui, agitant, balançant l'étoffe, qu'il tenait à deux mains de haut en bas les bras tendus. « Il est derrière cette chose rouge », pensait le taureau attentif, l'élan suspendu, à déclencher d'un coup, sans donner à son adversaire le temps de le voir partir. Mais l'homme regardait ses yeux, et ce regard aveuglait la bête. Hop! un bond. Le taureau cognait à vide dans le leurre, et voltant aussitôt, il retrouvait son ennemi derrière lui, ou sur le côté; ou même lui tapant la hanche de la main, pour le ramener. C'était vexant. Les voilà de nouveau face à face : l'homme, les cornes et l'étoffe entre eux. Un nouveau bond, l'esquive... plus rien, plus personne. Ni l'homme, ni cape. Ou plutôt, coulant le long du flanc de l'animal, le diestro dansant sur lui-même s'était enroulé la cape entière autour de lui. Ou bien il faisait voltiger l'étoffe

magique sur le dos du taureau, en la relevant quand celui-ci fonçait, et il la lui ramenait devant les naseaux une fois la bête retournée. Ou encore il l'agitait par terre dans les pieds mêmes du bicho et la laissait traîner derrière lui, en ayant l'air de fuir le taureau courant sur ses traces. L'homme pivotait, que la bête avait dépassé, dans son élan. C'était épuisant et déconcertant. Et puis le torero, changeant d'idée, tournant le dos avec indifférence, désintéressé de son jeu, était parti, le bras levé pour remercier la foule qui l'applaudissait. Le Tizonero s'arrêta, les jambes cassées. Il fallait souffler, attendre, reprendre des forces, voir venir sans savoir ce qui allait venir.

Ce qui vint alors, fut un petit vieux trapu avec du ventre, mais agile, qui parti de la talanquera où un instant il était resté appuyé, courait vers le Tizonero en dessinant un trajet courbe et faisant se heurter au-dessus de sa tête des bâtons enrubannés. « Tu vas voir, imbécile, bon à embrocher! » pensa le taureau. Mais l'imbécile ne vit rien. Arrivant sur la bête qui baissait la tête pour frapper, il leva les bras, les détendit, le corps incurvé, et volta. Le Tizonero sentit deux morsures nouvelles dans sa peau, le long de l'échine, et la présence continue d'un fer accroché dont la morsure ne le lâchait pas. Le sang coulait de là encore, et les deux bâtons qui maintenant lui battaient le flanc entretenaient dans ses plaies une nouvelle douleur très déchirante. Il vit, venant de l'autre côté de l'arène, un autre fou qui s'élançait à sa rencontre, en levant aussi deux bâtons. Cette fois il n'attendit pas l'arrivée de son ennemi, il se précipita sur lui; l'homme dériva, abaissa les bras, planta ses bâtons, mais de travers, et le taureau s'étant secoué, les bâtons cuisants retombèrent. Au troisième type qui survint, le taureau ne prit son élan que pour le couper dans sa course. Le banderillo fit un faux pas, roula dans les pattes de la bête qui, se retournant, enleva le maladroit d'une corne et le jeta en l'air comme

un pantin. Puis, changeant de main, il chargea le péon le plus rapproché qui fit aussitôt volte-face et courut à toutes jambes vers l'abri rouge. Un grand rire secoua l'assistance et l'on entendit même *Bravo, Toro!* Et Tizonero se sentait porté. Il n'éprouvait point de fatigue. Il était là; il était lui. Que lui voulait-on? L'arène semblait lui appartenir. Tantôt échappant, le bond brusque aussitôt freiné de ses sabots antérieurs dans le sable, pivotant sur son avant-train; tantôt, du plus loin, cherchant l'adversaire et chargeant, mais il ne trouvait jamais que le vide sous son coup de corne dans la talenquera où le fuyard venait de se fondre et de disparaître. Une fois, arrêté au milieu du cirque, le taureau beugla longuement, la tête vers le ciel, comme s'il s'ennuyait, devant ces ennemis méprisables, en pensant aux espaces verts. Il fut applaudi.

Une trompette retentit. Mais le Tizonero qui ne connaissait rien aux règles de la tauromachie, ne savait pas que l'on sonnait pour annoncer sa mort, et que l'heure de la vérité, pour lui, approchait. Reconnaissable à son regard, l'étincelant et voltigeant joueur d'étoffe était revenu. Il ne portait plus de cape maintenant; il tenait seulement entre ses mains rapprochées une petite chose mince et brillante, à moitié cachée sous un chiffon de flanelle rouge flottant le long d'un manche, un de ses pans relevés sur le fer. Que voulait à présent celui-là? Faire couler du sang encore? Non, n'étant plus protégé par la grande voile flamboyant si près devant lui, immobile et les deux pieds joints, ce n'allait plus être difficile de l'encorner. Cependant, il y avait toujours ce regard, et le Tizonero ne le quittait pas, tout en obéissant malgré lui au pouvoir singulier de la muleta. A droite, selon qu'elle se déplaçait, il fallait la regarder à droite; à gauche, tourner la tête à gauche, en la suivant; baisser la tête si la petite étoffe rouge présentée jusque sous les naseaux, s'abaissait. Alors le taureau fauve, rouge et feu, ramassé, devenu tout de même un peu lourd sur ses quatre pattes, voyait l'homme à l'habit de

lumière, son leurre écarté, lever la chose scintillante, et rapprochant la main de son visage, la tête un peu de travers, la pointe dirigée entre les cornes, viser droit. Mais que le taureau levât le mufle ou se déplaçât, sans quitter le regard de l'homme, celui-ci changeait de position, ramenait la bête, recommençait ses allées et venues de muleta, l'aveuglait, obtenait l'immobilité souhaitée et la position convenable — et alors, d'un seul trait, tout le corps porté en avant, la main ferme, le bras déclenché, c'était l'estocade : l'épée droite atteignait le haut de l'échine, le point où, entre deux vertèbres, trancher la vie. Le tueur alla plus vite que la bête et se détendit avant elle qui allait bondir. La pointe manqua le point juste et le passage mortel, butant sur un os où elle resta figée. L'homme désarmé s'écarta. L'épée demeurait fixée entre les épaules de l'animal où elle n'avait pu pénétrer. Le taureau secoua plusieurs fois l'encolure, et l'épée céda, pour aller virevolter par les airs, et retomber en se piquant droit dans le sable, à six pas. La foule qui se taisait gronda de plaisir. La course durait, ce taureau se défendait bien. Il n'était pas encore aplomado; la bouche cousue, au contraire, avec de la réserve, dangereux. L'homme n'était pas mal non plus. Morenito, il s'appelait. Il ne faisait pas de fautes. Il travaillait bien son bicho, et il finirait par l'avoir. Le voilà qui revenait, une autre muleta en main, avec une autre épée, droite, plate, à l'extrémité un peu incurvée. L'animal était repris, mis en place, manié, remanié, quadré, la tête basse... Mais non, devant le défi de cet homme qui le provoquait, du geste, de la voix, de son machin rouge, cherchant à lui faire baisser la tête, en tapotant le sol du bout de l'escarpin sous son nez — il y avait surtout ce regard, fixé sur le sien, comme une lame. — Non, le fauve relevait le front, furieux, soufflant des naseaux; nullement décidé à se laisser faire. La poignée de l'épée à l'œil droit, le point mortel visé comme une cible, Morenito s'est détendu, de biais, foudroyant. Mais le taureau aussi s'est

lancé, et il a reçu son ennemi de sa corne droite relevée : l'homme soulevé de terre, transpercé? Non, il se dégage, repousse de la main le mufle de la bête étonnée de cet adversaire sans prise, et qui sautille devant elle, montrant que ce n'est rien, sa culotte en long déchirée; la peau peut-être aussi, le sang coule un peu sur la culotte rose et pailletée d'or. Ce n'est rien. Les capéadores écartés, on apporte une nouvelle épée.

Trois fois, Morenito a manqué la bête impossible. La minute de vérité se prolonge. La foule alterne entre le diestro favori, courageux et la bête admirable, aussi courageuse. Hurlements, cris; appels à la présidence hésitante... Cette fois, le coup d'épée a réussi. Le fer est entré. La bête pourtant n'est pas tombée. Elle va, vient, recule, tête basse, l'échine ruisselante, l'épée à poignée de plomb et de laine rouge fichée dans sa chair. Va-t-elle encore s'élancer? le diestro fait signe de la main qu'elle est morte; elle est debout encore; elle va tomber. Elle ne tombe pas, elle fait front, pleine de force, redoutable. Un torero, de sa cape, par de nouvelles passes, obligeant le taureau à tourner sur lui-même, pense l'étourdir, pour qu'il s'écroule. Mais sous ce nouveau tourment, l'épée glisse encore, le taureau se ranime, bondit, accroche de ses cornes la cape aux mains de l'homme, et affolé de cette étoffe dangereuse qui se colle à lui, de ces ennemis acharnés de partout à sa perte, volte, s'échappe, traversant l'arène sous la voile rouge qui le fouette, accrochée aux cornes et soulevée de vent. Il s'arrête au centre de la piste, ahuri, stupide, empêtré de l'étoffe et la tête levée vers le ciel qu'il semble attester, impuissant, ne comprenant rien mais toujours debout.

Cinq mille connaisseurs applaudissent, hurlent et acclament. Des poings se tendent vers la présidence, tous les visages sont tournés vers la loge. Tous les spectateurs se sont levés. On voit Morenito dialoguer avec le président, approuver de la tête, admettre la décision qui s'impose :

le *perdon*. Le taureau de feu aura la vie sauve, s'étant bien battu. Les trompettes annoncent la grâce pour lui honorable, et l'acclamation publique l'accueille d'enthousiasme. La porte s'ouvre dans la barrera, et les cabestros entrent dans l'arène : les bœufs à clochettes qui viennent chercher le taureau vainqueur et le ramener au corral. Sauf, désormais, celui-là; mais par exception. Un sur mille des taureaux venus affronter l'homme dans le redondel en sortira ainsi vivant et gracié.

Le taureau de feu ne combattra plus. Il aurait appris trop de choses dans cette unique corrida; il faut aux arènes des bêtes neuves et sans ruse. Pas davantage que ce qui lui est arrivé depuis trois quarts d'heure, le Tizonero ne sait ce que signifie pour lui cet arrêt du combat. Il sait seulement que parmi les bœufs à sonnailles qui l'emmenaient, il y a un instant, il lui a semblé en reconnaître un qui lui rappelle une autre rencontre : ce bœuf borgne, avec lequel il s'est battu autrefois pour la génisse blanche. Vaincu, éclopé, en fuite; rattrapé sans doute par les gens de la ganaderia, qui l'ont fait bœuf, pouvant servir encore à quelque chose, si un taureau qui n'a qu'un œil ne vaut plus rien. L'ancien rival et combattant devenu cabestro ne paraît pas avoir reconnu le taureau de feu. Peut-être qu'il ne voit guère de son œil unique et ne comprend plus rien à rien depuis qu'on lui a coupé les criadillos.

Le Tizonero a été pansé, pulvérisé de pénicilline et de désinfectant. L'épée ne lui avait pas été mortelle. On l'a remis dans une cage de bois ajourée, rendu aux soins du mayoral, heureux de retrouver une bête si brave, et on l'a renvoyé en Andalousie, dans le ganaderia où il a vu le jour et où, désormais, il contribuera à faire naître d'autres petits veaux, qui, grandiront, à qui la corne poussera, et qui après tientas et mancornars et querelles autour d'une génisse blanche, deviendront de beaux et vigoureux taureaux comme leur père, comme lui courageux, puissants,

combatifs, et qui eux, seront glorieusement mis à mort dans des arènes, aux jours de fiesta. Tous honorés et recherchés de leur vivant comme fils du valeureux Taureau de feu, le gracié de Cieza.



Il était devenu reproducteur. Tel fut le sort final, agréable à première vue, du Tizonero. Comme il ne savait pas ce qui lui était arrivé, il ne s'émut point de cette chance ni de cet honneur. Il retrouva les sables et les bons pâturages andalous avec plaisir. Ses blessures s'étaient refermées. Il avait rapidement refait le sang perdu. Les touffes d'herbes odorantes, les charges folles, les traversées à gué de la rivière, les baignades quand l'eau était haute, et les excitants coups de vent chargés d'arômes sensuels l'entretenaient dans un contentement tranquille, continu. Mais maintenant ce vent parfumé, ce n'était plus pour lui comme autrefois une occasion de mélancolie et d'inquiétude, et de faims éveillées pour ne pas être satisfaites. Car de temps à autre, ramené par l'instinct, il apercevait la sacrifiée du jour devant lui. Tout se passait comme toujours se sont passées ces choses dans le monde amoureux des taureaux. La vache meuglante venait à lui, sans le connaître, confiante; et lui, il en faisait le tour, la frottait du flanc, de l'épaule, s'écartait, et le désir venu tout de suite, comme sous une bouffée de vent, s'élançant pour monter la vache, il s'enfonçait d'un trait en elle, passive, les cuisse écartées, l'arrière-train flageolant sous le poids du mâle et cette perforation féconde. C'était tout de suite fait.

A la longue, cela cessa d'être plaisant. L'amour physique ennuie, avec le temps, même les taureaux. Le Tizonero s'ennuyait. Il savait ce que sa race attendait de lui, chaque fois, qu'il en eût envie ou non. Et ces vaches

idiotes, toutes pareilles, ouvertes pour être fécondées, de lui ou d'un autre, et qui s'en allaient trottinant, une fois satisfaites. Il n'y avait parfois d'intéressant que les taurelières, stériles, qui ne demandaient le mâle que pour lui et y prenaient goût. Mais il ne les revoyait jamais trois fois. Des tricheuses, et qui coûtaient cher, à tant la saillie. Si elles n'étaient pas pleines un mois plus tard, après la seconde, elles n'y coupaient pas. Bonnes pour la boucherie.

Dans ces exercices matrimoniaux, il arrivait au Taureau de feu de se rappeler la Bianca, possédée après une bataille dans la nature libre; elle qui ne ressemblait à aucune autre. Parmi ces ruminations, il se souvenait aussi de l'extraordinaire aventure où les hommes lui avaient offert le combat dont il était sorti vainqueur. C'était loin, mais brillant encore par éclairs dans la confusion des pensées de sa cervelle resserrée. Des images plus que des pensées. Il voyait un grand espace lumineux, de sable rose, flexible sous ses galopades, le soleil cruel à ses yeux, et ces vives taches rouges qui semblaient voler devant lui, ces petits hommes courant et tournant en tous sens, que n'atteignaient pas ses coups de cornes et qui lui faisaient mal avec des bâtons. Il sentait le sang couler sur son dos et l'envelopper d'une nappe chaude. Il se voyait bondir, entrer de ses deux cornes dans le cheval aux yeux bandés, soulevé au-dessus de lui, rejeté à terre, à nouveau repris, basculé. Il se voyait poursuivant les petits hommes dans leur fuite, et affronter seul le plus inquiétant, dont le regard le dominait, qui plusieurs fois avait tenté de le piquer entre les épaules, et à la fin qu'il avait projeté en l'air et fait voler par-dessus lui, ridicule, sa culotte fendue, d'un coup de corne. Cela, et la charge autour de l'arène, et l'affolante étoffe rouge qui claquait au vent sur son dos. Et les hurlements, les cris, les trompettes. La belle fête incompréhensible de violence, de courage et de cruauté. Puis l'arrêt soudain du plaisir et de la douleur, quand les

cabestros étaient venus le prendre, l'emmener... Ce beau jour de sang, de soleil, de force, de bonheur.

Cela s'éloignait, au fond de la longueur des jours, dans les pâturages insondables du temps. Ç'avait été beau, mais cela n'avait eu lieu, comme la génisse blanche, qu'une fois. Maintenant, c'était l'ennuyeux devoir conjugal avec de stupides génisses — encore une vache! — qui n'éprouvaient d'autre besoin que d'être remplies. Le plus laid, le Tizonero désirait encore ces créatures faites seulement pour procréer, et il enrageait chaque fois de l'obligation humiliante à laquelle l'aveugle nature le forçait comme de lui-même à se prêter; qui l'intéressait tout de même, mais si vite et si peu de temps.

Ce n'était pas le vent ni la fatigue, et il n'y avait pas d'avance réfléchi. De folles images d'escapade et de liberté, le souvenir de l'aventure, une colère subite, le portèrent, ce jour de saillie. Une barrière mal fermée entrebâillait dans le grillage barbelé autour du campo; une petite vache trottinait à sa rencontre. Mais le Taureau de feu ne voyait que ce passage ouvert, et il s'élança, renversant la petite fille venue regarder l'amour animal. Il dévala un pré, disparut derrière un bouquet d'arbres, traversa un ruisseau, trotta quelque temps, et ne se voyant pas poursuivi, mangea un peu d'herbe et la trouvant bonne, en fut excité. Un bon déjeuner d'herbe libre! Après, il y eut une mare à contourner, non sans y avoir bu. Puis il se mit à courir encore, et il avisa une route. Il y eut des maisons isolées; et d'autres, qui se rapprochèrent. Le sol était dur, agréable au trot. Ces maisons se tenaient maintenant, et le Tizonero s'engagea entre elles, soutenant l'allure, cornes hautes, et sa queue lui battant les flancs. Des gens se mirent à crier, à la vue de ce vaste animal qui remplissait la rue en liberté et se dirigeait vers la place. Des femmes se sauvaient, un

enfant roula dans ses jambes, et il vit un homme qui, les bras en croix et sautant sur ses pieds écartés, semblait vouloir lui faire peur et l'arrêter. D'autres, sur le côté, faisaient de même. Cela recommençait? C'était encore l'aventure, la même fête, le combat peut-être? Un rideau rouge qui flottait à une fenêtre acheva de mettre notre fugitif hors de lui. Hors de lui, mais joyeux, tout en force et sentant sa force. Qui résisterait? Il prit le galop, enfila au tournant la première rue. Des gens, à son apparition, s'éparpillèrent, effrayés. La peur qu'il faisait l'amusa. Il chargea, menaçant de droite et de gauche, et dans son parcours, bascula un cheval, une charrette, fonça sur de nouveaux venus. Les cris l'excitaient. Le jour admirable recommençait-il? Il vit une grande assemblée sur la place. C'était le marché. Traversant cette foule au galop, il renversa plusieurs étalages, ruant, jetant sa lourde tête de droite et de gauche, sans penser à mal. Il sortit de la foule et avisa une autre place et un long bâtiment derrière lequel montaient d'épaisses volutes de fumée jaune et noire; et à ce moment un grand bruit aigu déchira l'air, qui, l'effrayant, rendit le Tizonero furieux. C'est dans cette malencontreuse humeur qu'il pénétra à toute allure dans la petite gare de Niebla, où irrité de tout ce bruit qui s'élevait à son approche, il renversa encore un groupe de personnes qui attendaient le train. Il se vit acculé à une barrière, entre deux hangars, et ne sachant que faire, il beugla et se mit à gratter le sol de son sabot, comme dans ses moments d'incertitude, de colère rentrée et d'hésitation. C'est alors qu'il fut abattu d'une rafale de mitraillette, à bout portant, tirée par un garde civil caché derrière une locomotive.

Le Journal d'Huelva a raconté l'affaire à sa façon, sous un beau titre : *Les taureaux deviennent-ils fous?* Le Taureau de feu l'était-il? Il avait fait de nombreuses victimes dans ses galopades par les rues. Le savant docteur Cigarral, du Centre vétérinaire psychiatrique de Séville, ouvrit

le crâne de la bête pour examiner sa cervelle et dire si elle n'était pas dérangée. Faute de plus décisives révélations, il se contenta de faire savoir qu'il l'avait trouvée d'un très petit volume pour une si grande bête. Il doit faire à ce propos une communication à l'Académie de Madrid. Pour l'instant il n'a rien découvert qui décelât la moindre des pensées du taureau gracié dans des circonstances honorables, après s'être bien battu, certain dimanche d'août, plusieurs années auparavant dans les arènes de Cieza, le jour où le célèbre Morenito, qui prenait alors son alternative, reçut sa première blessure de la corne du brave Tizonero, vengeur de tant d'autres bichos mis à mort et, malgré leur courage, qui n'ont pas laissé comme lui la plus petite trace de leur existence dans les longues annales de la tauromachie, art propre à la belle Espagne, amie du soleil et du sang.

HUBERT JUIN

L'animalier

« Le poète est tout seul
dans la forêt de l'âme. »

Francis JAMMES.

1

Animaux que j'invente, qui venez par des chemins perdus, ouvrez le livre de ce monde au chapitre des moissons,
abreuvez le soleil, faites belles mesures, et songez aux nuages qui parlent bouche pleine, et soyez dans la soyeuse plaine
le courroux des épis et la chanson du sang! Animaux qui venez par les sentiers de l'eau,
j'imagine vos ombres. Je chante vos amours dans la forêt rêvée, dans le vert et le bleu des étoffes tissées, dans la commanderie
des armes d'apparat. La gloire d'un cortège que moissonne le vent...

2

Animaux vêtus de feuilles comme forêts en marche par les monts, vous me suivez de loin et marchez dans mes pas
comme marchent des ombres : une buée d'argent sur l'aube des miroirs. Une aube, un crépuscule, le jeu des joncs dans les doigts du vannier.

Animaux de parade pour un diseur de mots, songez les chasses que je songe, entendez l'alcyon, imaginez le sable et poussez en la mer
captive de mes mots. De grandes bêtes en dentelles
pour les écuries de la nuit.

3

Et je tiendrai chroniques de vos pèlerinages, je noterai le ciel, j'arrimerai la phrase, mon beau cheval piaffant, tigre vocabulaire,
puis par-delà l'engoulevent à voix cornée qui tient l'étoile dans ses griffes, et le dragon, le chasseur d'or,
l'oriflamme flammée de la syntaxe, le bûcher du destin dans les fougères imagées. Dans les genêts sont les crotales. Les primevères
rêvent les odes. Et l'élégie va son chemin passant le mors à la licorne. Une cage sonore et cerclée d'ailes bleues,
l'animalier dans la solitude des paroles.

4

Une vague se dresse et court en la vallée. Elle est coiffée d'écume. Sa robe verte se déchire aux épines du vent. Une lumière glauque en marche
par le monde. Un cantique dans l'arbre lorsqu'il tremble, et cette voix cuirassée de feuilles dans le midi de la parole, c'est ta voix,
animalier du soir et du matin, qui es vêtu de vitres et serres en ta main la balance des crocus et des nénuphars d'eau. Ta besogne
nourrie de solitude n'a pas de fin dans cette vague vagabonde qui geint d'écume dans le rond de l'année. Tu es dans le soleil sous le triomphe des épées,
puis tu salues la neige sous les pas de l'automne,
— l'hiver tueur de bœufs.

5

C'était en ce déclin de l'automne parmi les néfliers, la neige faisait poids à tous les horizons, le navire désert ne bronchait sur les flots.

Les animaux venaient dans le grand cirque des nuages. Un lièvre tachait d'ombre la tristesse du soir. Le grand confessionnal des branches dans le noir.

Le maître des saisons régnait sur les étangs.

Elégie d'animaux comme un naufrage sur les grèves! Elégie de plumage en ce parc où je suis avec la nuit aux lèvres blanches!

Elégie tissée d'agneaux aux rimes d'argent frais! Elégie dédiée.

6

On me somme au parloir, sous le chêne brûlant. Les épées du soleil ont allumé le sombre. Tout brûle en l'immobile touffeur de mai régnant.

Je parle l'épervier de la lumière dans la ténèbre sous les branches qui fait le clair dans le royaume des fourmis.

Sa traîne de brindilles éveille les échos lorsqu'elle marche, la déesse forestière aux grandes mains. Voici ses paumes sur mes paumes enfin posées.

Le silence à la ceinture de renoncules a gagné la plus haute branche, et le roitelet, dans son rêve amertumé,

sourit.

7

Va! cueille la fougère pesante, c'est vêtement du mort. Le sous-bois gémit dans son sommeil, comme une chienne le museau dans les pattes,

qui tremble dans les cavernes où va la meute des dormeurs. Cueille le genêt vif. N'oublie point l'ancolie. Joins à ceci le miel

pour les dieux des taillis. Homme d'automne, mon compagnon de phrases! L'oiseau nous dit son nom, ses titres, les hivers désertés,

puis les palmes creusées qu'on jette sur les routes chaque matin profane dans les villages

désolés...

8

Animaux que j'emprunte aux hautes-lisses des murailles, mes matinaux, mes fleurs de givre, mes flots pressés...

Animaux enfantins qui dominez ma voix quand je parle, et je vais dans les landes, et je tisse des mots...

Animaux d'ombre et de clarté, mes symbolistes du sarclage, mes parnassiens de la nuit noire, mes paladins...

Animaux de traits de plume, mes chers oiseaux de Guernica, vous ne chantez que l'eau pure, ne conviez que les enfantines...

Animaux, ô décalcomanies!

9

Et la vague s'empresse, venant de l'aube au crépuscule, portant contre ses seins un poisson aux nageoires de plomb : rêve des profondeurs,

comme l'enfant fiévreux qui se tourne et retourne dans les vallées du lit lointain, si loin dans les ombrages parfumés de cette mère qui fut la tienne, l'unique,

et dans les fleurs régulières du vieux papier mural, entends l'animalier qui siffle ses grands chiens, enfant des marécages, enfant

d'une leçon d'histoire dans cette école communale aux fenêtres liserées rouges, au tableau noir, avec ce nom pour la première fois

qui étendait les ailes : Saint-Just!

10

Animaux que je chante, qui venez de ces contrées où est la vie, qui portez en vos serres, en vos pattes pataudes
les promesses tenues, non-tenues, avouées et niées par ces villages aux murs borgnes, ces cités de sapins, ces Ardennes qui ont la faim au ventre,
ô ce processionnal du fond de mes enfances où les morts à grand bruit tenaient la terre ensemble. Lancelot, Lancelot,
tout vêtu de cuir blanc dans une Chine qu'on rêvait en inventant le monde. Animaux tout sellés
pour cette tombe,
qui est devant.

11

L'animalier dans la clairière des forêts. Et qui construit son gîte avec des mots pesants comme des tours, puis invente le toit
en phrases d'osier fin, puis convoque l'orage qui fait trembler de grand tumulte les taques et les rivets de son vocabulaire,
et range les fruits mûrs, les écarte du ver, et dans le soir venu contemple les lucioles qui balisent le terme
de la bonne journée. L'animalier captif
des grands bois qui le cernent écoute dans le vent une biche pleurer.

12

Une grive perchée aux crêtes des labours étend son habit noir aux cordes du sillon, une grive venue par le sentier des trente
et trois années de mes années enfouies dans le labour sous le soc qui ne retourne, animalier, tiens ferme aux mancherons,

et ne dévie de cette haie là-bas qui sera terme à ton effort, un gouffre noir. La grive vole par les prés, va droit, puis tourne,
revient, repart. Et je ne puis, animalier, bon laboureur, voler par-dessus l'argile :
j'ai soin des graines tôt semées.

13

Animaux qui êtes sages sous les grands navires qui voyagent dans l'air bleu, animaux aux yeux ouverts, qui ne dites rien,
qui êtes sages dans vos vêtements de plumes, dans vos pelisses de voyage, mes animaux, mes tôt-couchés, vous êtes amis des voyages,
mes animaux. Dans les sous-bois de l'élégie, dans les buissons et dans ses landes, je vois vos yeux qui vrillent l'ombre,
et qui tirent les mots à eux. Elégie rupestre! Inscription dans les fleurs de la pierre. Elégie, caverne pour l'auroch des enfances!
Elégie, Altamira...

14

Je ferai chronique de vous et je vous nommerai. Le colibri qui vient dès l'aube, qui porte la paille au logis.
Le renard, flamme rousse dans les bruyères d'automne chevalier venu du Nord, le gel en croupe. L'aigle aussi,
l'oiseau royal, qui ne daigne baisser les yeux sous les yeux rouges du soleil. Puis le bison, de l'autre monde.
De vous je ferai la liste provinciale. J'irai dans vos bocages, oiseaux sonores, aux cils venus du fond des mines. J'apprendrai
vos patois. Je saurai vos bourgades. J'irai en vos chapelles.

15

Je me souviens de vous, ma femme qui êtes nue. De vous toujours je me souviens, qui conviez tous les oiseaux ensemble dans vos mains.
Et dans ces prés qui sont partout autour de nous, les buccins de midi
font l'appel de tous ceux-ci qui sont du monde reconnu : l'épervier, une flèche qui vibre; le chien qui hoche la tête;
le loup, qui a la gueule rouge; l'oisillon tombé du nid... Immobile présence dans la lumière percée de mille lames
et que menacent tant de lances, comme un manteau qu'on ne peut voir et qui tant bruisse
autour de vous!

16

L'animalier quitte la plaine. Il vous laisse sa voix. Elle git ici, abandonnée, mais point déserte. Que se lève le vent
et se tendront les voiles et ces ailes, que voici dans le gel du papier prisonnières muettes, battront l'air bleu partout autour de vous,
et se lèveront les animaux à nouveau dans le grand songe revenu. L'animalier est parti pour un autre village.
Sur ce mur de blanc papier il dessina la pacifique chasse. Et vous voici dans la soirée de cet automne, ô, qui lisez,
jeune femme au beau visage,
et écoutez au loin une biche pleurer...

(Ce poème est extrait d'un recueil à paraître chez Pierre Jean Oswald sous le titre : *Les Elégies contemporaines.*)

PIERRE SCHNEIDER

Les chemins d'ici

Les dieux jouissaient du privilège de boire à même l'absolu : notre ciel à nous éclôt dans la fourche d'un arbre, sur la mare de l'horizon, au bout de la rue. Notre ciel a des racines terrestres. Mais l'humeur de la terre n'est pas invariable. Il arrive qu'elle se dessèche et rejette les racines, qu'elle s'effrite et s'érode; alors le ciel à son tour s'anémie.

Il n'y a de vérité qu'implantée. Par l'empreinte qu'il en porte, le nombre proclame la souveraineté de l'unique. Un dieu s'incarne dans l'acte de foi d'une communauté. La loi se dégage de la touffeur des exemples. Mais d'abord, elle y est engagée, sans que nous puissions être certains de la tirer jamais de cette confusion. Tout ici a liberté de croire et de nier, d'accueillir et de refuser; rien n'y possède cette transparence d'assentiment qui fait que le rayon de lumière traverse le verre impuissant à le retenir, pour se poser plus loin. Ici tout est épaisseur, opacité, alternative, poids, substance, capables et d'écraser et de nourrir. Les rues de l'histoire peuvent nous égarer : c'est elles néanmoins que doit emprunter l'essentiel cherchant son lieu.

Mais s'il ne peut le trouver hors d'elles, il n'est aucunement sûr de l'y trouver. L'histoire a loisir de tourner le dos aux essences : il lui manquera quelque chose, mais

qui ne sera pas son être. Abandonné par la main de l'homme, le champ se couvre de ronces, il ne cesse pas d'être terre. Les essences, au contraire, ne se moissonnent que dans le monde. Là sont enfouies, là se distillent évidence et existence. Ce qu'un esprit, fût-ce le plus ferme, conçoit dans la solitude, ne tardera pas à sembler à lui-même illusoire si le monde ne l'agrée. Ce n'est pas d'être digne d'amour, mais d'être aimé qui rend aimable. Il n'est que des récompenses obtenues, non méritées. Naître ou n'être, voilà la règle. Cette immersion brutale dans le règne des peurs et des faims, ces langues de braise que l'air darde au fond des yeux, des poumons, du sang, cette limitation atroce au seul possible signalent notre avènement au réel. Par elles, nous entrons dans le temps: nous plaindre de leur injustice, c'est le perdre. Il faut en prendre son parti, se persuader que cette exigence est la condition première, la condition humaine, que nous sommes identifiés par l'intersection de l'abstrait et du matériel, comme une cellule est définie par le dosage précis d'acides aminés, de glucides, de lipides et d'eau. Qu'un élément surabonde ou manque, que la température s'élève ou s'abaisse par trop, et l'équilibre se rompt. Il y a une zone où l'immanent tolère l'immixtion du transcendant. Ailleurs, celui-ci n'est que lubie.

Pitoyables essences, éternités falotes, la terre vous donne vie et mort. Une mémoire fautive vous rend mémorables, et votre message de liberté s'inscrit sur le mur de l'épaisse prison. Le verbe doit quêter sa vérité parmi la chair. Dérisoire, ombre entre les ombres, est l'intemporel, mais sa descente dans le temps qui confère la substance l'expose à un autre ridicule.

Car le temps lui est peu propice. La bande fertile où peuvent prendre les cultures ne cesse de se rétrécir. Le hasard, désormais, fera mal les choses. A l'heure où la marge se réduit à un point, il importe de savoir déceler à coup sûr le lieu et la formule. De cette triangulation

précise dépend la survivance de l'intangible : ainsi les miracles ne deviennent nécessaires que lorsque nul ne croit plus.

Et quelles preuves fournir de notre civilisation, sinon prodigieuses? Par quoi d'autre se maintiendrait encore dans l'épaisseur où il ne lui avait pas été permis de ne point s'insérer, cette création frêle? Comment supporterait-elle tant de pesanteur, porterait-elle à travers tant d'opacité? Seul un miracle... Mais justement, le fait le plus simple devient, en pareille circonstance, miraculeux. Qu'un si mince esquif, confié jadis à l'histoire, aborde aux rivages périlleux d'aujourd'hui suffit à nous étonner. Le voyage qu'autrefois tous auraient pu accomplir prend maintenant valeur de signe : il y avait donc à bord une présence plus forte que la tempête. Endurer et durer : c'est aujourd'hui preuve entière.

Du plus loin, une calotte de fumée désigne le bûcher toujours renouvelé, la ville. Là s'opère la transmutation monstrueuse et admirable du temps en l'histoire. Elle est le temps devenant espace, et qui brûle. Hors de ses portes, il n'y a que cycles sans déviations et accidents sans lendemains. L'événement y est, au pire, cataclysme; il dévale comme l'eau, dévore comme le feu et se perd, après quoi les saisons reprennent. Dans les campagnes, point de grèves : des jacqueries. La nature ignore les maladies qui traînent et laissent des séquelles; de ses blessures, l'on guérit ou elles tuent. A la ville, tout est histoire. Elle fournit le cadre, le matériau. Le temps, saisi par le climat humain, s'épaissit sur elle et s'y dépose en couches que l'incessante combustion même ne parvient pas à éliminer. Nous avançons parmi les pesanteurs multiples, les successions simultanées, superposées, croûlant sous leur propre poids. Ruines et élancements se chevauchent, se contre-

carrent, s'épaulent, s'effritent. Poussière, les âges oubliés deviennent l'humus du présent; blocs, ils lui refusent la place. Car celle-ci est petite, et toujours le temps continue à s'y déverser, à peser. Cernés, accablés, c'est habitude si nous y respirons encore.

Pourtant, nous ne la fuirons point, parce que celui qui tourne le dos à la réalité devient une ombre. La réalité commence au fond des plaies. Cette histoire à peine supportable est la nôtre, elle seule nous identifie. En nous constituant prisonniers, nous serons révélés à nous-mêmes, l'instant de cette connaissance serait-il celui de notre perte. La ville est le champ de l'épreuve. De ses mines à demi éboulées remonte, plus dense que les doutes, la vie au visage de rescapé. Sous la pesée jamais relâchée, ne dure que ce qui est apte à durer; et ce qui dure ici, comme une flamme qu'un vent dangereux dénude sans trêve de ses cendres, s'inscrit en clair sur l'ombre problématique.

Il est peu de quartiers plus décevants que celui qui s'étend à l'ombre de Notre-Dame. Le passant qui espère des pignons, des encorbellements bute contre des platitudes de caserne. Croyant trouver le cœur de Paris, il n'en découvre que l'empreinte vacante, presque effacée. Comme des descendants d'empereurs qui vendent des cravates, les noms de rues hauts en couleur désignent des alignements d'immeubles sans caractère. C'est dans l'un d'eux que nous entrerons. Pendant que, dans l'obscurité, nous tâtonnons à la recherche d'une minuterie, notre ouïe et notre odorat nous enseignent — mieux que la concierge (qui est à l'entresol) — la disposition des lieux. Un mélange, qui semble se confondre avec le suintement inguérissable des murs, de relents de cuisines et de bribes de rengaines, proclame des étagements de cages à serin, de buffets

Henri II, d'appareils de radio et de télévision. Ils se conjuguent en quelque chose qu'on ne saurait appeler autrement qu'une pesée, disproportionnée à la masse qui la cause : lourde non seulement comme un corps, mais comme un corps endormi. Les âmes volatiles se sont enfuies, attirées par l'écran lumineux et exsangue, par le bruit bête, par l'encre fraîche; la laideur, sommeil de la matière, appesantit les meubles, les dimensions des pièces. Etres et objets demeurent sans défense contre leur poids.

Au fond de l'immeuble, il y a une sorte de remise où l'on revoit le jour; puis à gauche, par une porte rectangulaire, on s'enfonce à nouveau dans l'immeuble; et là, il y a une chapelle romane. Le voisin de palier, c'est le dieu de Vézelay et de Saint-Nectaire; un coin de ciel cistercien s'encastre dans la maison moderne. Le silence nous accueille, qu'enclôt une voûte basse, presque légère : déformée seulement par la pesée qui vient se coucher, comme un molosse apprivoisé, à deux doigts de nous, de l'autre côté. Et voici que, par la vertu de ce silence, renaît, surgie de sa lointaine étymologie, une rumeur ténue : l'accord de l'âme et du souffle. Rien de remarquable en vérité : des colonnes qui n'ont dessein que de soutenir, et les sculptures des chapiteaux, rongées par l'humidité, s'estompent dans une médiocrité gluante. Ce qui nous entoure, c'est le style roman à l'état nu, intime, essentiel. Et l'essence ainsi révélée est précisément cela : art d'entourer. Rien n'y est accompli pour vous, sinon de vous permettre de vous accomplir. Le sanctuaire s'édifie en fonction de la flamme débile qui brûle en nous, qu'éteindraient les remous violents, qui a besoin pour se redresser de cet air silencieux et pacifié. La voûte l'enveloppe, comme des mains qui se joignent et s'arrondissent autour d'une bougie. Et sur sa surface extérieure, l'histoire coule, s'écrase.

Elle est un assiégeant tenace; sa pression, pareille au temps, avec lui, s'accumule. La chapelle se fissure, se

corrode. Des infiltrations, des tassements la menacent. Une fosse aspire son dallage. Une trouée bée en son mur, assez haute pour livrer passage à des chevaux, car elle servit naguère d'écurie et, bien avant encore, de tonnellerie. Elle, point, mais ce qu'il en restait après les tronçonnements successifs : une travée et l'amorce d'une autre. N'importe, elle subsiste, anachronique, improbable, comme ces soldats, survivants d'une armée vaincue, que l'on découvre retranchés farouchement sur quelque colline longtemps après que la guerre a pris fin. A ceux qui sont les serviteurs d'une cause, il est indifférent qu'elle soit perdue. La chapelle est amenuisée, non amoindrie. Une conviction — le style roman — a été infusée à ses matériaux, qui se confond désormais avec leur substance même. Nulle torture ne saura la leur faire abjurer. La destruction pourra seulement les réduire au silence irrémédiable.

La matière ne lie pas aisément son destin au message qui la transcende. Dans son épaisseur, l'esprit trouvera le repos, mais l'accès en est ténébreux et difficile. Il ne convient pas de la conquérir de haute main. Ainsi agit le génie, si sûr de ses vérités qu'il ne se soucie guère de la nature de ce qui les portera et les manifestera. Tel un colon, il s'installe en territoire soumis, y transplante, sans rien en changer, ses façons de voir et d'être. Ne sont-elles pas de toute évidence supérieures? Ceux d'ici parleront sa langue. Seule la tyrannie le maintient au sein de l'élément ignoré. Il suffira de la moindre brèche dans son autorité pour que l'empire du génie s'effondre.

Le réel ne se brusque pas : il se concilie. Il faut baisser les yeux vers l'opaque, si pleins soient-ils de visions lumineuses; ployer l'idée diserte vers ce silence obscur; s'alourdir d'une charge que rien encore n'augure féconde. La

bouche remplie de terre est-elle plus proche de la vérité? On ne rencontre qu'un front borné, compact où s'insinuer paraît impossible, à moins que s'exercent patience, attention, et cette fureur d'incarnation que je nommerais réalisme. Il se peut alors qu'un défilé nous apparaisse dans l'uniforme falaise du réel, et que par cette lézarde nous rampions, dorénavant guidés par rien de plus qu'un instinct qui est comme la part animale de l'esprit. La voie qui se rétrécit l'oblige à renoncer à tout ce qui n'est pas minceur, souplesse, à tout hormis l'instinct qui, au sein de la noirceur et de l'étouffement croissants, progresse, adhérant avec une fidélité obstinée à la veine salutaire. Jusqu'à ce qu'il ne lui soit plus possible d'avancer ni de reculer, et qu'emmurée l'idée s'immobilise, dans une proximité au réel qui dès lors n'autorise que la mort ou le mariage. Libre, dans le dernier cas, absolument, prisonnière devenue prison, elle sature le réel de son message, s'y propage comme une onde à travers un corps consubstantiel, alliée indémêlablement à cette présence plus basse que tout chute et plus vivace que les blessures mortelles.

DEUX mondes se rejoignent. Et ce point où l'invisible s'insère et se transfuse dans le matériel y demeure à jamais marqué, comme l'empreinte d'une racine dans la pierre fossilisée, gage certain de l'improbable incarnation.

Il me souvient d'un concert de musique italienne du XVIe siècle donné par un chœur viennois. Douze personnes en robes de bourgeoises provinciales et costumes étriqués d'aides-comptables vinrent se ranger sur l'estrade. Allaient-ils, devant nous, jouer aux cartes ou lire leur journal? Notre inquiétude fut de courte durée. Un coup de baguette, les bouches s'ouvrirent, et une musique s'éleva, issue de douze corps ingrats, pure, aérienne, vertigineusement libre,

vol d'étourneaux tour à tour explosant et étale, fil ou sphère, s'enflant, giroyant, fusant, atténué, plongeant, mais ses inlassables évolutions amarrées au même pivot invariable, dont à n'en pas douter il tirait son ordre et sa force sans cesse renouvelés. Ce pivot, ce point d'attache, c'était, pour la musique que nous entendions, la gorge humaine. Le madrigal prenait toutes les libertés, sauf celle de lui faire violence. Si l'harmonie planait, alourdie par nulle chaîne, n'était-ce pas justement parce qu'elle n'exigeait de la gorge aucun son qui ne lui fût naturel? Au contraire de tant de partitions imposées à la voix mais non écrites pour elle, celle-ci n'enfreint jamais ses limites. De la bouche s'élèvent des sons non forcés mais, selon le vœu du pape Marcel, « modulés de telle sorte que tout puisse être à la fois entendu et compris ». Toute musique géniale se fait entendre; mais pour être comprise, elle doit se plier aux formes de la parole. Ce qui pour le pape de la Contre-Réforme n'était peut-être que convenance pratique soumet le musicien à un réalisme astreignant. Comme on se laisse guider à travers le labyrinthe de la terre par une eau qui montre le chemin élégant vers la mer, la polyphonie suit une pente infaillible, la parole, dont elle épouse les inflexions. Car la parole suscite le son naturel. Elle engage notre gorge à rompre son silence et la préserve du hurlement. Monteverdi ou Gesualdo demandent aux mots de poser le chant en son lieu juste. Ce philtre de syllabes décanté peu à peu dans le laboratoire du larynx, du palais, des lèvres d'une race, ces intonations étagées par un agencement grammatical qui répond au rythme de la respiration — les mots convoient assurément des significations sans lesquelles ils fussent eux-mêmes demeurés en sommeil. Mais ce n'est pas elles que le musicien recherche dans ces poèmes aux thèmes et aux termes conventionnels, presque mécaniques, clefs bonnes à remonter le ressort de la parole. Leur simplicité est étrange. A la fois profonds et décevants, on dirait

qu'ils se dérobent à l'esprit pour mieux se rapprocher de leurs assises sensibles. Le sens y joue à peine plus que le rôle de mode d'emploi du souffle qui le sonorise. Expirer, inspirer, les concepts que les mots symbolisent rejoignent leur réalité physique. L'amour et la mort établissent une affinité dans la parenté phonétique. Le verbe ne s'éclaire que dans l'acte d'être proféré. Sur lui le musicien greffe l'harmonie, afin qu'il la conduise jusqu'au cœur du concret et de l'histoire, jusqu'au principe invariable gravé au sein du changement et qui en est comme l'hérédité, qu'il l'enracine en ces cordes vocales périssables mais dont le faisceau se reforme chaque fois que naissent des hommes. Les siècles passent, un language s'oublie, usages, concetti, modes perdent leur sens, mais les syllabes élémentaires font vibrer des gosiers et une fois encore sur son socle de chair s'épanouit la même euphonie.

La chapelle romane est un ciel, mais ancré en la terre; ciel uniquement parce qu'ainsi liée au sol et à nous. Si elle se fait ciel, c'est en vérité parce qu'elle a pour fin d'entourer des créatures humaines. Comme les mains autour d'une flamme, elle retrouve dans le souci de protéger la figure d'enveloppe la plus naturelle, la voûte : nos yeux pour soutenir l'épreuve de l'infini céleste ne le courbent-ils pas à leur image? La vertu du sanctuaire est intérieure. Je l'aime pauvrement vêtu, pèlerin presque anonyme accroupi au carrefour, la paupière close, l'œil ouvert vers le dedans — l'œil de *notre* esprit. De plein pied avec ceux d'ici qu'il veut préserver et soutenir, il est intime et terrestre. C'est entre l'âne et la vache, dans cette étable qui n'a pour office que d'héberger, que commence l'épisode divin : l'architecture trouve là sa vocation, servante du réel. La voûte en berceau accueille ce

don fragile, l'élan d'une âme. A Montoire, Dieu et ses anges nous reçoivent dans une grange, à même un pré où paissent les troupeaux.

Mais je crains que cet exemple ne nous détourne de l'essentiel. Ni doctrine ni beauté ne conduisent au point crucial qui est mon propos. Il y a dans les ocres et les incarnats, dans les vols apaisés et les vaguelettes rétractiles de ces fresques l'orée d'un autre chemin, le talent, qui conduit loin de l'édifice réel, vers la négation du mur qui les supporte. A nous qu'un vieil enseignement a exilés dans la grisante épaisseur esthétique, il n'est guère aisé de reconnaître que cette peinture puise son éclat à l'envoûtement des parois, qu'elle n'est que la pupille de cette orbite; ou plutôt, qu'elle a la clarté transparente et légère d'un cierge, qu'elle ne propose pas un éblouissement mais fait voir l'espace inépuisable dont elle se nourrit.

Plus sublime encore est l'exil auquel nous invitent les dogmes. Qu'un dieu s'incarne, quoi d'extraordinaire? L'acte d'humilité d'une essence est descente, voire condescendance, non conversion. Notre être y trouve la certitude d'une voie royale, non le devoir d'une errance douteuse dans la touffeur du monde. Pour qui croit sur parole révélée, tout est obéissance et prolongement d'une volonté supérieure. Mais l'homme à qui l'absolu n'est pas donné, qui a pour obligation, sous peine d'en désespérer, de le faire naître et connaître, qui ne possède qu'une idée d'absolu qu'il lui faut insérer, acclimater au réel, c'est-à-dire à ce monde-ci, cet homme pose les conditions préalables du divin, ou tout au moins du miracle. Car le miracle est résolution présente et sensible d'oppositions radicales.

Le seul théâtre des contradictions et des délivrances est l'homme. La pierre a son mouvement, la plante le sien; l'étoile pulse selon un rythme qui n'est pas celui du sang. La vie de chaque chose, de chaque créature de l'organique à l'inorganique, de l'infini à l'infime, gravite sur son orbite propre, rend en quelque sorte un son différent. Pourtant cette diversité n'est pas plus une harmonie qu'une cacophonie. L'astre et l'animal suivent un destin monotone et courent sans hésiter, serait-ce à leur perte. Mais en l'homme plusieurs révolutions se frôlent, s'intersectent. De leur dissonance naît un malaise, qui sera conscience. Il n'y a point d'harmonie divine ou naturelle, mais seulement humaine, car les discordances n'existent que dans la conscience qui les perçoit, tiraillantes, écartelantes, et qui a charge de les résoudre. Entre ce conflit et cette résolution se situe notre aventure; nous sommes un confluent de mouvements, de temps multiples, et cela seul nous est donné. Il nous faut, si nous voulons éviter que la machine se détraque, les coordonner, les synchroniser. De l'invention du différentiel, du bon fonctionnement du pont dépend ce qu'on pourrait nommer notre liberté. Et cette recherche n'a de sens que dans la conjoncture humaine : seul tente de jeter un pont celui qui appréhende les abîmes et doit néanmoins les aborder.

Est-il opposition plus extrême que celle que le Roman s'astreint à réduire? Une idée, le ciel; une substance, la terre. Une idée qui ne se révélera qu'associée à cette substance, un ciel qui ne s'incarnera qu'à travers la terre. Le sort de la lumière est confié à l'élément aveugle, la légèreté livrée à la merci de l'opaque. Pourtant, d'accepter, par un réalisme contraire à la raison, ces données, au lieu d'en ignorer au moins une part, ainsi que le fera le

Gothique, conduit le Roman à ce miracle : d'être à la fois ciel, abri et durable.

La matière n'avance que sur le chemin de sa propre inertie, pesante, raide, comme un bœuf. A cette ornière profonde, la voie de l'idée est, en quelque sorte, perpendiculaire. Si le bœuf est contraint à un changement brutal de direction, il s'effondre, paralysé par sa masse, semblable à un chevalier jeté bas et prisonnier de son armure. Il faut infléchir doucement sa puissance pour qu'elle ne se transforme soudain en désarroi. Attachée à une meule, la brute ne cesse d'aller devant soi, selon l'étroite règle de sa nature; cependant, la volonté du fermier l'abstrait de cette ligne par une déviation à chaque instant négligeable mais continue, telle qu'à la fin il suivra une direction contraire à l'initiale. Le gauchissement ferme, sans excès, n'outrepasse jamais la résistance des jarrets. Les sabots hésiteront avant de se poser dans ce qui n'est point tout à fait leur place, déraperont peut-être, mais rattrapés aussitôt par le naturel qui, substantiellement, n'a pas été déséquilibré, ils décriront par approximations successives et de toute leur gravité efficace, un arc de cercle — cet arc, cette voûte qui sont la part vive du Roman. Par l'opération simple de l'incurver, il persuade la nature d'être naturellement plus qu'elle-même, il conduit la pierre informe, balourde à la formulation tâtonnante du ciel. Celui-ci ne commence donc à exister réellement que dans l'affrontement et le mariage de l'idéal et de la matière. Il s'ouvre au sein d'une terre qui récuse l'idée de ciel. Il commence à hauteur d'homme, s'élève au-dessus de ce sol qui les supporte, les nourrit tous deux, et c'est en y revenant, comme une branche chargée de fruits, qu'il prend figure céleste. Ainsi, il est ciel par ce qu'il est abri : les mains de la terre, jointes pour protéger, conçoivent un espace aérien. Et par ce qu'il est terre, ce qui lui vient de la terre ne lui est pas dès l'abord hostile; la pesée qui s'exerce sur l'arc-en-terre est encore terre,

qui s'ajoute à sa force et prolonge sa durée avant de l'écraser. Qu'il y ait une limite à sa solidité, que toute trace du miracle finisse par être brouillée, qui oserait le nier? Mais dans la chapelle mutilée, rongée, assiégée, elle apparaît encore, aujourd'hui, aussi lointaine et impensable qu'au premier jour. Aussi bien la frontière du miracle n'est-elle pas l'incrédulité, mais la mort.

L'IDÉE qui s'insère dans le monde par passion de réalité, y obtient d'être fragile, comme pour nous contraindre à reconnaître en elle une autorité autre que celle qui régente le temps et l'espace. Sa force n'est pas de l'ordre de l'épaule qui renverse, des nombres accumulés, du tranchant de l'épée. Elle tient à sa fragilité même. Un vase délicat sur un guéridon oblige ceux qui s'assemblent alentour à réfréner les gestes brutaux qui le briseraient; une mesure s'impose à leur démarche qui gagnera peut-être leur pensée. L'œuvre ne s'affronte pas aux cris de l'histoire; elle est un épicentre infime d'où se propage, en cercles grandissants, le silence. Il faut également que le vase nous soit précieux. L'art n'est pas que fragilité, mais — et c'est ce qu'il importe de souligner en un siècle qui traduit toute gravité en poids — elle ne lui est pas incompatible. Sa beauté, sa vérité nous attirent, mais sa faiblesse nous attache : comme si nous nous sentions liés à l'œuvre, qui de tant de manières nous dépasse, nous échappe, parce qu'elle partage avec nous ce trait constitutif de notre nature, la vulnérabilité. Dans l'acceptation des limites définitives qu'un rêve abolit futilement, éclate le miracle et se dévoile sa réalité. Miraculeuse réalité, présence.

Un rêve, non plus, ne me conservera à cette retraite. Elle-même me pousse vers la stridence que je pressens à quelques pas et qui, tout à l'heure, me clouera sur place, comme aveuglé momentanément par trop de feux. Car elle n'est vive que parce qu'elle est soumise et se soumet encore à l'épreuve du temps; ainsi sa propre présence m'y renvoie. J'y replongerai, sachant qu'il s'acharne contre l'esprit de ce lieu. Notre façon de bâtir ne permet pas de pareils chefs-d'œuvre, mais elle loge les gens; il se peut que le silence de ce sanctuaire soit rare, mais la parole rendue universelle par tant d'invention et d'industrie fait de tout homme un citoyen; l'expérience qu'il propose est de qualité, mais c'est grâce à ceux qui surent dompter la quantité que la faim, l'injustice, l'ignorance reculent. Les faits sont là.

Cependant, la chapelle existe au sein de ce monde qui la nie, réelle de sa réalité à lui. Saurait-on accuser de nostalgie claustrale, d'indifférence à l'époque celui qui récite sa foi sur le bûcher et qui, quant à lui, n'a jamais mis en doute l'efficace travail des flammes? Présence irrécusable : l'urbaniste, le locataire, le passant la trouvent sur leur chemin. Elle aussi est un fait.

Un fait réduit à sa part inestimable par les mouvements de l'histoire, comme un peu d'or reste sur le tamis longuement secoué. Plus qu'à demi éteintes sont les beautés qui ornaient la chapelle; on n'y célèbre plus le culte auquel elle fut consacrée et dont les dogmes sont étrangers au visiteur de hasard que je suis. Nulle clarté plus vaste, de celles que les conjonctures attisent et soufflent, ne vient illuminer la pénombre où je me tiens. C'est d'elle seule que je reçois une communication que n'obscurcit ni mon ignorance de ses origines ni ma condition d'homme d'aujourd'hui. Tant d'obstacles n'ont pas empêché que sa révélation arrive jusqu'à nous. N'est-ce point parce qu'elle a

suivi l'unique chemin qui, du fond du passé, mène jusqu'au présent : le temps, et apporte une réponse à l'interrogation que celui-ci, à tout moment de son cours, nous impose? Elle demeure, elle parle aussi longtemps que la question qui la provoque continue à se lever en nous. Et quelle force l'altérerait, elle qu'enracine en chaque individu, à chaque génération, cette hérédité qui est l'éternité dans le temps?

Qui d'entre nous prétendra échapper à la mise en demeure? Un homme attend dans les couloirs d'un palais de justice que son tour vienne. D'autres sont là, avec qui il parle, jusqu'à oublier qu'il se trouve en ce prétoire sur injonction. Soudain, il est introduit dans la salle d'audience où depuis des heures se plaident des causes graves, selon une procédure solennelle et ancienne, et que n'arrêtera pas le jugement de son cas. Alors, c'est comme quand nous sommes arrachés du lit où nous dormions et poussés dans une chambre où des gens discutent et sollicitent dès notre arrivée un avis. Le propos ébauché de l'autre côté de la porte meurt sur les lèvres du prévenu. Un aréopage d'yeux le fixe avec intransigeance. Qu'il réponde, et sur-le-champ. La machine de la justice ne ralentira pas pour lui. Sais-tu, étourdi, les mots qu'il convient de dire? Les savons-nous quand sortant de notre maison pour quelque affaire, nous sommes inopinément exposés à la nuit étoilée? Quel homme, fût-il d'aujourd'hui, n'a pas été ou ne sera pas pareillement sommé? Il faudrait voiler le ciel entier, condamner toute halte, cimenter chaque silence, extirper la moindre inquiétude, assainir les lointains bleutés des rues et des routes, combler les gouffres de l'amour, voler à la mort l'ombre qu'elle jette. Encore une telle rage à faire notre bonheur ou notre malheur attesterait-elle, en négatif, l'interrogation vainement bâillonnée. Elle ne nous préserverait pas des résurgences furtives et grotesques : telles ces républiques qui empruntent leurs cérémoniaux aux royautés renversées ou ces religions qui ne par-

viennent à imposer leurs dieux qu'en les assimilant à ceux qui les précédèrent.

Je dis que la sommation est radicale et inévitable, qu'elle nous requiert, non pas exclusivement, non pas avant tout, mais *aussi* : coordonner les appartenances diverses qui nous gouvernent, synchroniser les temps contradictoires par quoi nous sommes déterminés, découvrir le principe d'harmonie qui calmera l'insupportable dérèglement intime, telle est alors notre tâche. Mais un principe n'est encore qu'une idée, un rêve en marge du tumulte véritable, à moins qu'il ne trouve son point d'insertion, le lieu en ce monde et en ce temps où, par lui, s'accomplit un incroyable mariage : où le dieu sera *aussi* pierre; l'image, espace; le verbe, chair.

Ce miracle, nous assure-t-on, est impossible aujourd'hui. Mais il fut toujours *aussi* impossible. A une certaine profondeur, ici et maintenant opposent perpétuellement le même refus obstiné. C'est jusqu'à cette couche essentielle qu'il faut conduire l'espoir pour qu'il se réalise, c'est jusque là qu'il a été parfois conduit. Nourri à ce charbon dur, il brûle d'une flamme tenace, veilleuse persistante au bout de la plus basse galerie. Il éclaire, ouverte à tout venant, même à sa ruine, la chapelle dédiée à saint Aignan qui fut évêque de Vienne et combattit les Huns à Orléans.

ANDRÉ GUERMONT

Liens

à Jeannine Worms

Celle qui, haute parmi les plus profuses
serait un goût et la condition de ce goût,
sommet d'une prière rivale dont l'extrémité
affronterait le signe et la grâce du sommeil

Ouverte sur l'étendue d'une foi souterraine
où les sabliers filent un silence d'argent,
elle offre ses richesses aux solitaires
laissant dans leur cœur une fièvre votive
pour s'ouvrir à l'abandon des joies.

Heure urgente, destin de lueurs filantes,
qu'ébaucher si ce n'est le geste-présage
où la mort, claire d'une agilité sans retour,
s'attacherait la tendresse d'une mémoire.

Judicieuse, édifice de larmes et de pierres,
rien serait donc domaine mesuré,
marge d'un calme qu'une pensée riderait.
Faire : souvenir ancestral de la décence.

Sournoise l'ombre confond ces mesures;
l'éloignement n'est plus preuve de résonance
ni des lois marquant la place de nos repères.
Etape soudaine où va s'éteindre la rumeur
d'un peuple au port de colonne qui livre aux chiens
la chaude pesanteur de vivre et le cri de l'abandon.

Voix de l'au-delà donnez le ton à l'unité
au prestige des distances perçues
contraignez votre sagesse pour bâtir le temps
où durer serait plus qu'une destinée.

Mais ce corps prendra soupçon d'un désir
échancrant le dessin des chairs côtières
et destinera sa masse à la parole nue
dont l'heur aurait la fermeté d'une vague.



Plutôt cette teinte que l'épreuve du fer
rivant l'œuvre aux passions d'un éternel saisonnier.
mais le signe tracé par tout élan de mort
n'a-t-il pour témoin d'autres horizons
que celui qu'un geste habile a défini?

Plutôt cette limpide confiance des ruines
qui, née de la rencontre d'un destin,
guide notre bien et son équipage.

Surtout ce goût, cette manière imprévue,
qui par empreinte donne noblesse aux formes
prolongeant avec sûreté une clémence qui n'avait qu'un
[jour.

O nuit qui enchante ces mots et sonne
va saisir la marche des silences!
Les bruits glisseront sur la plaine
qui emporte les fleuves oubliés.



Blancheurs de l'ennui puissiez-vous vaincre ces détours
disposant vos clartés pour étayer notre nombre!
Puissances de l'ennui qui abusiez ces dormeurs
un pas inventerait des présences radieuses.

Ruisseau sonore de la beauté, un bond
dévoilerait la certitude du partage;
l'union jalousée des rumeurs et des silences
abriterait des villes qui ne sourient plus.

Mais brutale et mûre dans le silence close
tu es l'urgence solide d'un bruit simple
ô frais complice de l'attente, ô bruissante
ô saine blancheur au tintement d'alège.

RAYMOND DATHEIL

Ci-Gît

24 décembre.

— Maman!

Ses yeux errent de mon visage au plafond. Les paupières se ferment, la respiration est sifflante, mais les pommettes et le front ont toujours leur beau dessin, et leur odeur est l'odeur de maman d'il y a vingt ans, et de toujours.

Je venais avec l'idée : « Le plus tôt sera le mieux », car je pensais à ce pauvre être qui ne nous reconnaissait plus depuis trois ans. Et voici que tout est simplifié en moi. Aucun souvenir. Tous sont abolis. Ce que j'ai pu recevoir d'elle, ce que j'ai pu lui reprocher, le désir confus de devenir ce qu'elle aurait aimé que je fusse. Tout est aboli.

Elle respire fort. Ses yeux s'ouvrent, me fixent, retournent à leur ombre. Les lèvres minces se serrent et cela fait tout autour des plissements, des rides qui vont en s'atténuant vers les deux fosses du bas des pommettes. Elle dit : « Oh la la! ». Je rapproche ma joue. Elle la serre entre ses lèvres, le baiser du plus petit bébé. Tout est confondu, naissance et mort. L'autre jour elle appelait ma sœur maman.

Je sanglote maman! C'est elle, il n'y a rien sous ce mot si ce n'est l'appel profond, l'appel transmis par les générations du silence et de l'ombre aux générations du silence et de l'ombre qui viendront. Qu'est-ce donc les souvenirs,

et ce qu'elle a fait pour nous, et ce qu'elle n'a pas fait. La tendresse ce n'est pas dans les souvenirs qu'elle gît. Les souvenirs sont trop fragiles et la tendresse même n'est rien. On n'est pas bon. On n'est pas mauvais. « Oh la la! », dit maman. Je suis à son chevet, tour à tour calme et affligé. Le rite de la vie et de la mort. Je découvre cela à cinquante ans. Il faut approcher l'âge où l'on quitte la vie pour niveler en soi et faire place nette aux sentiments qui viennent de l'au-delà de la mémoire et qui se sont équilibrés, ajustés, affermis, ritualisés de millénaire en millénaire. Dans la maison du Chassagnol, et dans celle d'Eyboulet, et dans celle de la Mazière-Basse tout s'est passé ainsi. Il reste à sanctionner le sentiment de pardon et d'oubli dans un geste de bénédiction. L'eau bénite mortuaire. On trempe la branche de buis...

25 décembre, 5 heures.

Maman n'est pas plus mal. Ma sœur l'embrasse et lui dit :

— Tu as toujours été bonne pour nous, et, se tournant vers moi :

— Je voudrais que ces mots soient les derniers qu'elle entende en ce monde; quand elle sera morte son visage sera détendu.

Oui, quand tu auras rejoint tes mères, nos mères, les femmes qui ont eu à leur chevet la barre de cire allumée pour la dernière veillée. Nos mères, maman, et à notre tour nous vous rejoindrons. Et ce sera ainsi.

27 décembre.

Depuis l'arrivée de ma sœur je ne me suis jamais trouvé seul à son chevet. Aujourd'hui elle est agitée, elle gratte sans arrêt le drap ou sa chemise. Je vais passer la nuit auprès d'elle, épier les mots qu'elle prononce de temps à autre (elle vient de parler mais qu'a-t-elle dit?), observer la contraction des lèvres, voir sortir le bout de sa langue;

et toute cette mimique où il n'y a plus que l'ombre d'une douleur elle-même fugitive.

Il y a un moment je lui disais :

— Maman, tu ne me prendras plus dans tes bras. Et juste à ce moment elle a esquissé un geste vers moi, je me suis penché vers elle, et il semble qu'elle m'ait embrassé.

Ses yeux se ferment, sa bouche s'entrouvre. Ce masque de douleur a quelque chose d'asiatique, tempes creuses, pommettes saillantes et enflées, et le creux au-dessous qui se ramène vers l'oreille, et tout autour de la bouche le vide d'ombre avec les poils qui ont poussé près des commissures. Le menton lui aussi est couvert de poils noirs et flous. J'aimerais la raser, lui redonner le visage lisse que je lui ai toujours connu.

Elle n'est plus dans notre monde, maman. Il y a une pause avant la mort où elle est toute engagée. Rien à faire pour elle. Ma sœur aînée a décidé d'interrompre les piqûres qu'on lui faisait encore pour soutenir le cœur; pourquoi prolonger cette agonie. Maman n'a plus rien à dire. Plus rien à espérer. Sa langue pointe en ce moment, puis une succion, lèvres toutes rentrées. Il n'y a pas de viatique à lui administrer. Des êtres quittent ce monde dans une solitude affreuse.

28 décembre.

J'ai passé ma seconde nuit auprès de maman. Elle grattait son drap. A deux reprises je lui ai dit :

— Ne gratte pas. Elle s'est arrêtée aussitôt. Coïncidence? Lueur d'entendement? En ce moment elle dort, tranquillement. Je crains que ce ne soit long, long.

29 décembre.

Maman est très bas. Mes sœurs me disent qu'elle n'a pas ouvert les yeux de la journée, mais voici que dans la

nuit je l'ai entendue geindre et me suis levé pour lui donner à boire. Deux fois je lui ai dit :

— Ouvre la bouche, et elle l'a ouverte. Puis, lorsque j'ai eu posé la tasse, je lui ai dit : ouvre les yeux, et elle les a ouverts. Ce ne peut être une coïncidence. Son cerveau est en veilleuse. Il vit encore.

1er janvier.

A cinq heures je me suis levé, maman râlait mais je ne pouvais imaginer que la fin fût proche et au bruit de ses râles je me suis rendormi. A six heures et demie ma sœur, alarmée par le silence de la maison, descend de sa chambre. Elle doit me secouer pour me réveiller. Maman toute chaude encore vient de mourir.

Nous l'avons habillée. Je lui ai croisé les mains, je lui ai mis un bas, ma sœur lui a mis l'autre. Je lui ai allongé les jambes et j'ai regardé longuement pour la première et ultime fois le ventre qui m'a porté.

Il nous fallait de l'eau bénite. En attendant que quelqu'un allât en chercher à l'église, nous avons rempli un bol d'eau du robinet et nous avons mis dedans deux petits rameaux de buis. L'eau bénite par nos larmes, par notre amour. La foi est là, mesurée à cette hâte, à cette nécessité d'accomplir le rite avec les moyens de fortune. L'eau est toujours l'eau. Le crucifix est entre les bras de maman et le pauvre chapelet à grains blancs et noirs entre ses doigts. Maman avait la foi, j'ai la foi, cela seul compte.

L'avenue de l'Hôpital ne la verra plus passer. Elle ne nous attendra plus devant la porte. Elle n'est plus! Elle n'est plus et pourtant le signe du buis au-dessus de son corps et la prière qui accompagne le geste sont signe et gage d'éternité.

L'odeur se répand dans la pièce. Le visage ne semble pas encore touché, mais plus bas, vers le dos où sont les escarres, ou plutôt où elles étaient, — car qu'est-ce que c'est encore ces plaies, le sang noirâtre qui jaillissait à

petits filets, la peau elle-même qui se soulevait en bourrelets rouges de mercure au chrome, en bourrelets soulevés de peau et d'ouate bien cimentés dans le rouge du mercure au chrome — que reste-t-il de ce qu'était maman? L'odeur! Et ce n'est plus son odeur, c'est l'odeur des morts, l'odeur de putréfaction, l'odeur des bataillons de microbes rués à la curée. Et ce sont les mêmes partout, les mêmes sur tous les corps, que ce soient des corps chrétiens ou des corps hérétiques, ou encore de ces corps païens plus forts, si cela est possible parce qu'ils n'ont pas lutté contre le remords appesanti sur les yeux. Oui, les corps hérétiques et les corps païens et les corps chrétiens ont le même rayonnement de pourriture, et que l'eau vienne droit de la source et qu'elle ait été sanctifiée, ou qu'elle coule du robinet, l'eau lourde du geste qui bénit, n'a pas de miracle à accomplir : tous les corps dégagent la même puanteur douceâtre.

Maman n'est plus. Elle n'est plus de ce monde. On la mettra en terre mercredi, pas avant, parce qu'il y a eu ce congé du 2, ce congé payé pour voter, ce congé payé pour la fermeture des usines et mêmement des cimetières. C'est le même congé pour les vivants. Et pour les morts. Pour la puanteur des morts.

Maman n'est plus, et elle était chrétienne, et je suis chrétien. Baptisés, mariés à l'église, inclinés sous le joug qui prépare à la mort catholique. Nous sommes chrétiens, nous croyons à l'âme, à l'âme constante, à l'âme survivante, à l'âme triomphante. Maman ne connaissait pas Le Gréco. Mais moi je sais que l'âme des morts grimpait, se faufilait dans ces jaunes et ces verts drapés sur le corps dans un mouvement ascensionnel irrésistible. C'est le poids de l'âme mêlé au juste poids de la couleur au bout du pinceau et cela monte et fuse, irrésistible, et le jaune et le vert sont éternels car il y a en eux les ingrédients de la foi.

Mais là, sur cet oreiller dont la taie a été lavée il y a quelques jours, repose une tête vidée au long des jours

de travail et de peine et de malheur. Car le malheur compte et il pèse. Maman avait perdu ses mots dans le malheur, et la connaissance qui est sous les mots, et les visages et les âmes encloses dans les visages. Maman avait tout perdu peu à peu, jour à jour. Si elle était morte à trente ans, c'est un cerveau chargé de souvenirs qui aurait sombré. Là, devant cette tête et le corps raidi on aurait pu évoquer les millions de souvenirs inextricables qui sont l'âme majeure et sauvée, l'âme des justes, l'âme des saints. Mais aujourd'hui! Voici dix jours que je suis arrivé. J'ai vu sa langue s'arrondir, maladroite comme une langue de bébé, se glisser à travers ses dents jaunes, j'ai entendu des bribes de patois, des bribes de français. Je l'ai entendue répéter « trois semaines » un jour où j'émettais l'avis qu'elle pût vivre encore trois semaines. Dieu fût loué qu'elle eût vécu trois semaines de plus. Mais c'est fini et elle ne répétera plus comme la plus ingrate des âmes qui se refuse à sentir la bonté du monde. Elle se taira devant nos pensées. Elle ne participera plus à la vie du voisinage.

Maman tu ne cueilleras plus à la hâte quelques soucis dans ton jardin pour les porter chez la voisine dont la mère venait de mourir. Déjà toi-même tu étais engagée dans l'indifférence au monde mais tu avais encore une âme capable de gouverner à travers les récifs de la mauvaise action et de celle qui est bonne à force de louvoiement. Les fleurs ont été respectées, elles ont été mises sur le catafalque à l'église. Et parce que c'étaient des soucis, fleurs qui symbolisent le passage du pain à travers les jours des Chrétiens, les croque-morts ont replié ton bouquet dans le drap mortuaire, et les fleurs ont pris le cours souterrain du fleuve où l'odeur n'est pas sûrie des corps en proie à la peur de la décomposition.

Il y a quelques mois de cela, et depuis tout avait sombré en toi, de la présence des fleurs, et de la présence de la vie vigilante. Tu ramassais la terre et tu la mangeais, tu

cueillais des feuilles de lilas et des feuilles de vigne suivant la saison, et tu les mangeais, tu ramassais tes excréments tombés au hasard, et on avait fort à faire pour te préserver du geste de l'enfant dont les langes sont entrouverts.

Maman, où était ton âme? On ne te laissait plus sortir devant la porte pour faire les cent pas dans l'attente de ceux qui étaient morts et de ceux qui étaient encore vivants, confuse attente, mes sœurs, mon père mort, ton frère mort, tes aimés. On t'enfermait dans ta chambre et la cour et le jardin. Les voisins et ta garde, tous te nommaient grand-mère. Grand-mère de tous. Il n'y avait pas de dérision dans cette familiarité. On te voyait vieille, ratatinée et gâteuse comme on dit dans ce mauvais langage fait des mots auxquels on a retiré la présence de l'âme. Mais tout cela importait bien peu.

Maman n'avait plus rien à confesser. Le prêtre n'ayant rien à pardonner n'a point été appelé. Nous nous chargeons de ce péché, mes sœurs et moi. Rien à confesser. Rien à regretter. Mais nous trois nous avons tout à nous remémorer car tout est encore vivant dans nos cœurs. Nous avons tout à nous remémorer, et tu n'as plus rien. Ton âme n'est plus dans ton corps, depuis longtemps. Ce n'est plus possible qu'il y ait une âme de maman, c'est pourquoi tout a été laissé, abandonné à la hâte et à la détresse. Nous sommes chargés de ce péché mais nous t'aimons avec nos âmes d'enfants. Tu n'as plus d'âme et nous en avons une pour toi. Tu n'as plus d'âme à passer dans l'autre monde. Tu as une odeur et un squelette à enfouir dans la terre.

Un jour on brûlera les morts. Un jour même les formalités de la mise en bière et de la dispersion des cendres seront simplifiées au point que le temps matériel de confier l'âme à Dieu ne pourra pas être enregistré par les appareils de détection électroniques. Les prières seront retenues sur terre avec leur poids de regret et de sollicitude. Il n'y aura plus d'âmes des morts à invoquer, mais une âme collective des vivants perpétuellement engagée dans les

actes et les gestes et les signes et le rituel de la vie. Les vivants ne seront pas alourdis de regrets pour autant. La mort chantera en eux comme un éclatement de sève dans les bourgeons qui s'ouvrent. Même l'eau du robinet sera inutile et le buis sera laissé à la bordure du jardin. Et la larme restera dans l'œil, et l'œil sera plus brillant, sec et bon, sec et chargé du poids des rayons solaires. L'âme des morts sera retenue parmi les vivants, douce nécessité. La terre ne s'entrouvrira plus pour recevoir l'enveloppe de chêne capitonnée de coton. Les objets n'auront plus à s'interroger : Quel est celui d'entre nous, qui va descendre sous terre? Et le choix est douloureux, car enfin pourquoi celui-ci est-il sacrifié et cet autre maintenu dans le monde des vivants? Et quelles sont les fleurs soucis qui doivent accompagner le suaire et les fleurs soucis qui sont promues à achever leur floraison terrestre et à mûrir la graine qui est espoir de toujours échapper à cette division des choses en deux : les choses de l'accompagnement de la peur, de la grande, de la sainte peur, et les choses sauvées du mouvement du sécateur ou du doigt meurtrier. Tout cela est simple à observer, simple à décider. Mais les hommes de demain ne décideront plus ceci ou cela, ils n'auront pas de décision à prendre car tout restera sur terre de ce qui est né de graine ou ouvragé de main d'homme. Plus d'immersion à Bénarès ou autres lieux dits saints. Alors on ne s'interrogera plus sur ce qui subsiste d'âme au terme de la douleur. On ne s'interrogera plus sur la part d'âme à confier à l'au-delà et sur celle qui doit être sauvée parmi les vivants : toute âme ne fera plus qu'un bloc homogène. Il n'y aura plus lieu de sacrifier ce qui était uni, o morts vous resterez sur terre avec l'immense armée des vivants et la terreur ne nous condamnera plus à ouvrir des trous dans la terre.

Seigneur, nous bénissons la vie avec le rameau aspergé dans l'eau domestiquée de la source. Et pour retenir l'eau sur terre nous savons qu'elle doit être sanctifiée entre

toutes les eaux. Quand nous avons ouvert le robinet nous avons présenté nos âmes au filet qui coulait, et l'âme de maman était en nous, l'âme de ses trente ans et son âme d'enfance, et l'âme qu'elle avait quand elle nous a mis au monde.

Maman, quand j'ai allongé tes jambes, quand j'ai vu ton ventre, ton corps a pénétré le mien. Je te sens, je te vois en moi, toi en moi, et dans mes sœurs, divisée et rassemblée dans le même amour sans pesanteur ni souvenir. Tout est vivant en nous. Tout est comme l'eau; tout est comme le lait qui coule, et rien n'interrompt son jet. L'enfant le reçoit bouche ouverte de sa mère, il n'y a que cela à retenir. Maman, la maternité des femmes te protège ici-bas. Tes filles veillent. Et il y a les filles de tes filles. Et nous les hommes, nous assurons aux filles les moyens de se tenir souriantes à l'heure où passe le messager qui n'est plus de mort.

3 janvier.

Maman est dans son cercueil depuis hier. J'ai dormi dans la chambre voisine, maman a passé seule sa dernière nuit. Bien sûr je suis coupable, bien sûr il y a péché, et c'est le second. Absous, je serai absous par ceux de l'avenir. Ceux du passé n'absolvent pas, ils ont perdu la charité, et la charité c'est la route libre, la vue libre dans le présent. On n'embouteille pas le pauvre circuit des morts dans toutes les considérations faillies. Il est juste, il est bon que la voie soit libre, il n'y a qu'une direction, et les hommes de l'avenir au bout du circuit, ceux qui relèvent apaisent, absolvent, ceux qui comprennent car ils ont les temps d'appesantir leur âme sur les pièces justificatives.

4 janvier.

Ensuite, ensuite ce banal petit jour d'hiver. Les voisins s'assemblent et font leur murmure de soucis quotidiens.

Et nous, nous piétinons dans la chambre, puis dans le couloir, puis à la bordure du trottoir. Nous sommes la famille qui attend le fourgon. Il arrive, serrement de mains, accolades. Deux cents kilomètres dans le froid, le brouillard et le verglas. Mon Dieu, pardonnez-moi mon impatience, mon dernier péché envers ma mère.

L'église est petite. Elle est romane parce qu'elle est pauvre. Le cintre du portail appelle la voûte en vaisseau, tout d'une portée jusqu'au chevet. Il ne promet aucune enjolivure, pas de complications, de nervures, de coupoles. Même les fenêtres sont nues : des niches prennent jour par des vitres couleurs d'herbe blanchie par la chaux des années.

L'église est romane, elle a succédé voici trois siècles à une église romane, et celle-ci à une autre, et toujours ainsi en remontant à la création du monde.

L'orme, un plant de Sully, un authentique, cela est attesté par la rumeur de prière de la tradition, est plus haut que le clocher. S'il est vrai que les racines de l'arbre ont même surface que le couvert, et même élan, elles doivent puiser leur sève parmi les tombes. La grille du cimetière vient tout droit de l'usine, elle a été posée par le forgeron du bourg. Les tombes sont en surplomb côté route et côté prés, du côté du presbytère elles sont au niveau des plates-bandes du potager.

Tout cela c'est de la même terre, et s'il y avait des orties dans les allées du cimetière, elles seraient de la même famille que les orties de monsieur le curé. C'est la même terre aplanie par le même piétinement depuis le premier baptême célébré sur les fonts de granit.

On a porté l'enfant dans ses langes. Un grain de sel de la gabelle sur la langue, et sur le front l'eau de la fontaine proche christianisée selon la formule et la promesse formulée selon le rite. C'est l'eau de la fontaine qui jaillit de l'autre côté de la route au pied des peupliers

et à deux pas des rails du tramway départemental. L'eau à la fontaine désaltère car elle est l'eau depuis le commencement, fidèle en toute saison à celui qui se penche au-dessus d'elle. Et, la route traversée, elle est l'eau qui assoiffe, l'eau qui altère, l'eau qui porte au creux des entrailles le feu ardent, l'eau dégagée de ses atomes de matière, l'eau qui fait pousser le bois de la Croix.

On a porté l'enfant dans ses langes, on a porté le mort dans ses langes. Le même numéro matricule délivré par le patron de la paroisse. C'est comme cela depuis toujours, le curé ne se trompe jamais, si les deux prières se confondent dans la même journée, il y a entre elles l'immensité dont le premier pas est d'arrachement au néant, et le dernier consentement à la vie éternelle.

La prière dite, il reste les larmes de douleur. Se réjouir d'être promis à la vie éternelle, n'est pas un sentiment de ce monde. L'épreuve est dure à surmonter qui remonte du trépas à la vie. On ne sait pas de quelle rançon elle reçoit sa récompense. Ici-bas il y a le rite à accomplir, la dernière toilette selon le rite.

Et il y a eu cette maladie contre laquelle on s'est abîmé le front dans l'épouvante, la maladie, et cet ensemble de maladies qui se sont enchevêtrées tout le long de son existence. Telle année elle a eu la rougeole, et elle a eu une pneumonie, et un tas de douleurs lancinantes dont on ne tient aucun compte.

Et quand ces tombes sont là sous nos yeux d'enfants du pays, cela fait des corps semblables à ceux qui ont donné à la mort visage de souffrant dans toutes les paroisses du monde, cela fait sous nos yeux ces ossements, ces chairs qui se sont vidées dans les bacilles des poumons, et dans ceux du ventre, et dans ceux de la tête, et dans le cancer qui fuse de toutes parts du corps comme jadis la lèpre dans les léproseries, et la peste sur les bas-côtés des chemins de pèlerinage.

Ce sont les morts de la paroisse. Pour celui-ci le cœur a lâché. Pour cet autre cela s'est passé dans le cerveau. Et les vertèbres de cet autre étaient contusionnées, et le pied de celui-ci tuméfié. C'est pour cette chair bleuie avant la vieillesse que monsieur le curé a présenté au vivant la dure épreuve du dernier sacrement.

Et il y a ceux-là qui sont partis dans un souffle si léger que nous ne savons pas quelle part de la tunique de douleur leur était réservée.

Ici les morts de la paroisse nous ont laissé leur enveloppe de maladie et de misère. Les registres sont tenus à jour. Il n'y a plus d'urne dans laquelle on recueille les larmes des vivants, il n'y a plus de pleureuses à gages. Toute l'âme chrétienne se soulève dans un même souffle d'affliction.

Mon père avait soixante-quatorze ans. Une petite artère du cerveau a lâché avant le cœur. Ma mère a tenté de réchauffer une dernière fois ses pieds avec la bouillotte de chaque jour enveloppée de la même étoffe de laine. Puis on l'a transporté ici.

Le tour de maman est venu. Tous ceux qui pénètrent dans le cimetière savent comment elle a quitté ce monde. Il n'y a aucune indiscrétion à cela. Dans la paroisse on n'a pas à se cacher les uns devant les autres.

Ici comme ailleurs on ne sait rien de la vie éternelle. On suppose seulement qu'elle est la vie éternelle à la mesure d'une intelligence de la moyenne des intelligences chrétiennes. On courbe le front en faisant la prière, mais la prière a cette marque indélébile de la vie : le regret dernier concerne l'enfant au berceau et l'homme qui a souffert.

Toute la vie du gisant passe et repasse dans le signe de la croix. On ne sait rien de plus qu'ailleurs sur les gages dont la vie de l'au-delà est le répondant. On va au cimetière du pas dont on va dans les champs. On sait le compte

de tous les travaux et de tous les arrêts, de toutes les pauses dans le lit.

C'est ainsi que les morts ont légué leurs soucis à leurs héritiers. Et si nous confondons les menus détails consignés au registre, c'est que de tous ces détails épelés d'une tombe à l'autre nous faisons la même prière d'espérance.

Ainsi soit-il dans les profondeurs de l'orme. Ainsi soit-il au pied de la croix de granit.

MAX-DOMINIQUE CROCE

Fables de la nuit

LE VOYAGEUR

L'homme, jeune encore, avançait dans sa vie d'un pas égal, s'arrêtant toutes les fois que son épouse s'efforçait de le faire trébucher.

Il s'immobilisait alors si rapidement qu'il était impossible d'entrevoir son visage caché dans le col d'une pèlerine. L'un de ses yeux sautait sur l'épouse, sans doute afin de lui faire perdre contenance. Lovée sur elle-même, l'épouse ne donnait guère prise aux coups de pied minutieux de cet homme qui avançait dans sa vie d'un pas égal et précis.

FIANÇAILLES

Non loin de chez moi vivait une jeune fille. Ma mère m'obligea à la courtiser. Je ne pouvais m'y résoudre. Déchiré entre la volonté maternelle et ma répugnance, je me rendais auprès d'elle, la sueur au front. Elle avait tant de prénoms la jeune fille! Je ne me suis jamais rappelé

que celui qu'elle donnait à sa chienne. Encore me fallut-il l'écrire dans un angle de ma chambre.

Et, pour peu que ma mère me l'ordonnât, je me levais la nuit, une bougie à la main, répétant ce prénom jusqu'à ce que le mur impatienté ou furieux — comment être sûr? — vacillât dans les ténèbres.

De guerre lasse, il arrivait que ma fatigue l'emportât sur l'obéissance. Je sombrais alors dans un sommeil opaque. Mais, était-elle prévenue par ma mère? — la jeune fille s'introduisait dans ma chambre et, allongée sur moi, m'étouffant, me léchant la bouche et le visage, ne cessait son jeu qu'elle ne m'eût clos les yeux de ses ongles délicats.

Alors, aveuglé, étouffé, la jeune fille brûlante et dévêtue m'obligeait à hurler chacun de ses prénoms tandis que mon visage, prisonnier de ses mains, glissait au centre de son corps sans qu'il me restât la force de pleurer.

L'HOMME DE BIEN

Je suis charitable : chacun peut tout espérer de ma bonté. Si je prête au voisin les dix doigts de la main droite, il est fréquent que son frère ou son neveu m'emprunte les épaules, la bouche, une jambe ou quelques-unes de mes dents que j'ai bien plantées. Puis-je leur refuser? Ne souffrent-ils pas assez d'avoir besoin de moi? Peut-on vivre seul? Qui oserait le prétendre? Je dois à tous le meilleur de moi-même. Je me prête, tantôt par fragments, tantôt en entier. Il en résulte une grande fatigue. Il en coûte de faire le bien et c'est justice.

Parmi tous ces pauvres gens, nombreux sont ceux qui souffrent de la mémoire. Leurs souffrances, je les assume :

elles ne me laissent guère de repos. Mais c'est en elles que je puise la force d'aimer davantage.

Tout est digne d'amour. Mais j'ai beaucoup de plaies sur tout le corps.

LE SAGE

Je n'ai jamais tué quelqu'un sans être tenté de regretter mon geste. Rien de plus indécent qu'un cadavre, rien de plus encombrant! Cet abandon...

Mon appartement est trop exigu. Encore dois-je préciser que je ne tue généralement que des hommes d'une taille médiocre. Des nains feraient mon affaire. Puis-je en conscience dépeupler tous les cirques? Où le peuple prendrait-il son plaisir?

L'inertie de ces morts est terrible. Allongés ou debout, ils restent là, exactement où je les place. Leur immobilité n'est pas hostile. Non : simplement ils ne pensent pas à bouger, ils attendent que je dispose d'eux, déférents, dignes et discrets.

Les plus beaux dorment à mes côtés. Ainsi puis-je leur donner l'excès d'une tendresse qui jamais ne trouva son objet. Ne me dites pas que mon bonheur est injuste. Qu'y puis-je?

ANCÊTRES

La cruauté de mes ancêtres est encore célèbre dans la ville. Marchands de plaisir, leur renommée survécut à cinq générations.

Ils tenaient un établissement qu'un prêtre imbécile incendia au soir de leur mort : vaste bâtisse dans laquelle les pièces, imbriquées les unes dans les autres, menaient en une savante gradation jusqu'au cœur d'une rotonde absolument nue et hermétique. Là, le visiteur fortuné et courageux avait loisir d'accomplir nombre d'actes que la ville sanctionne de mort.

Plaisirs onéreux! Qu'un homme s'y ruinât, il devenait propriété de l'établissement. On usait de lui pour d'obscures et dégradantes besognes.

Par quel hasard les archives de l'établissement tombèrent aux mains de mon père? Il n'y eût pas de famille qui, à quelque titre que ce soit, n'entretînt jadis des relations secrètes avec mes ancêtres. Les rares fois que mon père poussé par la nécessité usa de ces documents, il accula plusieurs familles à l'exil ou au suicide.

Et pourtant mon père, homme circonspect s'il en fut, n'utilisa une telle arme qu'avec prudence et sans dessein de nuire. Il nous fallait bien subsister.

INVASION

Les fourmis sont revenues ce printemps. Nous leur avons abandonné les quartiers Sud. Nous vivons retranchés à l'étage ou sur les toits, protégés par des traînées de phosphore répandues autour des immeubles. Malheur à celui qui se laisse surprendre! Cela se passe vite : un homme sent une déchirure atroce dans l'oreille; une fourmi lui crève le tympan. Elle ouvre la voie; bientôt des milliers d'insectes montent en un flot continu, pénètrent dans l'oreille, se pressent dans le sombre corridor, sortent par la bouche, les yeux, les narines, descendent dans la gorge et les poumons, investissent le ventre en quelques instants.

Qui invoquerait Dieu, en un tel moment? Quelques soubresauts : l'homme est mort.

Les fourmis quittent la place, gorgées de sang, repues délicieusement. C'est à ce moment qu'il faut les écraser. Bien peu s'y risquent. Depuis une semaine, les infirmes servent d'appât. On les rassemble sur la place des Héros. Les fourmis arrivent de toutes parts, attirées par l'odeur et les cris des victimes. Des spécialistes les détruisent à l'aide de lance-flammes. Ils espèrent nettoyer la ville rapidement.

Les familles des appâts touchent de l'argent. Beaucoup d'argent et telle famille qui n'a son infirme se désespère.

Durant ces invasions, l'inaction est insupportable.

CLAUDE PICHOIS

Documents nouveaux sur Charles Baudelaire

Sur l'heureuse initiative de l'administrateur général de la Bibliothèque Nationale, M. Julien Cain, le Département des Manuscrits vient de s'enrichir d'un important lot de lettres de Poulet-Malassis à Félix Bracquemond, passées en vente publique (1). L'éditeur des *Fleurs du Mal,* le graveur choisi par celui-ci pour les illustrer — on ne s'étonnera pas que le nom de Baudelaire soit souvent cité dans cette correspondance.

Les mentions qui concernent le poète peuvent être groupées sous deux rubriques : le frontispice des *Fleurs du Mal* et, plus généralement, la préparation d'une édition illustrée; le séjour et la maladie de Baudelaire en Belgique.

I. — Le frontispice des « Fleurs du Mal ».

Ayant récemment retracé dans l'*Iconographie de Charles Baudelaire* (2) l'histoire mouvementée de ce frontispice, qui provoqua l'une des colères les plus mémorables de l'intéressé, je me contenterai ici de verser au dossier les pièces nouvelles.

Avec le recul, il est facile de voir maintenant que Bracquemond était loin d'avoir un tempérament qui lui permît de s'accorder au poète qu'il avait à traduire : Meryon, Bresdin, Legros, Manet eussent réussi sans doute là où il

a échoué — et Rops qui, dans le frontispice des *Epaves*, trop chargé (3), certes, a fait preuve d'une originalité incontestable — Rops que Poulet-Malassis annoncera en ces termes à Bracquemond (4) :

> *Vous allez voir un de ces jours un des plus aimables hommes et des plus spirituels que j'aie rencontrés dans ma vie. — Il s'appelle* Félicien Rops *— est riche et fait de l'art comme un grand artiste. — S'il restait à Paris, je suis sûr qu'il prendrait la succession de Gavarni et de Daumier dans la presse militante. — Car il a le génie moralistique et satyrique.*
>
> *Rops désire vivement vous connaître à cause de l'admiration qu'il a pour votre talent — et je l'ai prévenu que votre personne le charmerait encore davantage.*

La conjonction opérée, Poulet-Malassis écrivait encore à Bracquemond (17 mai 1864) :

> *Vous avez vu Rops et vous avez été charmé de lui. Il en vaut la peine ou plutôt le plaisir. La Belgique vaudrait cher si on l'achetait sur pareil échantillon; mais la vérité est que Rops est né par hazard en Belgique, contre toute espèce de prévision et de possibilité. Vous ne pouvez pas avoir idée de la grossièreté et de l'idiotisme de ce pays de censitaires roussis* [?]. *Supposez que la France n'ait pas fait la révolution de 1848, et que tout le monde y ait vieilli,* avec le roâ Louis-Philippe *et vous aurez une idée de l'hébétude belge.*

On peut donc à bon droit s'étonner que Poulet-Malassis, qui eut l'occasion de pratiquer l'un et l'autre, de les faire travailler pour lui, les plaçât sur un pied d'égalité. Le charme de la personne de Bracquemond, l'obligeance, le courage du graveur justifient sans doute la « très-tendre amitié » que, dans la même lettre, l'éditeur lui déclare,

mais cette amitié a parfois oblitéré le sens critique de Poulet-Malassis.

C'est en 1859 que celui-ci s'était entiché de Bracquemond et l'avait imposé à son beau-frère et associé, le très prudent, le pusillanime Eugène de Broise. La première lettre de Malassis est du 23 août 1859 et contient une allusion à une négociation antérieure qui, bien que coûteuse, n'avait pas laissé de mauvaises impressions : « Nous avons fait une fois une petite affaire ensemble sous les auspices de MM. de Goncourt, une eau-forte pour les Odes funambulesques, et j'avais, je vous l'avoue, trouvé le prix élevé. Je demande des choses d'une fantaisie très libre et non des choses sur lesquelles on passe du temps et on s'appesantisse. » L'accord fut immédiat. Le 26 août, Poulet-Malassis acceptait les conditions du graveur : 60 francs par eau-forte; 80, lorsque Bracquemond ferait lui-même le dessin préalable.

N'étaient les protestations d'Eugène de Broise — qui criait au gaspillage — et les persistants retards de l'artiste, tout eût été pour le mieux. Quelques mois plus tard, Malassis faisait entrer Bracquemond dans le cercle de ses amis en l'associant à ses railleries contre de Broise (5) :

Cher Monsieur,

Le suffrage de Monselet (6) *est d'autant plus à considérer qu'il s'entend à peu près en art autant qu'en cuisine; je veux dire pas du tout. Mais le fait est que votre eau-forte est très spirituelle. Il n'y a qu'une voix là-dessus. Ajoutez donc une feuille de laurier de plus à un de vos ragoûts.*

Nous allons vous remplacer cette eau-forte par un portrait de Galilée. J'écris à mon beau-frère de vous le donner, si comme je le suppose, il s'entend avec le père Chasles. (*Philarète.*) *Vos contemporains ne vous fourniront jamais l'occasion sans doute de graver une tête équivalente. Le portrait, m'écrit le père Chasles, est très beau* (7).

Si vous passez par la rue des Beaux-Arts — 9, entrez et dites à la personne que vous y trouverez : C'est moi, Bracquemond. Cette personne est mon beau-frère, très bon enfant, qu'il est bon que vous connaissiez. Ses connaissances et son goût en art, rivalisent d'ailleurs avec ceux de M. Prudhomme, mais comme conversation, parlez-lui de la pluie et du beau temps et vous vous entendrez parfaitement.

Je crois que nous renoncerons à l'eau-forte pour la guerre des Paysans (8). *Le livre a une couleur d'un rouge si ardent, et la Préface rabâche tant les mots de* Révolution *et de* 89 *qu'une image allégorique, en empoignant l'attention, pourrait nous jouer un mauvais tour.*

[.................................]

A propos, évitez de dire au beau-frère susdit que j'achète des objets d'art. Cela l'inquiéterait sur les résultats de notre association. Un industriel acheter des objets d'art! assemblons le conseil de famille!

Dans l'*Iconographie de Charles Baudelaire,* j'avais écrit (p. 102) que c'était « sans doute sur la proposition de Poulet-Malassis » que Bracquemond avait été choisi comme illustrateur des *Fleurs du Mal :* sans doute, mais, on l'a compris, dans l'acception « classique » de cette locution. Voici les textes inédits qui se rapportent au projet :

2 janvier 60 :

J'ai vu Baudelaire auquel j'ai fait connaître le dessin auquel nous nous sommes arrêtés, c'est-à-dire l'arbre squelette et les 7 péchés capitaux rangés comme des cierges.

Je crois que pour les fleurons, culs-de-lampe et lettres, on ferait bien de n'employer que les combinaisons de deux plantes, à savoir le chardon

et le souci, le premier symbolisant pleinement les vices d'autrui dont nous sommes victimes et l'autre le tourment intérieur de nos fautes. D'ailleurs réduite à ces termes la décoration aurait une plus grande unité.

3 J[*anvier*] *1860 :*

Je vous ai écrit deux fois, au sujet des fleurons et lettres. La grande affaire est d'abord que je sache ce que cela me coûtera, M. mon beau-frère ne voulant participer à ces frais sous aucun prétexte.

Il n'y a pas besoin de serpent puisqu'il n'y a pas d'Eve. L'arbre squelette résume toute la chose.

[.....................................]

P.-S. Vous qui à côté des choses de commerce n'hésitez pas à faire des portraits comme le notaire de Melun (9), pour votre agrément, *vous devriez bien nous donner une bonne gravure de la photographie de Tournachon d'après Gérard de Nerval, 8 jours avant sa mort. Il n'y a que ce portrait-là* (10).

Ici se place la lettre du 13 janvier 1860, transcrite dans l'*Iconographie* (p. 105), lettre où précisément il est question de Nadar (11).

10 février 1860 :

Où en sommes-nous? Ne pouvez-vous plus vous servir de votre bras depuis qu'About a reçu a reçu [sic] *un coup d'épée dans le sien* (12)? *Autrement je ne m'explique pas que je n'aie pas de nouvelles de l'eau-forte et des ornements des Fleurs du Mal.*

J'attends que Baudelaire me donnera son manuscrit à la fin du mois (13). *Vous voyez donc que pour les lettres, en-tête, etc., nous brûlons.*

Le 17 février, le 12 mars 1860, Malassis réclame l'eau-forte (il n'est plus alors question des ornements que nous

retrouverons cependant dans la suite); « d'ailleurs les Fleurs du Mal doivent paraître fin avril. Nous n'avons donc pas de temps à perdre ». Le 25 mars, l'éditeur a enfin reçu à Alençon un premier essai (14) et il en fait la critique à Bracquemond :

Je me hâte de vous écrire un mot pour que vous n'alliez pas plus avant. C'est très bien pour les fleurs, mais pour le squelette ce n'est pas du tout cela.

Il le faut non pas dans cette allure branlante, mais solidement enraciné au sol, et envoyant à droite et à gauche ses frondaisons de pommier qui peuvent se perdre dans la bordure et même le doivent.

Pour vous faire très bien comprendre ce que je veux, je ne peux mieux faire que de vous mettre un exemple sous les yeux.

Demandez s'il vous plaît à la bibliothèque le livre sur les danses des morts de Hyacinthe Langlois (15), *ou mieux, comme je vois la planche avancée, si vous n'êtes pas excessivement pressé, je vous apporterai ce livre avec moi dans une dixaine* [sic] *de jours et vous pourrez faire cette modification nécessaire d'après une estampe qui s'y trouve.*

Du reste, je suis convaincu que nous arriverons à un excellent résultat. Je trouve que les fleurs viennent très bien.

Et fichtre quand on se mêle de l'excentrique et de l'horrible cela ne supporte pas la médiocrité.

Je fais tirer quatre ex. sur chine des œuvres de Baudelaire. Il va sans dire qu'il y en a un pour vous.

Ainsi dans 10 à 12 jours au plus tard, vous me verrez. Je vous préviendrai du jour précis où j'irai à Passy (16).

Merci. *Votre*

A. P. Malassis.

Cependant, Poulet-Malassis n'attend pas de pouvoir rencontrer le graveur à Paris. Quelques jours après la précédente lettre, il dessine, d'après le livre de Langlois, le squelette rêvé et commente le dessin (17).

Puis, les choses traînent, sans doute parce que Bracquemond est un peu découragé. Le 19 mai 1860, l'éditeur s'inquiète : « Et l'eau-forte des Fleurs du mal. Où en sommes-nous? » A une date non précisée, mais qui se situe dans ce même printemps, Poulet-Malassis lui écrit encore :

> *Je vous remercie, car en vérité il m'en coûterait de publier le volume sans cette eau-forte.*
>
> *Faites ce que vous voudrez.*
>
> *Groupez les fleurs en demi-cercle pour en noyer dans le second plan les 3 qui déplaisent à Baudelaire* (18). *Qui diable croirait qu'il y a de vilains péchés pour lui? Il est plus dégoûté qu'on ne croit.*
>
> *Quant au pommier fatal, que vous n'aurez comme je vous dis qu'à copier, je ne l'ai plus; mais vous trouverez chez Meugnot, libraire, 7 quai Conti, le livre où se trouve cette estampe. Tome 2 des* Danses macabres *de Langlois du Pont de l'Arche. Dites à Meugnot que vous venez de ma part. Et si par hasard il n'avait pas le livre, il pourrait en emprunter un Ex. pour une heure chez son confrère* Claudin, *qui a acheté le fonds de l'édition.*
>
> [.....................................]
>
> *Ne perdez pas de vue que le Baudelaire sera imprimé sans faute à la fin du mois de 7bre.*

Enfin, Bracquemond grave le troisième état. Et c'est l'explosion — qui se produit en août 1860. Baudelaire a reçu une épreuve; il l'annote rageusement et la transmet à Poulet-Malassis (19) : « Voici l'horreur de Bracquemond. Je lui ai dit que c'était bien. Je ne savais que dire, tant j'étais étonné. Ce squelette *marche* et il est appuyé sur un *éventail* de rameaux qui *partent des côtes* au lieu de *partir des bras.* A quoi a servi le dessin décalqué

d'après Langlois? Je ne souffrirai pas que cela paraisse, et si je vous cause trop de chagrin, comme à un enfant qui veut manger ce qu'il a payé, je m'appliquerai à vous consoler et à vous dédommager d'une manière quelconque. » A Poulet-Malassis de se tirer d'embarras. Il va le faire avec fermeté et délicatesse, le 29 août :

> *Baudelaire m'a envoyé l'épreuve de l'eau-forte des fleurs du mal. Les Fleurs sont très bien, mais le squelette est incompréhensible. C'est un squelette dans on ne sait quoi.*
>
> *Le programme était pourtant bien simple.*
>
> *Un squelette enraciné et arborescent représentant l'arbre de la science du bien et du mal à l'ombre duquel croissent 7 fleurs représentant allégoriquement les 7 péchés capitaux.*
>
> *Le squelette n'est ni enraciné, ni arborescent puisque ses mains et ses bras sont indépendants de l'arbre et qu'il a l'air d'un squelette* chicard *qui fait à des danseurs en se tortillant un geste de bénédiction comique.*
>
> *Je sais combien il en coûte de faire n'importe quoi; et c'est pourquoi je n'ose pas vous demander de recommencer ce squelette qui me fait l'effet de Nadar* (20), *mais nous ne pouvons pas nous servir de ce frontispice incompréhensible et tout-à-fait faux dans la donnée que nous vous avions indiquée. Pour être juste, il n'y avait qu'à copier servilement l'image que je vous ai montrée dans les danses macabres de Langlois.*
>
> *Vous ne nous en voudrez pas, mon cher Bracquemond, si nous ne nous servons pas de votre eau-forte. Si vous ne pouvez pas la recommencer, elle ne sera d'ailleurs remplacée par aucune autre. Si vous y mettez de l'acharnement, et que vous teniez à vous en tirer à votre honneur, je dois vous dire qu'il n'y a pas de temps à perdre, car le livre de Baudelaire va être imprimé.*

Poulet-Malassis ne renonça pas au frontispice, mais il remplaça les fleurs et le squelette symboliques par un portrait de Baudelaire, que Bracquemond eut le soin de graver et qui ne donne pas du poète, il faut bien le dire, une image véridique et séduisante. N'est-ce pas là le sentiment de l'éditeur lui-même, qui, en janvier 1861 (?), écrit au graveur?

> *Je suis convaincu que le portrait de Baudelaire deviendra très bien avec les retouches. Tel qu'il est je ne lui reproche que l'insuffisance de la ressemblance, l'aspect artistique en est très bon. Il me semble que l'œil dans le clair paraît plus petit que l'œil dans l'ombre. L'ensemble est solidement établi. Il sera très beau avec peu de choses en plus.*

La deuxième édition des *Fleurs du Mal* parue, au début de février 1861, — les projets d'illustration furent repris, toujours avec Bracquemond, et ce à la grande inquiétude de Baudelaire (21). Poulet-Malassis voulait, en effet, réaliser une édition de luxe qu'il produirait à l'Exposition universelle de Londres en 1862. Frontispice, fleurons, sous-fleurons, culs-de-lampe, épigraphes dont les dessins incombaient à Bracquemond et la gravure sur bois à Sotain. A ce projet, qui ne put être mené à bien, sont relatives les trois lettres suivantes, écrites pendant l'été de 1861 :

> *Mon cher Bracquemond,*
>
> *Je ne sais pour qui vous me prenez en me disant que vous avez fait trois des décorations sur les 6. Et les 3 sous-fleurons, et les trois lettres ornées, et les trois culs-de-lampe et 3 petits sous-culs-de-lampe, les avez-vous faits?*
>
> *Avez-vous fait aussi le demi fleuron pour la pièce initiale qui doit se composer d'un CB et de palmes entrelacées?*
>
> *Quant aux légendes, vous croyez que cela se trouve comme cela. Voilà quatre jours que je*

cherche celle du souci, et je ne l'ai trouvée qu'hier soir, encore faut-il que je la soumette à Baudelaire.

Ne faites donc pas l'ouvrage et montrez-moi d'abord comme types généraux un fleuron, une lettre ornée, un cul-de-lampe, un sous-fleuron, et un sous-cul-de-lampe.

Chaque fleuron aura la devise, et je vous répète qu'elle ne comporte jamais plus de 5 mots. Les banderolles [sic] *doivent être de même dimension, et suivant qu'il y aura 3 ou 5 lettres à faire entrer, on les fera plus petites.*

Mon cher ami

L'Epigraphe n'aura jamais plus de cinq mots.

Voici les deux que vous me demandez.

Pour les Paysages parisiens

PENDENT OPERA INTERRUPTA

Pour la Révolte

ADVERSUS HOSTEM AETERNA LEX ESTO

c'est-à-dire en bon français

contre l'ennemi que la revendication soit éternelle.

[.....................................]

Je n'ai pas encore trouvé la légende du Spleen. Mais jamais plus de cinq mots. Donc soyez sans inquiétude.

Eh bien, mon cher Bracquemond, et la suite, et M. Sotain, que vous m'avez fait choisir.

J'en suis à voir l'épreuve définitive du premier bois.

La légende des Fleurs du mal ne sera pas décidément

Omnis caro corruperat viam suam.

Mais

QUIA DECEPTÆ ERRORE VIARUM (22).

J'attends de vos nouvelles.

Les gravures sur bois furent exécutées par Sotain, mais il n'en fut tiré que deux épreuves. Les affaires de Poulet-Malassis étaient devenues mauvaises; un de ses principaux créanciers, l'imprimeur Poupart-Davyl, le fit mettre en faillite, et s'empara des bois. Le 28 août 1862, confidences à Bracquemond :

> *Il est inutile que je vous entretienne de mes ennuis. En deux mots, je suis en liquidation, et vais probablement être mis en faillite, étant poursuivi comme je le suis avec un extrême acharnement.*
>
> *J'ai reçu ce matin la nouvelle de la mort de mon frère. Il a été enlevé en vingt-quatre* [*heures*] *par une fièvre cérébrale.*
>
> [En p.-s.] *J'irai chez vous demain 29, le matin pour vous prier de me mettre dans un coin de votre atelier quelques caisses, épaves de mon mobilier.*

Le 23 janvier suivant, Malassis tirait la morale de son action d'éditeur généreux, hardi et désintéressé : « Bracquemond, instruisez-vous par mon exemple à ne pas faire de commerce. Cela pourrait vous être fatal, mon cher ami. » Il gagna Bruxelles, pour y poursuivre « philosophiquement » son métier, mais *in partibus.* Baudelaire, qui avait, lui aussi, des créanciers à fuir et des projets à réaliser, ne tarda pas à le rejoindre (avril 1864).

II. — Baudelaire à Bruxelles.

C'était d'abord pour y donner une série de conférences sur Delacroix, Théophile Gautier et les paradis artificiels (2, 11, 12, 23 mai, 3 juin 1864) que Baudelaire s'était rendu à Bruxelles. Poulet-Malassis est trop optimiste lorsqu'il écrit à Bracquemond, le 17 mai :

> *Baudelaire a ici un vrai et sérieux succès dont je me suis fort réjoui. Cela lui a fait du bien. Malheureusement l'acabit des connaisseurs laisse à désirer. Il est presque désagréable qu'un homme d'esprit plaise tant à un public équivoque. Baudelaire sent cela, mais tout en se tenant en état d'insurrection contre l'idiotisme belge, il jouit ici vivement de l'absence de créanciers.*

En fait, ces « lectures » furent plutôt des échecs. Et l'absence de créanciers ne pouvait créer à la longue qu'un bonheur négatif. Le 31 mai, Malassis note encore à l'intention de Bracquemond, non sans beaucoup d'injustice :

> *Baudelaire semble s'établir ici. C'est un oasis pour lui, mais un oasis ennuyeux, car vraiment les Belges sont d'une bêtise dont on n'a pas d'idée en France. Je suis absolument sûr que le dernier pioupiou français, le dernier ouvrier de Paris, est plus aimable et plus* gentilhomme, *que les d'Arenberg et les Mérode.*

La « bêtise » belge était entre le poète et son éditeur, « le seul être dont le rire ait allégé *sa* tristesse en Belgique » (23), une source d'inépuisables plaisanteries. Et comme les occasions de s'ébaudir ne sont pas fréquentes à Bruxelles, Baudelaire se rend souvent de l'hôtel du Grand Miroir, où il a pris pension, à la rue Mercelis, dans le faubourg d'Ixelles, où habite Malassis :

17 novembre 1864 :

> *Baudelaire se porte bien; il vient dîner chez moi à peu près tous les deux jours et je l'avais encore hier soir. Quoiqu'il ne doive pas précisément s'amuser à Bruxelles et même, pour parler net, qu'il s'y ennuie la plupart du temps, il me semble difficile de prévoir quand il pourra partir. Je crains qu'il ne se soit encruché* (24) *à son hôtel, suivant ses habitudes d'imprévoyance. Il s'en faudra long-temps peut-être de quelques centaines de francs qu'il puisse solder la note. C'est là, si je ne me trompe, qu'il faut chercher la raison de prolongation de son séjour.*

La Belgique, Baudelaire l'a prise en haine. Il veut la mieux connaître pour la mieux terrasser.

26 janvier 1865 :

> *Baudelaire a reçu des propositions aimables de M. Manet et du capitaine Lejosne* (25), *dont il usera en temps et lieu, mais il n'en a pas encore fini avec la Belgique, et tient à la connaître encore plus à fond, à ce qu'il m'a dit avant-hier. Je lui ai fait part de l'embarras où vous vous trouviez pour trouver un contradicteur sérieux dans la question Ingres* (26).

Mais à Namur, à la mi-mars, la crise se déclare et la maladie fait de rapides progrès. Trois passages la concernent :

31 mars 1866 (27) *:*

> *La situation de Baudelaire est très grave. J'ai dû écrire* en personne [?], *à M. Ancelle l'homme d'affaires de Mme Aupick. On a craint un instant une hémiplégie, une maladie de la moëlle épinière, mais tout paraît se borner à un désordre absolu du système nerveux qui nécessitera une vie* purement végétative *de six mois à un an. Je crois que M. Ancelle viendra chercher Baudelaire.* [...]

[En p.-s.] : *Je rouvre ma lettre pour te dire que l'état de Baudelaire est devenu en quelques heures de la plus* extrême gravité. [*Quelques mots illisibles.*] *J'ai dû télégraphier de suite* [sic] *à Paris à M. Ancelle.*

27 mai 1866 :

Baudelaire quittera sans doute la Belgique dans quelques jours pour vivre à Honfleur près de sa mère. Physiquement, il va bien; moralement, c'est une intelligence à peu près sombrée.

Il est question de la publication de ses œuvres complètes.

Samedi 12 [*juin* (28)?] *1866 :*

*Baudelaire va physiquement de mieux en mieux. Mais le Baudelaire intelligent est frappé à mort. Il est atteint d'*aphasie, *maladie provenant d'une lésion au côté gauche du cerveau, et qui se détermine par l'oubli des mots, et des signes figuratifs de la parole. Baudelaire ne peut ni lire, ni écrire, ni exprimer ce qu'il veut dire, — et cependant il comprend ce qu'on lui dit.*

Il faut voir une telle maladie pour y croire.

Prochainement, il sera transportable en France. — Sa mère l'emmènera à Honfleur. La conscience qu'il a de son avilissement intellectuel fait qu'il ne veut voir personne ou quasi personne. C'est navrant.

La correspondance va se poursuivre jusqu'à la mort de Poulet-Malassis (1878), sur un ton de très confiante amitié, où le tutoiement remplace le voussoiement. Une amitié de près de vingt ans qu'une colère de Baudelaire n'avait pu troubler.

APPENDICE

Poulet-Malassis et Albert Glatigny

Ce n'est pas pour ajouter une note à la petite histoire de la poésie française que je cite la lettre suivante, c'est pour donner un exemple particulièrement significatif de la générosité d'âme de l'éditeur, une générosité qui s'accommodait d'une pointe d'ironie dans la meilleure tradition du XVIIIe siècle.

[Printemps 1860.]

Mon cher Bracquemond,

Ce billet doit vous être remis en mains propres par un jeune ami à moi M. Glatigny, qui s'est élevé dans très peu d'années de son état de fils de gendarme à la dignité d'homme de lettres, en faisant une station dans le cabotinat. C'est là que je l'ai connu; c'est de là que je lui ai conseillé de sortir. Ce qu'il a fait, et quoique presque enfant encore (il vient de tirer à la conscription). Il a trouvé le moyen d'intéresser légitimement à lui la plupart de nos amis et de ceux qui comptent dans la génération précédente. Baudelaire, Banville (29), *Montégut, Babou, etc.*

Glatigny va publier ses vers. Je ne sais qui fait les frais de cette publication, mais je suis sûr que ce n'est pas dans les bottes de son père qu'il a trouvé de quoi payer l'imprimeur. Un ami, que vous connaissez, Voillemot, lui dessine un frontispice. Enfin tout le monde s'intéresse à ce que le fils de Glatigny ait une layette propre à son entrée dans le monde, et Glatigny a pensé à vous pour attacher un ruban au bonnet du poupon. Il veut avoir un ruban de Bracquemond et pas un bleuet ceuilli [sic] *dans l'herbe. C'est son idée.*

Regardez Glatigny, puisque c'est lui qui est devant vous, et si vous trouvez qu'il n'a pas l'air trop bête, accédez à son désir (30). *Mais si le personnage ne vous revient pas, impression que vous*

partagerez avec le conseil de revision qui vient de l'exempter, demandez-lui de vous réciter de ses vers, pas tous! Vous verrez qu'il y a une âme de rossignol dans cette girafe, pour imiter une belle expression de Saint-Victor.

Bien à vous,
A. P. MALASSIS.

(1) Deux de ces documents avaient été produits lors de l'Exposition organisée à la Bibliothèque Nationale pour le centenaire des *Fleurs du Mal* (n° 593 du Catalogue).

(2) *Iconographie de Charles Baudelaire,* recueillie et commentée par Claude Pichois et François Ruchon. Genève, Pierre Cailler, 1960. Planches 108 à 118; commentaires, pages 100 à 121.

(3) Voir Jacques Crépet, *Propos sur Baudelaire* (Mercure de France, 1957), p. 92-94.

(4) Lettre sans date, de peu antérieure à la suivante, qui est du 17 mai 1864.

(5) Lettre non datée, antérieure à l'installation de la librairie de Poulet-Malassis au coin du passage Mirès et de la rue de Richelieu (janvier 1861); l'emploi de la formule initiale — à laquelle se substitua tôt « Mon cher Bracquemond » — révèle qu'elle dut être écrite à la fin de 1859 ou au début de 1860.

(6) Nous ne savons pas quelle eau-forte refusée avait obtenu le suffrage de Monselet. Pour celui-ci, Bracquemond avait dessiné et gravé le frontispice des *Tréteaux* parus chez Poulet-Malassis en 1859.

(7) Chasles et son éditeur pensèrent successivement à deux ou trois portraits de Galilée. L'original de celui qui fut gravé pour *Galileo Galilei* (1862) est dû à Ottavio Leoni.

(8) *Histoire de la grande guerre des paysans,* par Alexandre Weill (1860).

(9) Cette allusion n'a pu être percée.

(10) Poulet-Malassis étant des amis de Nadar et un peu de ceux de Nerval, il y a lieu de retenir ce témoignage-là. Le Catalogue de l'Exposition Nerval à la Bibliothèque Nationale (n° 320) date de 1853 la photographie de Gérard par Nadar, reproduite sur le premier plat de la couverture, et il renvoie à une lettre du 31 mai 1854, où, curieu-

sement, il est question, non de cette photographie, mais d'un portrait dessiné et gravé par Gervais et d'une caricature par Nadar. Il faut donc restituer à la photographie par Nadar sa valeur d'ultime témoignage. — Bracquemond gravera d'après elle un portrait de Nerval pour le livre de Champfleury : *Grandes Figures d'hier et d'aujourd'hui. Balzac, Gérard de Nerval, Wagner, Courbet.* Poulet-Malassis, 1861; enregistré à la *Bibliographie de la France* le 23 février.

(11) Par erreur, j'ai télescopé deux lettres de dates différentes. Celle du 13 janvier commence au bas de la page 105 : « Peut-être qu'à Paris, allant tous deux chez Tournachon... ». Les paragraphes précédents sont, on le verra, postérieurs au 25 mars.

(12) A la suite d'une polémique qui opposa Edmond About à J.-F. Vaudin et à laquelle le *Figaro* ne fut pas étranger (voir les n^os^ des 12 et 29 janvier).

(13) Baudelaire ne le remit qu'à l'automne.

(14) C'est en réalité le deuxième état de l'eau-forte, le premier n'ayant comporté que les fleurs (voir les n°s 109 et 110 de l'*Iconographie*).

(15) Voir le n° 108 de l'*Iconographie* et les commentaires p. 100-101. L'idée de s'inspirer de cette planche du XVIe siècle appartenait à Baudelaire.

(16) Bracquemond y habite 11, rue des Tournelles.

(17) *Iconographie*, n° 111 et p. 105.

(18) On ne savait pas que Baudelaire avait été mécontent des fleurs. Bracquemond n'y changea rien. Dans le troisième état, on les retrouve en rang d'oignons.

(19) *Iconographie*, n° 112 et p. 108-109.

(20) Nadar était dégingandé.

(21) *Iconographie*, p. 111-114.

(22) Ces épigraphes étaient choisies par Poulet-Malassis et Baudelaire. La première, la deuxième et la quatrième (celle-ci, avec une variante) étaient déjà connues par une lettre du poète publiée par Jacques Crépet (*Correspondance générale*, t. III, p. 333-336), qui les a commentées. La troisième, abandonnée, était empruntée à *Genèse*, VI, 12. Ce n'est pourtant pas dans la Bible que Baudelaire l'avait trouvée, mais dans un ouvrage qui appartient à l'enfer des bibliothèques, attribué à l'humaniste hollandais Meursius, bien qu'il soit l'œuvre de notre compatriote Nicolas Chorier : la *Satyre sotadique d'Aloisia Sigaea,*

dont un passage, comprenant justement la référence biblique, avait été cité dans une note du *Salon de 1846* (voir *Œuvres complètes de Baudelaire,* Collection « Le Nombre d'Or », Le Club du Meilleur Livre, 1955, t. I, p. 247 et note 183, p. 1162).

(23) Dédicace d'une des dernières photographies de Baudelaire (*Iconographie,* n° 57).

(24) Au sens de s'accrocher, se percher comme un oiseau. Voir Godefroy, *s. v° « encrochier »,* qui indique la forme encrucher comme propre à la Saintonge et à l'Orne.

(25) Le commandant Lejosne et Edouard Manet s'occupaient obligeamment à Paris du placement des œuvres de Baudelaire. Voir *Correspondance générale,* t. V, p. 11, et le *Baudelaire* d'Eugène et Jacques Crépet (Messein), p. 384-385 et 394.

(26) Bracquemond a gravé *la Source* d'après Ingres (1861) et un portrait d'Eugène Delacroix (1863). Il figure lui-même dans l'*Hommage à Delacroix* de Fantin-Latour (1864), non loin de Baudelaire. Dans les discussions que le poète avait avec le graveur, faut-il comprendre que le premier, grand « conversationniste » et discuteur, cherchait paradoxalement à faire valoir les qualités d'Ingres aux yeux du second?

(27) Cette lettre est rongée en plusieurs points.

(28) Jour et quantième ne peuvent s'appliquer à la période où Baudelaire est malade à Bruxelles (du 15 mars environ au 2 juillet). Si on lit : samedi 11, la lettre se place en juin — ce que n'en contredit pas le texte.

(29) *Les Vignes folles,* premier recueil poétique de Glatigny, vont paraître chez Bourdilliat, à la Librairie nouvelle, — dédiées à Banville. Elles contiennent un poème, « L'Impassible », dédié à Baudelaire et empruntant son épigraphe à « La Beauté ». Baudelaire, un peu avant, recommandait Glatigny à Paul Gaschon de Molènes (*Correspondance générale,* t. III, p. 113-115).

(30) Ainsi fit Bracquemond.

DOCUMENTS

Van Gogh et Aurier

En juillet 1954, le Mercure *rendait compte en des termes un peu ... réservés d'un choix qui venait de paraître, de lettres de Van Gogh à son frère Théo. Les réserves portaient non pas sur les lettres (dont Marcel Arland écrivait alors qu'il tenait le recueil « pour l'un des plus grands livres du monde »), mais sur le choix, sur le principe d'un choix. Notre collaborateur réclamait, en bref, une édition intégrale.*

Cette édition intégrale vient de paraître, chez Grasset-Gallimard. Trois volumes de quelque 600 pages chacun, au format 21 × 27 cm, sous reliure pleine toile (maquette de Massin). La présentation est de Georges Charensol; les traductions, de Maurice Beerblock et L. Roelandt.

Pour saluer la publication de ce magnifique monument, le Mercure *ne saurait mieux faire que de reproduire ici le premier article qui ait paru sur Van Gogh, et qui parut, précisément, dans le* Mercure de France, *n° 1 (le présent fascicule porte le n° 1170), au mois de janvier 1890. Le 12 février 1890, Van Gogh adressait à G.-Albert Aurier la lettre que l'on trouvera ci-dessous après l'article de ce dernier.*

« Les Isolés » : Vincent Van Gogh par G.-Albert Aurier.

Et voilà que, tout à coup, dès la rentrée dans l'ignoble tohubohu boueux de la rue sale et de la laide vie réelle, éparpillées, chantèrent, malgré moi, ces bribes de vers en ma mémoire :

L'enivrante monotonie
Du métal, du marbre et de l'eau...
Et tout, même la couleur noire,
Semblait fourbi, clair, irisé;
Le liquide enchâssait sa gloire
Dans le rayon cristallisé...
Et des cataractes pesantes
Comme des rideaux de cristal
Se suspendaient éblouissantes,
A des murailles de métal...

Sous des ciels, tantôt taillés dans l'éblouissement des saphirs ou des turquoises, tantôt pétris de je ne sais quels soufres infernaux, chauds, délétères et aveuglants; sous des ciels pareils à des coulées de métaux et de cristaux en fusion, où, parfois, s'étalent, irradiés, de torrides disques solaires; sous l'incessant et formidable ruissellement de toutes les lumières possibles; dans des atmosphères lourdes, flambantes, cuisantes, qui semblent s'exhaler de fantastiques fournaises où se volatiliseraient des ors et des diamants et des gemmes singulières — c'est l'étalement inquiétant, troubleur, d'une étrange nature, à la fois vraiment vraie et quasiment supranaturelle, d'une nature excessive où tout, êtres et choses, ombres et lumières, formes et couleurs, se cabre, se dresse en une volonté rageuse de hurler son essentielle et propre chanson, sur le timbre le plus intense, le plus farouchement suraigu; ce sont des arbres, tordus ainsi que des géants en bataille, proclamant du geste de leurs noueux bras qui menacent et du tragique envolement de leurs vertes crinières, leur puissance indomptable, l'orgueil de leur musculature, leur sève chaude comme du sang, leur éternel défi à l'ouragan,

à la foudre, à la nature méchante; ce sont des cyprès dressant leurs cauchemardantes silhouettes de flammes, qui seraient noires; des montagnes arquant des dos de mammouths ou de rhinocéros; des vergers blancs et roses et blonds, comme d'idéaux rêves de vierges; des maisons accroupies, se contorsionnant passionnément ainsi que des êtres qui jouissent, qui souffrent, qui pensent; des pierres, des terrains, des broussailles, des gazons, des jardins, des rivières qu'on dirait sculptés en d'inconnus minéraux, polis, miroitants, irisés, féeriques; ce sont de flamboyants paysages qui paraissent l'ébullition de multicolores émaux dans quelque diabolique creuset d'alchimiste, des frondaisons qu'on dirait de bronze antique, de cuivre neuf, de verre filé; des parterres de fleurs qui sont moins des fleurs que de richissimes joailleries faites de rubis, d'agates, d'onyx, d'émeraudes, de corindons, de chrysobérils, d'améthystes et de calcédoines; c'est l'universelle et folle et aveuglante coruscation des choses; c'est la matière, c'est la nature tout entière tordue frénétiquement, paroxysée, montée aux combles de l'exacerbation; c'est la forme devenant le cauchemar, la couleur devenant flammes, laves et pierreries, la lumière se faisant incendie, la vie, fièvre chaude.



Telle, et non point exagérée, bien qu'on puisse penser, l'impression que laisse en la rétine le premier regarder des œuvres étranges, intensives et fiévreuses de Vincent Van Gogh, ce compatriote et non indigne descendant des vieux maîtres de Hollande.

Oh! combien loin nous sommes — n'est-ce pas? — du beau grand art ancien, très sain et très pondéré, des Pays-Bas! Combien loin des Gérard Dow, des Albert Cuyp, des Terburg, des Metzu, des Peter de Hooghe, des Van der Meer, des Van der Heyden et de leurs toiles char-

meuses, un peu bourgeoises, tant patiemment soignées, tant flegmatiquement léchées, tant scrupuleusement minutieuses! Combien loin des beaux paysages, si sobres, si pondérés, si enveloppés toujours de douces et grises, et indécises vapeurs, des Van der Heyden, des Berghem, des Van Ostade, des Potter, des Van Goyen, des Ruysdaël, des Hobbema! Combien loin de l'un peu froide élégance des Wouwermans, de l'éternelle chandelle de Schalken, de la timide myopie, des fins pinceaux et de la loupe du bon Pierre Slingelandt! Combien loin des délicates couleurs toujours un peu nuageuses et brumeuses des Pays du Nord et des inlassables pignochements de ces bien portants artistes, de là-bas et d'autrefois, qui peignaient « dans leur poêle », l'esprit très-calme, les pieds chauds et la panse pleine de bière, et combien loin de cet art très honnête, très consciencieux, très scrupuleux, très protestant, très républicain, très génialement banal de ces incomparables vieux maîtres qui avaient le seul tort — si ce fut un tort pour eux — d'être tous pères de famille et bourgmestres!...

Et pourtant, qu'on ne s'y trompe pas. Vincent Van Gogh n'est point tant en dehors de sa race. Il a subi les inéluctables lois ataviques. Il est bien et dûment Hollandais, de la sublime lignée de Franz Halz.

Et d'abord, en effet, comme tous ses illustres compatriotes, c'est un réaliste, un réaliste dans toute la force du terme. *Ars est homo, additus naturae* a dit le chancelier Bacon, et M. Emile Zola a défini le naturalisme « la nature vue à travers un tempérament ». Or, c'est cet « *homo additus* » c'est cet « à travers un tempérament, c'est ce moulage de l'objectif, toujours un, dans des subjectifs, toujours divers, qui compliquent la question, et suppriment la possibilité de tout irréfragable critérium des degrés de sincérité de l'artiste. Le critique en est donc fatalement réduit, pour cette détermination, à des inductions plus ou moins hypothétiques, mais toujours contestables. Néan-

moins, j'estime que, dans le cas de Vincent Van Gogh, malgré la parfois déroutante étrangeté de ses œuvres, il est difficile, pour qui veut être impartial et pour qui sait regarder, de nier ou de contester la véracité naïve de son art, l'ingénuité de sa vision. Indépendamment, en effet, de cet indéfinissable parfum de bonne foi et de vraiment-vu qu'exhalent tous ses tableaux, le choix des sujets, le rapport constant des plus excessives notes, la conscience d'étude des caractères, la continuelle recherche du signe essentiel de chaque chose, mille significatifs détails nous affirment irrécusablement sa profonde et presqu'enfantine sincérité, son grand amour de la nature et du vrai — de son vrai à lui.

Il nous est donc permis, ceci admis, de légitimement induire des œuvres mêmes de Vincent Van Gogh, à son tempérament d'homme, ou plutôt d'artiste — induction qu'il me serait possible, si je le voulais, de corroborer par des faits biographiques. Ce qui particularise son œuvre entière, c'est l'excès, l'excès en la force, l'excès en la nervosité, la violence en l'expression. Dans sa catégorique affirmation du caractère des choses, dans sa souvent téméraire simplification des formes, dans son insolence à fixer le soleil face à face, dans la fougue véhémente de son dessin et de sa couleur, jusque dans les moindres particularités de sa technique, se révèle un puissant, un mâle, un oseur, très souvent brutal et parfois ingénument délicat. Et, de plus, cela se devine, aux outrances quasiment orgiaques de tout ce qu'il a peint, c'est un exalté, ennemi des sobriétés bourgeoises et des minuties, une sorte de géant ivre, plus apte à des remuements de montagnes qu'à manier des bibelots d'étagères, un cerveau en ébullition, déversant sa lave dans tous les ravins de l'art, irrésistiblement, un terrible et affolé génie, sublime souvent, grotesque quelquefois, toujours relevant presque de la pathologie. Enfin, et surtout, c'est un hyperesthésique, nettement symptomatisé, percevant avec des intensités

anormales, peut-être même, douloureuses, les imperceptibles et secrets caractères des lignes et des formes, mais plus encore les couleurs, les lumières, les nuances invisibles aux prunelles saines, les magiques irisations des ombres. Et voilà pourquoi son réalisme, à lui, le névrosé, et voilà pourquoi sa sincérité et sa vérité sont si différents du réalisme, de la sincérité et de la vérité de ces grands petits bourgeois de Hollande, si sains de corps, eux, si bien équilibrés d'âme, qui furent ses ancêtres et ses maîtres.



Au reste, ce respect et cet amour de la réalité des choses ne suffisent point, seuls, à expliquer et à caractériser l'art profond, complexe, très-à-part, de Vincent Van Gogh. Sans doute, comme tous les peintres de sa race, il est très conscient de la matière, de son importance et de sa beauté, mais aussi, le plus souvent, cette enchanteresse matière, il ne la considère que comme une sorte de merveilleux langage destiné à traduire l'Idée. C'est, presque toujours, un symboliste. Non point, je le sais, un symboliste à la manière des primitifs italiens, ces mystiques qui éprouvaient à peine le besoin de désimmatérialiser leurs rêves, mais un symboliste sentant la continuelle nécessité de revêtir ses idées de formes précises, pondérables, tangibles, d'enveloppes intensément charnelles et matérielles. Dans presque toutes ses toiles, sous cette enveloppe morphique, sous cette chair très chair, sous cette matière très matière, gît, pour l'esprit qui sait l'y voir, une pensée, une Idée, et cette Idée, essentiel substratum de l'œuvre, en est, en même temps, la cause efficiente et finale. Quant aux brillantes et éclatantes symphonies de couleurs et de lignes, quelle que soit leur importance pour le peintre, elles ne sont dans son travail que de simples *moyens* expressifs, que de simples procédés de symbolisation. Si l'on refusait, en effet, d'admettre

sous cet art naturaliste l'existence de ces tendances idéalistes, une grande part de l'œuvre que nous étudions demeurerait fort incompréhensible. Comment expliquerait-on, par exemple, *le Semeur,* cet auguste et troublant semeur, ce rustre au front brutement génial, ressemblant parfois et lointainement à l'artiste lui-même, dont la silhouette, le geste et le travail ont toujours obsédé Vincent Van Gogh, et qu'il peignit et repeignit si souvent, tantôt sous des ciels rubescents de couchant, tantôt dans la poudre d'or des midis embrasés, si l'on ne veut songer à cette idée fixe qui hante sa cervelle de l'actuelle nécessité de la venue d'un homme, d'un messie, semeur de vérité, qui régénérerait la décrépitude de notre art et peut-être de notre imbécile et industrialiste société? Et aussi cette obsédante passion pour le disque solaire qu'il aime à faire rutiler dans l'embrasement de ses ciels et, en même temps, pour cet autre soleil, pour cet astre végétal, le somptueux tournesol, qu'il répète, sans se lasser, en monomane, comment l'expliquer si l'on refuse d'admettre sa persistante préoccupation de quelque vague et glorieuse allégorie héliomythique?



Vincent Van Gogh, en effet, n'est pas seulement un grand peintre, enthousiaste de son art, de sa palette et de la nature, c'est encore un rêveur, un croyant exalté, un dévoreur de belles utopies, vivant d'idées et de songes.

Longtemps, il s'est complu à imaginer une rénovation d'art, possible par un déplacement de civilisation : un art des régions tropicales; les peuples réclamant impérieusement des œuvres correspondant aux nouveaux milieux habités; les peintres se trouvant face à face avec une nature jusqu'alors inconnue, formidablement lumineuse, s'avouant enfin l'impuissance des vieux trucs d'école, et se mettant à chercher, naïvement, la candide traduction

de toutes ces neuves sensations!... N'eût-il pas été, en effet, lui, l'intense et fantastique coloriste broyeur d'ors et de pierreries, le très digne peintre, plutôt que les Guillaumet, que les fadasses Fromentin et que les boueux Gérôme, de ces pays des resplendissances, des fulgurants soleils et des couleurs qui aveuglent?

Puis, comme conséquence de cette conviction du besoin de tout recommencer en art, il eut et longtemps il caressa l'idée d'inventer une peinture très simple, populaire, quasiment enfantine, capable d'émouvoir les humbles qui ne raffinent point et d'être comprise par les plus naïfs des pauvres d'esprit. La *Berceuse,* cette gigantesque et géniale image d'Epinal, qu'il a répétée, avec de curieuses variantes, plusieurs fois, le portrait du flegmatique et indescriptiblement jubilant *Employé des postes,* le *Pont-levis,* si crûment lumineux et si equisement banal, l'ingénue *Fillette à la rose,* le *Zouave,* la *Provençale,* indiquent, avec la plus grande netteté, cette tendance vers la simplification de l'art, qu'on retrouve d'ailleurs plus ou moins, dans tout son œuvre et ce qui ne me paraît point si absurde ni si mésestimable en ces temps de complication à outrance, de myopie et de maladroite analyse.



Toutes ces théories, toutes ces espérances de Vincent Van Gogh sont-elles pratiques? Ne sont-elles point de vaines et belles chimères? Qui le sait? En tous cas, je n'ai point à l'examiner ici. Il me suffira, pour terminer d'à peu près caractériser ce curieux esprit si en dehors de tous banaux sentiers, de dire quelques mots sur sa technique.

Le côté externe et matériel de sa peinture est en absolue corrélation avec son tempérament d'artiste. Dans toutes ses œuvres, l'exécution est vigoureuse, exaltée, brutale, intensive. Son dessin, rageur, puissant, souvent maladroit

et quelque peu lourd, exagère le caractère, simplifie, saute en maître, en vainqueur, par dessus le détail, atteint la magistrale synthèse, le grand style quelquefois, mais non point toujours.

Sa couleur, nous la connaissons déjà. Elle est invraisemblablement éblouissante. Il est, que je sache, le seul peintre qui perçoive le chromatisme des choses avec cette intensité, avec cette qualité métallique, gemmique. Ses recherches de colorations d'ombres, d'influences de tons sur tons, de pleins ensoleillements sont des plus curieuses. Il ne sait pas toujours éviter, pourtant, certaines crudités désagréables, certaines inharmonies, certaines dissonances... Quant à sa facture proprement dite, à ses immédiats procédés d'enluminer la toile, ils sont, ainsi que tout le reste de ce qui est de lui, fougueux, très puissants et très nerveux. Sa brosse opère par énormes empâtements de tons très purs, par traînées incurvées, rompues de touches rectilignes..., par entassements, parfois maladroits, d'une très rutilante maçonnerie, et tout cela donne à certaines de ses toiles l'apparence solide d'éblouissantes murailles faites de cristaux et de soleil.



Ce robuste et vrai artiste, très de race, aux mains brutales de géant, aux nervosités de femme hystérique, à l'âme d'illuminé, si original et si à-part au milieu de notre piteux art d'aujourd'hui, connaîtra-t-il un jour — tout est possible — les joies de la réhabilitation, les cajoleries repenties de la vogue? Peut-être. Mais quoi qu'il arrive, quand bien même la mode viendrait de payer ses toiles — ce qui est peu probable — au prix des petites infamies de M. Meissonnier, je ne pense pas que beaucoup de sincérité puisse jamais entrer en cette tardive admiration du gros public. Vincent Van Gogh est, à la fois, trop simple et trop subtil pour l'esprit bourgeois contempo-

rain. Il ne sera jamais pleinement compris que de ses frères, les artistes très artistes... et des heureux du petit peuple, du tout petit peuple, qui auront par hasard, échappé aux bienfaisants enseignements de la Laïque!

Lettre de Vincent Van Gogh à G.-Albert Aurier.

Cher monsieur Aurier,

Merci beaucoup de votre article dans le *Mercure de France,* lequel m'a beaucoup surpris. Je l'aime beaucoup comme œuvre d'art en soi, je trouve que vous faites de la couleur avec vos paroles; enfin dans votre article je retrouve mes toiles mais meilleures qu'elles ne le sont en réalité, plus riches, plus significatives. Pourtant je me sens mal à l'aise lorsque j'y songe que plutôt qu'à moi ce que vous dites reviendrait à d'autres. Par exemple à Monticelli surtout. Parlant de « il est, que je sache, le seul peintre qui perçoive le chromatisme des choses avec cette intensité, avec cette qualité métallique, gemmique » s'il vous plaît d'aller voir, chez mon frère certain bouquet de Monticelli — bouquet en blanc — bleu myosotis et orangé alors vous sentirez ce que je veux dire. Mais depuis longtemps les meilleurs, les plus étonnants Monticelli sont en Ecosse en Angleterre. Dans un musée du Nord, celui de Lille, je crois, il doit cependant encore y avoir une merveille de lui, autrement riche et certes non moins français que « Le Départ pour Cythère » de Watteau. Actuellement M. Lauzet est en train de reproduire une trentaine de Monticelli. Voici, à ce que je sache, il n'y a pas de coloriste venant aussi droit et directement de Delacroix; et pourtant est-il probable, à mon avis, que Monticelli ne tenait que de seconde main les théories de la couleur de Delacroix; notamment il les tenait de Diaz et de Ziem.

Son tempérament d'artiste à lui Monticelli cela me semble être juste celui de l'auteur du Décamerone — Boccace — un mélancolique, un malheureux assez résigné, voyant passer la noce du beau monde, les amoureux de son temps, les peignant, les analysant, lui — le mis de côté. Oh! il n'*imita* pas Boccace pas davantage que Henri Leys n'imita les primitifs. Eh bien, c'était donc pour dire que sur mon nom paraissent s'égarer des choses que vous feriez mieux de dire de Monticelli, auquel je dois beaucoup. Ensuite je dois beaucoup à Paul Gauguin avec lequel j'ai travaillé durant quelques mois à Arles et que d'ailleurs je connaissais déjà à Paris.

Gauguin cet artiste curieux, cet étranger duquel l'allure et le regard rappellent vaguement le portrait d'homme de Rembrandt à la galerie Lacaze — cet ami aime à faire sentir qu'un bon tableau doit être l'équivalent d'une bonne action, non pas qu'il le dise, mais enfin il est difficile de le fréquenter sans songer à une certaine responsabilité morale. Quelques jours avant de nous séparer alors que la maladie m'a forcé d'entrer dans une maison de santé j'ai essayé de peindre « sa place vide ».

C'est une étude de son fauteuil en bois brun rouge sombre, le siège en paille verdâtre et à la place de l'absent un flambeau allumé, et des romans modernes.

Veuillez à l'occasion, en souvenir de lui, un peu voir cette étude laquelle est toute entière dans des tons rompus verts et rouges. Vous vous apercevrez donc peut-être que votre article eût été plus juste et — il me semblerait — en conséquence plus puissant — si traitant la question d'avenir « peinture des tropiques » et la question de couleur vous y eussiez, avant de parler de moi fait justice pour Gauguin et pour Monticelli. *Car la part qui m'en revient ou reviendra demeurera, je vous l'assure, fort secondaire*. Et puis, j'aurais encore autre chose à vous demander. Mettons que les deux toiles de tournesols qui actuellement sont aux Vingtistes aient de certaines qua-

lités de couleur et puis aussi que ça exprime une idée symbolisant « la gratitude ». Est-ce autre chose que tant de tableaux de fleurs plus habilement peints et qu'on n'apprécie pas encore assez, les « Roses trémières », les « Iris jaunes » du père Quost. Les magnifiques bouquets de pivoines dont est prodigue Jeannin? Voyez-vous, il me semble si difficile de faire la séparation entre impressionnisme et autre chose; je ne vois pas l'utilité d'autant d'esprit sectaire que nous en avons vu ces dernières années, *mais j'en redoute le ridicule.*

Et, en terminant je déclare ne pas comprendre que *vous* parliez d'infamies de Meissonnier. C'est peut-être de cet excellent Mauve que j'ai hérité pour Meissonnier une admiration sans bornes aucunes; Mauve était intarissable sur l'éloge de Troyon et de Meissonnier — combinaison étrange.

Ceci pour y attirer votre attention jusqu'à quel point à l'étranger on admire sans faire le moindre cas de ce qui divise si souvent malencontreusement les artistes en France. Ce que Mauve répétait souvent était à peu près ceci « si l'on veut faire de la couleur il faut aussi savoir dessiner un coin de cheminée ou d'intérieur comme Meissonnier ».

Au prochain envoi que je ferai à mon frère j'ajouterai une étude de cyprès pour vous si vous voulez bien me faire le plaisir de l'accepter en souvenir de votre article. J'y travaille encore dans ce moment désirant y mettre une figurine.

Le cyprès est si caractéristique au paysage de Provence et vous le sentiez en disant : « même la couleur noire ». Jusqu'à présent je n'ai pas pu les faire comme je le sens; les émotions qui me prennent devant la nature vont chez moi jusqu'à l'évanouissement et alors il en résulte une quinzaine de jours pendant lesquels je suis incapable de travailler. Pourtant, avant de partir d'ici je compte encore une fois revenir à la charge pour attaquer les cyprès.

L'étude que je vous ai destinée en représente un groupe au coin d'un champ de blé par une journée de mistral d'été. C'est donc la note d'un certain noir inappelée dans du bleu mouvant par le grand air qui circule et fait opposition à la note noire le vermillon des coquelicots.

Vous verrez que cela constitue à peu près l'assemblage de tons de ces jolis tissages écossais carrelés vert, bleu, rouge, jaune, noir qui à vous comme à moi, dans le temps, ont paru si charmants et qu'hélas aujourd'hui on ne voit plus guère.

Recevez en attendant, cher Monsieur, l'expression de ma gratitude pour votre article. Si je venais à Paris au printemps je ne manquerais certes pas de venir vous remercier en personne.

VINCENT VAN GOGH.

Lorsque l'étude que je vous enverrai sera sèche à fond, aussi dans les empâtements, ce ne sera pas le cas avant un an, je croirais que vous feriez bien d'y donner un fort vernis.

Et entre temps il faudra plusieurs fois la laver à grande eau pour faire évacuer complètement l'huile. Cette étude est peinte en plein bleu de Prusse, cette couleur de laquelle on dit tant de mal et de laquelle néanmoins Delacroix s'est tant servi. Je crois qu'une fois les tons du bleu de Prusse bien secs en vernissant vous obtiendrez les tons noirs, très noirs nécessaires pour faire valoir les différents verts sombres.

Je ne sais trop comment il faudrait encadrer cette étude mais y tenant que cela fasse penser à ces chères étoffes écossaises j'ai remarqué qu'un *cadre plat très simple* mine orangé vif fait l'effet voulu avec les bleus du fond et les verts noirs des arbres. Sans cela il n'y aurait peut-être pas assez de rouge dans la toile et la partie supérieure paraissait un peu froide.

MERCVRIALE

MÉMOIRE D'AUJOURD'HUI

UN CHEVALIER PERDU. — Nous avons, en dormant, perdu un héros. En dormant, besognant, rêvant ou espérant, suivant l'humeur ou la nécessité. Mais nous l'avons perdu, je n'y puis rien et vous non plus. La chose remonte à deux cents ans, jour pour jour, puisque c'est le 15 octobre dernier que, par un texte savant et savoureux (1), M. Robert Laulan nous apprenait que le Chevalier d'Assas n'avait pas existé — je veux dire n'avait pas, dans la nuit du 14 au 15 octobre 1760, prononcé « A moi, Auvergne », dans les circonstances qu'on sait. Fable donc, comme tant d'autres... Au combat de Clostercamp en Westphalie, le Chevalier, certes, fut plus que brave, encore que les moments qui précèdent son trépas débutent de façon presque courtelinesque : on lui dit qu'abusé par la brume il fait tirer sur ses propres troupes. Il « y va voir », reconnaît l'ennemi — en l'occurrence les Anglo-Hanovriens. Alors il fait, d'un cri, savoir à ses gens qu'ils peuvent, doivent tirer encore. Et puis il tombe, sous les coups d'Albion et Prusse réunies. La belle guerre quand même où, en face de soi ou de ses Suisses, on trouvait de vrais étrangers, des Anglo-Hanovriens! Nos guerres, ces temps-ci, sont trop civiles pour être aussi honnêtes...

Après avoir lu l'article de M. Laulan, je me suis précipitée sur mon volumineux livre de chevet : l'Encyclopédie des Citations (2). Eh bien, nos encyclopédistes, je le vérifie cette fois encore, sont informés, prudents, voire soupçonneux. En additif à la célèbre citation, ils font état, eux aussi de l'opinion du marquis de Rochambeau qui infirme l'héroïque légende. Le Marquis dit en son temps que le Chevalier « se serait contenté » (sic) de crier « A moi, mes chasseurs! ». Ce n'est pas mal non plus, mais vous voilà loin de ce cri arverne qui faisait si bel effet sur nos protège-cahiers!

(1) *La Vérité sur le Chavalier d'Assas, nous ne l'avons pas apprise à l'école. (Le Figaro littéraire*, 15 octobre 1960.)
(2) *Encyclopédie des citations*, Editions de Trévise, 1959.

Qui a eu l'idée de broder, d'embellir la chose pour les sublimes besoins de la polémologie? Les contemporains, et presque tout de suite, nous dit encore Robert Laulan. Qui tomba aussitôt dans le panneau? Voltaire, alerté par un zélateur! Il n'a pour excuse, le patriarche de Ferney, que l'âge justement, une encombrante gloire, une commode fortune (les négriers de Nantes n'y sont pas pour rien, Dieu le sait et les hommes aussi; mais n'allons pas y insister, nous perdrions un grand auteur en route, comme nous venons dans les brumes allemandes de perdre un Chevalier). Voltaire donc ne vérifie rien et fait incontinent un béquet à son Siècle de Louis XV pour relater ce beau fait d'armes.

Sans avoir grand goût pour les héros, j'aimais bien, dans mon enfance, le Chevalier, à cause de cette image qui justement ornait mon protège-cahier. Elle était en noir et blanc. Les illustrations en couleur me plaisaient moins, trop anecdotiques à mon gré. Le noir et blanc, dans un livre surtout, est, aux yeux d'un enfant, plus plausible et plus mystérieux à la fois : le dessin semble issu de la typographie, le grisé rappelle les lignes imprimées, les hachures elles-mêmes s'apparentent à des signes de ponctuation, au bas desquelles se lit, en écriture penchée, la signature du graveur. Me plaisait surtout, je crois, la forme du bonnet, presque ovale, des ennemis qui entouraient Assas. Et puis, par amitié pour ce héros, ma gouvernante, Mlle Obéniche, à qui, je ne sais vraiment pourquoi, je resonge parfois ces temps-ci, empruntait souvent la rue d'Assas, plutôt que la parallèle Notre-Dame-des-Champs, pour nous conduire à l'école. Auvergnate, Mlle Obéniche avait dans sa jeunesse enseigné le français et les bonnes manières en Allemagne, Angleterre, Autriche, Hongrie, Roumanie, à des enfants de très bonnes familles. Ces étrangers lui avaient fait oublier quelque peu son français, ma sœur et moi ses bonnes manières, en sorte que je doute qu'elle ait eu une fin de carrière très prospère... Vit-elle encore, c'est bien peu probable... Elle aimait à nous décrire, tantôt à notre grand plaisir, tantôt à notre ennui, les fastes de la cour de François-Joseph (où elle avait vu de ses yeux les gardes, à l'entrée, échancrer d'un coup de sabre les robes des dames qui n'étaient point, les soirs de bal, assez décolletées), et puis les beaux cheveux de la comtesse Tisza, l'entrain du prince Cantacuzène, la vaisselle d'or des Salm-Salm... Nous avions quelque peine à imaginer en robe pigeonnante cette demoiselle, désormais quinquagénaire et un peu forte, qui venait nous dire bonne nuit en peignoir de molleton, avec sur la tête une grosse serviette éponge roulée en turban : elle se lavait extrêmement souvent la tête, en souvenir peut-être de la belle chevelure de la comtesse Tisza et aussi parce qu'elle aimait à se faire frire pour le dîner un boudin qui sentait un peu fort

(mangeait-on du boudin, chez les Princes Salm-Salm, dans les assiettes de vermeil?)... Il fallait qu'arrivât mon père, ardent républicain, pour qu'elle mît un terme à des récits où défilait une noblesse somme toute très anglo-hanovrienne...

Les usages ont bien changé; qui peut aujourd'hui se vanter d'avoir enseigné le Corbeau et le Renard à des enfants titrés et polyglottes? Nous n'avons plus, pour à peine nous servir, que quelque armoricaine ramenée de vacances et généralement vite enfuie, ou, plus facilement, une de ces Espagnoles qui sont seules désormais à faire paraître dans les journaux des demandes d'emploi à la rubrique gens de maison. Le diable est que, presque toujours en l'échange de « qq. heur. mén. » elles veulent être « log. avec mari » — ce qui suppose qu'on en ait la place. J'ai bien une mansarde mais jamais je n'ai voulu y faire coucher qui que ce soit tant elle est exiguë et sombre. Pourtant mes voisins, gens cossus, ont fait d'un réduit tout semblable et jouxtant le mien leur chambre d'amis. Il est vrai qu'en bonne bourgeoisie on fait feu de tout bois, logis du moindre mètre cube, rente du plus petit capital. Retournons donc rêver au temps des ou du Chevalier que nous venons de perdre. Assas n'a donc pas dit Auvergne? Quelqu'un a trouvé beau d'inventer cela, quelqu'un d'autre malséant de le démentir ce qui eût porté tort au prestige du pays et de l'armée, etc... C'est ainsi qu'on fait l'histoire et si, comme le veut Carlyle, « l'Histoire c'est les Grands Hommes », il faut bien, surtout en temps de défaite (Guerre de Sept ans) pousser un peu à la roue et exhausser le geste et parfois le réflexe d'un honnête mortel, jusqu'au sublime. Aussi se souvient-on du Chevalier et de son cri, oubliant que, si Clostercamp fut une victoire, l'ensemble de l'affaire se solde trois ans plus tard par un échec. Et lequel! Nous perdons des territoires grands comme vingt-cinq fois la France, comme toute la Russie. On n'y pense plus guerre, à cette guerre-là, où nous dûmes laisser le Canada, les Indes (3). Nous y avons très bien survécu. Le Canada aussi d'ailleurs, tout autant que les Indes plus tard... Sur le moment on en jugea, en haut lieu du moins, tout autrement. Et c'est pourquoi on décapita — à l'épée puisqu'il était noble — Lally Tollendal. Un bien curieux ouvrage (4) nous rappelle dans le détail cet épisode-là (qui, soyons justes, scandalisa Voltaire, on le sait). Ce bourreau, Charles-Henri Sanson, quelle figure! Il avait un jour, sous un nom d'emprunt dîné, dans une auberge des environs de Paris, à la table d'une marquise. Ce bourreau était très coquet, dandy presque. Vêtu d'un vert (on lui

(3) *Le Petit Larousse*, de façon laconique et un peu surprenante, dit, de la guerre de Sept Ans, qu'elle aboutit... « à la perte de l'Inde et du Canada — indifférente d'ailleurs à l'opinion française ». Bon...

(4)Robert Christophe, *Les Sanson, bourreaux de père en fils pendant deux siècles*, Arthème Fayard, éditeur.

avait interdit le bleu, couleur du « sang noble » qu'il était parfois, souvent même, appelé à répandre) si seyant que bien des gentilshommes de la cour s'habillaient « à la Sanson ». La bévue de la marquise s'explique donc — bévue qui faillit la conduire, après libation, jusque dans les bras de cet exécuteur enfin dévêtu. Mais il avait « du travail » le lendemain, très tôt, en place de Grève, et crut mieux faire de s'éclipser, au seuil de la chambre à coucher, — pour ne pas perdre la forme. Lorsque aussitôt après la marquise apprit, par un autre voyageur, quel avait été son convive, elle demanda une bassine d'eau pour se laver les mains. Et sitôt rentrée à Paris consulta un avocat, pour faire procès à l'impudent qui avait osé lui parler, et s'asseoir à sa table. Questionné, ce bourreau plein de raison, dit aux juges : « Demandez à un militaire quelle est sa profession, et il vous répondra comme moi qu'il est un tueur d'hommes. On ne s'est jamais avisé pour cela de fuir sa compagnie et personne ne se croit déshonoré de manger avec lui... Ce militaire, à qui donne-t-il la mort? A des innocents... Je ne donne la mort qu'aux coupables. » Et la marquise fut déboutée.

Tout le reste du livre mérite, grandement, d'être lu. Mais il faut prévenir les personnes sensibles : le simple récit du supplice de Damiens, par exemple, est effroyable. J'ai dû m'y reprendre à trois fois (les bourreaux eux aussi) pour en venir à bout. Cette torture n'a pour mérite — si l'on peut dire — que de n'avoir pas été clandestine, d'avoir été ordonnée au su de tous par sentence d'un tribunal régulier... A la fin de cet épisode, l'auteur expose des vues hardies, justes sans doute : « Ce jour-là, 28 mars 1757, la Révolution Française commençait dans les cœurs. En n'imposant pas la grâce de Damiens, Louis XV venait de condamner son petit-fils, le futur Louis XVI, à la peine capitale. »

Je crains bien que de nos jours, et par le culte des héros, nous ne commettions une bévue un peu analogue à celle du Bien-Aimé. Le style protège-cahier aidant, certains éducateurs croient bien faire en laissant se développer chez les enfants, voire en l'exaltant, le goût des choses du combat. Je vois ainsi, jeudis et dimanches, sous mes fenêtres des gosses qui, dans des accoutrements parodiant le militaire, insignes, bâtons, simulacres d'armes à feu, vocifèrent en chœur. (Il va de soi que nos admirables instituteurs n'y sont pour rien; eux ont le point de vue tout inverse.) Oui je crains bien que, singeant les bons soldats, ils se condamnent à n'être, dans vingt ans, que de mauvais civils. Il n'y a pas de leur faute, sans doute, puisque toute une littérature les y engage, que dis-je, les en conjure. Cela nous vaudra donc ces « jeunes animaux sains et sportifs » qui trouvent dans les guerres un parfait exutoire à leur bel entrain. Le mot n'est

pas de moi, je l'ai lu sous la plume d'un militaire du plus haut rang, cette semaine, dans un hebdomadaire artistique. Il s'agissait d'un jeune guerrier français d'aujourd'hui, « passionnément épris de son métier, pour les satisfactions qu'y rencontrait son goût aventureux et celles qu'y puisait sa nature de jeune animal sain et sportif ». On a envie alors, et c'est bien le comble, de crier : vivement la guerre nucléaire où, par le jeu des presse-boutons nous mourrons tous affreusement, d'un même coup, mais qui du moins privera de toute satisfaction ces « belles natures » si sportives et si saines.

Ce qui rend les choses, en ce domaine, plus gênantes encore c'est que cette déplorable esthétique quelquefois se mêle des meilleures causes. Je me souviens que, timidement, malaisément, nous étions un jour parvenus, Henri Calet et moi, à une confidence réciproque : sur l'effarement où nous mettaient certaines lettres de résistants, patriotes, révolutionnaires, les deux souvent, qui avaient été fusillés par les Allemands. Plus d'un avait, dans sa dernière lettre, écrit à sa famille « Adieu. Je meurs en héros. » C'était vrai — et c'est pour cela justement que le cliché était si désarmant, si ravageant... Ainsi la mauvaise littérature et les idées que malgré tant de grands auteurs et d'esprits vifs elle véhicule, parvient à se glisser jusqu'à la ligne du peloton d'exécution. Ainsi, la bonne littérature étant comme on sait plus forte que la mort, la mauvaise quand même est plus forte que la vie! C'est bien triste...

Je ne nie pas, certes qu'il y ait des héros pleins de goût et de discrétion, des Bayard silencieux, des Cambronne timides; Gide racontait, à la fin de sa vie, qu'il avait connu une fois, une seule (c'était je crois en Afrique du Nord, vers 1944), un héros modeste. Aviateur. Qui avait fait merveille et n'en parlait point. Evitant les sujets guerriers, refusant de conter ses propres faits d'armes, muet sur les circonstances dans lesquelles il avait reçu les médailles qu'on lui voyait... Et puis un jour, disait Gide, on s'est aperçu na-tu-relle-ment (ah, qu'il disait bien les adverbes!) que c'était un imposteur. Un héros modeste... C'eût été trop beau (et comme il traînait bien, Gide, sur le « modeste »... Un héros modeste, c'eût été trop beau, répétait-il, à satiété, entre ses dents).

Les guerres futures, qui nous priveront de tout, y compris des héros et de leurs mémorialistes, hâtons-nous d'y rêver; quand elles surviendront tout l'épique en aura disparu et tout le romanesque. Heureusement les récits de science-fiction nous portent à domicile ce songe exterminateur. Il y en a de splendides (ne serait-ce que dans les livraisons de la revue « Fiction »). Sans doute, on dirait un peu toujours la même guerre, immense, vaine et fatale. Mais c'est justement ce qui fait qu'on y croit. Je me souviens d'un petit conte

(non, pas un conte, cela semblait du réel pressenti, du vrai, seulement anticipé) où l'on voyait des combattants prendre les armes et s'en aller tout droit, sans jamais rencontrer l'ennemi, vers une nécropole : un monument, érigé à leur gloire posthume. Là, quelques-uns — le nombre en était calculé d'avance — devaient entrer, se coucher, s'endormir. Au cours d'un rêve où ils se voyaient au combat, ils leur fallait mourir. Absolument. Se laisser mourir. Tout l'héroïsme allait, au cours de cette onirique bataille, consister à ne pas, surtout ne pas éprouver pour l'ennemi qui vous terrassait un atome de sympathie. Sans quoi on était perdu, c'est-à-dire sauvé. Ce que justement il ne fallait pas. Et c'était dur, très dur. Se forcer, tout dormant, à la haine ou à l'indifférence. Et se laisser mourir, puisqu'il fallait que le combat fît des victimes, en nombre prescrit et fatal. Dans nos guerres où nous ne rencontrons plus désormais l'ennemi classique, l'anglo-hanovrien, il doit être parfois difficile aussi de se garder de la moindre sympathie, de la moindre compréhension pour l'adversaire...

Et cet autre récit de la prochaine aventure atomique. Il s'appelle « Journal de Macha ». Ce sont en effet, notées au jour le jour, les impressions d'une jeune paysanne russe qui voit rougir soudain l'horizon familier. Elle ne sait pas d'abord que c'est la fin qui vient. Elle ne sait pas non plus pourquoi son fiancé, brusquement revenu de la base militaire où il servait, se cache chez elle, et sanglote la nuit, de terreur, de remords. C'est qu'il a, tout à fait par erreur, fait partir la première fusée à quoi est venue la riposte. Dès lors, le cataclysme ne se peut plus stopper, Amérique, Russie, le monde entier bientôt, s'entretue. L'horizon brûle et saigne, et s'approche lentement la peste nucléaire. Pour une simple erreur. Un bouton pressé par ce rustre de Dimitri. Qui tout aussi bien aurait pu mal entendre un ordre, mal chiffrer un message. Et cette autre histoire, de message justement. A proximité d'un très grand port, un homme s'éveille. Il entend de grands coups, de canon croit-il, et songe à des manœuvres. Puis il prend la radio de Tokyo. La météo dit « Vent d'est, pluie ». Alors il sait. Que la guerre est là. Et que c'est presque son œuvre car depuis des années il a transmis les renseignements sur l'énorme flotte qu'à présent, par surprise, on écrase. Vent d'est, pluie, veut dire guerre à l'Amérique. Vent du nord, nuages, eût signifié guerre à la Russie, et vent d'ouest, clair, guerre à la Grande-Bretagne. Seulement... ce récit-là n'est pas d'anticipation. C'est l'histoire de Pearl Harbour enfin contée dans sa toute première et tout étrange vérité (5) par quelqu'un qu'on avait pris, jusqu'au 6 décembre 1941, pour M. Morimura, vice-consul du Japon à Honolulu, et qui était en

(5) *Time Magazine*, Atlantic Edition, 5 décembre 1960.

réalité Takeo Yoshiawa, agent secret. C'est lui-même qui avait indiqué à ses chefs le jour de la semaine, l'heure, le moment le plus favorable à une attaque; mais on ne lui avait pas fait connaître la décision finale. Seul ce « Vent d'est, pluie » lui signifia qu'il avait achevé son travail, pouvait brûler ses documents et désormais prétendre au statut de héros...

Mais quand s'achèvera la dernière des guerres il ne restera peut-être plus sur terre qu'un seul homme pour se souvenir du cri lancé par un chevalier à travers le brouillard, dans la nuit du 14 au 15 octobre 1760, à Clostercamp, en Westphalie...

Nicole Vedrès.

LETTRES . ACTUALITÉ

JOSE CABANIS. — On a beaucoup parlé, à l'occasion des prix, d'un roman de M. José Cabanis, Le Bonheur du Jour (1). M. José Cabanis, qui n'a que trente-huit ans, en a écrit cinq autres (2) et Le Bonheur du Jour, pour avoir été remarqué, n'est pas évidemment le meilleur. Mais l'Académie Goncourt, en le couronnant, aurait attiré l'attention du public sur une œuvre qu'un écrivain discret et obstiné est en train d'édifier dans le loisir de la province et qui représente, à l'heure actuelle, l'effort le plus cohérent pour prendre, dans nos lettres, une place laissée vide par l'effondrement ou, tout au moins, l'effritement des grands ensembles romanesques de l'entre-deux-guerres. Certes, la reconstruction littéraire n'a manqué ni d'architectes, ni d'entrepreneurs et nous avons été submergés de projets et de plans. La littérature, en ces années, est devenue un bureau d'études. M. José Cabanis ne s'est pas embarrassé, lui, de théories. Il habite une ville du Midi que Giraudoux a dit être une grande petite ville, il y a grandi, il a eu le temps, à la place qu'il occupe, d'y observer les gens et les choses. Riche de quelques souvenirs, de quelques émotions, et aussi de quelques lectures, il s'est demandé un jour, très simplement, s'« il ne pourrait faire revivre, pour son seul bonheur, l'univers qui avait été le sien, avec tous les personnages qui y étaient passés et qui attendaient de lui peut-être de ne pas mourir tout à fait ». De Balzac à Proust et à Mauriac, c'est la question qu'ont dû se poser, au début de leur vie, tous les grands romanciers et à laquelle ils ont répondu, chacun à sa manière, en écrivant une œuvre. Dans ces œuvres, nous nous promenons aujourd'hui avec familiarité, nous en remontons les avenues, nous tournons autour de leurs places, nous en reconnaissons

(1) Gallimard.
(2) *L'Age ingrat. L'Auberge fameuse. Juliette Bonviolle. Le Fils. Les Mariages de raison* (Gallimard).

et nous en saluons tous les habitants, nous y sommes chez nous... Chez M. Cabanis, dans ce qu'il faut bien appeler, d'ores et déjà, un quartier nouveau de notre littérature, nous avons pris très vite, aussi, nos habitudes.

Entre Balzac et Jouhandeau, entre les mystères de Paris et les potins de Chaminadour, l'œuvre de M. José Cabanis pourrait être la « Comédie humaine » d'une petite ville de province au XXe siècle. On y respire un peu le même air que chez Mauriac — un voisin, — on y parle bas comme chez Green mais le décor, du moins au premier acte, serait plutôt celui de Labiche. Dans des salons capitonnés, parmi des sièges en peluche et des plantes vertes, s'agitent des personnages à barbiches et à besicles, coiffés d'une calotte à la grecque, chaussés de pantoufles de tapisserie, battant leur femme en cachette; ou bien, le long d'un ruisseau fleuri de nymphéas, au milieu d'un parc, un monsieur en pantalon de nankin et veston d'alpaga, s'avance, son canotier au bout d'une canne à pommeau d'argent, en riant très fort; sur un perron, des dames au teint blanc sous des ombrelles prennent le thé; des colonels, le poing sur la cuisse, jouent au jacquet. M. Cabanis, quand il était enfant, devait passer ses soirées à tourner, sous une lampe à pétrole, les lourdes pages cartonnées à tranches dorées d'un album de famille. Son œuvre en est sortie. Voilà M. et Mme Samalagnou, les parents de Gilbert qui, aussi bien, pourrait s'appeler José. Voilà l'oncle Henri et la tante Héloïse, le cousin Edouard, les grands-parents. Mais le cercle de famille éclate, le décor rassurant de Labiche va être relégué au grenier quand Gilbert Samalagnou, à dix-huit ans, déclare qu'« il n'aime plus son enfance », que son père est un « crétin », son grand-père un « salaud », sa grand-mère une « simple d'esprit ». Alors, il devient l'amant de Juliette Bonviolle, la femme entretenue, il quitte la rue des Prêtres, on le rencontre dans la rue des Gestes où des femmes l'appellent, derrière leurs volets, il s'attable chez Mme Fruitat, il devient l'ami et même le complice des filles auxquelles il rend des petits services professionnels pour des clients exigeants; ses parents meurent, il revient rue des Prêtres et c'est pour scandaliser tout le quartier qui l'épie par les fentes de ses persiennes. Ainsi, autour de Gilbert Samalagnou qui croit aimer les femmes mais qui cherche, en égoïste, son plaisir et ne le trouve en réalité, au bout de l'ennui, que dans le silence, la solitude et la lecture, on voit se nouer une ronde de personnages, grotesques et odieux, domestiques, concierges, voisins. M. Cabanis, enfant, a découvert que les ménages n'étaient jamais unis, que les hommes avaient des maîtresses en ville, que les femmes se consolaient dans la rancune et la dévotion. Le monde au milieu duquel Gilbert Samalagnou, devenu grand, est jeté, est un monde sordide et cruel, peuplé d'époux qui se haïssent —

« Le vieil ennemi est mort », s'écrie Mme Thomas à l'enterrement de son mari — de politiciens jouisseurs, de juges hypocrites, d'avocats intrigants, de dévotes perverses, de domestiques voleurs, de vieilles femmes méchantes, de prêtres brasseurs d'affaires, de vieillards vicieux, d'enfants poussés au suicide par la honte. « Tout ça grouille, comme s'il y avait quelque intérêt à vivre », écrit M. Cabanis.

Pourtant, le monde de M. Cabanis n'est pas désespéré, il est simplement résigné. Ecoutez Michèle, la petite fille qui, dans *Le Fils*, représente la jeunesse et la pureté, et qui, dans *L'Age ingrat*, est condamnée à torcher, jusqu'à la fin de sa vie, une vieille gâteuse : « Recommencer chaque jour. Les casseroles, la vaisselle, et puis, tailler, coudre, repasser. Ne pas en sortir. Savoir qu'on ne s'en sortira pas. » C'est pourquoi le petit Bernard s'est tué et c'est pourquoi aussi Delcos a cherché la mort dans la résistance, non pour un idéal, mais par dégoût et c'est pourquoi le vieux Jules Bray, quand il ne peut même plus apporter une petite cuillère en argent pour payer Gaby, choisit de se jeter par la fenêtre de sa cuisine. Mais on peut tout de même s'en sortir : c'est en *rentrant en soi*, en opposant au monde l'indifférence, voire l'hébétude. M. Thomas, qui était un riche commerçant, qui a été président de la Légion et qui a tout perdu à la libération, sauf une vieille maîtresse, relit, sans se lasser, *Montoire*, *Verdun diplomatique*, le colonel Bise collectionne les timbres, Dominique boit du quinquina. On peut aussi écrire. Gilbert Samalagnou, à plusieurs reprises, s'est assis devant sa table pour essayer d'écrire un roman où il évoquerait les années perdues, les maisons fermées, les visages effacés. Il lui semblait, dit-il, que « sa vie en serait transformée et peut-être justifiée ». Ainsi, peu à peu, Gilbert, en se retournant vers un passé qu'il croyait détester, découvre, à travers l'ennui, l'ingratitude, le remords, le paysage mélancolique de sa jeunesse. L'enfance cesse d'être pour lui « un temps mort ». Il la ressaisit et elle s'anime, elle revit. De nouveau, l'odeur de cire et de pomme du Busca flotte dans l'air du matin. Des ombres se lèvent, autour des pièces d'eau, à son appel. Le monde de M. Cabanis n'était peut-être pas, comme on le croyait prématurément, damné. Il s'éveille — c'est au purgatoire. Mais, sans doute, attend-il sa grâce. Et c'est de l'enfance.

Juliette Bonviolle a failli être sauvée par la petite Monique qu'elle avait recueillie et qu'elle promenait dans sa voiture, en apprenant un peu tard les gestes de la maternité. M. Cabanis écrit pour sa part — mais c'est aussi un peu tard — dans son cinquième livre, *Les Mariages de raison* : « J'en viens à me demander si, sur tout ce qui importe, le sens de la vie, Dieu, l'amour, ce ne sont pas les enfants qui connaissent le mot de l'énigme. Peut-être la vie se passe-t-elle pour certains à tenter de retrouver ce mot perdu. » Il y avait, en

effet, dans l'œuvre de M. Cabanis, un mot perdu. C'était le bonheur. Après avoir appris qu'« auprès de la jeunesse, rien n'existe », nous sommes partis, pleins d'inquiétude, à sa recherche. Enfant triste, parce que trop longtemps dédaigné et même un peu houspillé, il s'échappe, il se cache, il nous entraîne, à travers les vignes, au fond des parcs où l'on entend encore la voix des parents jeunes et s'il consent, à la fin, à montrer son visage, c'est pour y faire apparaître un sourire un peu voilé, un peu amer. Retrouver le bonheur, chez M. Cabanis, est une entreprise mélancolique.

C'est aussi une démarche pleine de secret. On a vu M. Cabanis, dans son dernier roman, essayer de recomposer, avec des notes découvertes dans les tiroirs d'un bonheur du jour, l'existence mystérieuse de l'oncle Octave. Mais l'oncle Octave se tait, ou, s'il parle, c'est à demi-mot, et s'il se montre, c'est plus souvent de dos que de face. Nous ne pouvons rien savoir de lui. « Le mot de l'énigme est ailleurs », constate M. Cabanis. L'oncle Octave, pourtant, en a dit assez pour nous permettre de cerner les limites de l'*ailleurs*, où le romancier traque son secret. *Ailleurs*, c'est, derrière les portes de la solitude, le domaine du rêve, de la poésie, du silence. L'oncle Octave y a-t-il pénétré? Je ne le crois pas, si, du moins, il s'en est approché à la fin de sa vie, quand il a cessé de croire que deux et deux font toujours quatre. Mais il manquait aux vers que ce poète raté écrivait en cachette, ce que M. Cabanis appelle la *petite musique*. La *petite musique*, dans l'œuvre de M. Cabanis, nous ne cessons de l'entendre. Légère et grave, inquiète et tranquille, mince et profonde, claire et ténébreuse à la fois, elle monte de l'envers des choses qui reste caché pour la foule et qui ne peut apparaître, dans un certain état de grâce, qu'à ceux qui cherchent, dans la vie, tout ce qui ne peut être vu, dans la littérature, tout ce qui ne peut être exprimé. M. Cabanis a écrit dans *Le Fils* cette phrase qu'il faudrait placer au fronton de son œuvre et qui lui était inspirée par la lecture du *Lys dans la vallée* : « Je ne trouve rien de plus beau dans ce roman que ce qui n'y est pas raconté. » Ainsi, chez M. Cabanis, on nous *montre* le malheur, la mort, la souffrance, le désenchantement, l'amertume, la résignation, mais le bonheur est *passé sous silence*. C'est en s'enfonçant dans le silence qu'on en fait la découverte solitaire.

Philippe Sénart.

La Comédie-Française, par Dussane (Hachette) ; **Cas de conscience du Comédien**, par Dussane (Editions Fleurus). — Portrait vif et précis, histoire rapide, claire et complète, le petit livre, que Dussane vient de consacrer à **la Comédie-Française**, est tout cela à la fois. Réussir à raconter en moins de cent pages abondamment illustrées une histoire

aussi touffue, aussi bourrée d'événements que celle de la Maison de Molière, sans rien omettre qui soit significatif, cela tient un peu du miracle.

Nous savons depuis longtemps que Dussane a la fibre historienne, qu'elle a une vision très nette des grands ensembles et du détail typique. Et il suffit d'avoir entendu une fois l'une ou l'autre de ses conférences, de ses émissions, pour connaître la sûreté de son trait, la finesse de son esprit et son sens de l'« accent ». Jamais peut-être ces qualités ne s'étaient aussi heureusement accordées que dans ce nouvel ouvrage pour en faire l'introduction rêvée à l'histoire de la Comédie-Française. Or l'histoire de la Comédie-Française, par la force même des choses, reflète une part essentielle de la vie théâtrale française.

Pages précieuses, donc, qu'à chaque instant l'on pourra feuilleter avec l'assurance d'y trouver l'éclaircissement, la mise au point désirés, mais pages, aussi, que l'on aura intérêt à lire d'affilée, car elles tissent aussi une précieuse « tapisserie » de notre sensibilité.

J'ai été particulièrement touché par le tact avec lequel Dussane évoque quelques-uns des moments les plus difficiles de la Comédie-Française depuis la Libération, par le souci qu'elle a de réparer les injustices, les erreurs de jugements hâtifs. On sent constamment que chez elle tout est commandé par la haute idée qu'elle se fait de la mission des Comédiens Français.

Les lecteurs du **Mercure** savent bien que « son » critique dramatique possède le secret de se faire une haute idée du théâtre sans se croire obligée au ton solennel.

C'est que pour Dussane l'homme compte avant tout, l'homme tel qu'il est, avec ses étroites limites et ses immenses possibilités, l'homme avec cette angoisse profonde que la pire frivolité parvient difficilement à dissimuler à qui lui croit une âme.

Et le comédien comme tous les autres. Si on était tenté de l'oublier, voici un autre petit livre, que Dussane a justement écrit pour le rappeler : **Cas de conscience du comédien.** Les dons du portraitiste éclatent encore ici. On prendra assurément plaisir à l'évocation, à peine déguisée, de quelques-unes de nos célébrités de la scène. Cependant il s'agit d'une psychologie qui ne se rassasie pas des données d'une observation superficielle, mais qui va à l'essentiel et qui, dépassant le point de vue des amateurs de paradoxe, tente de répondre à cette question que tout véritable comédien ne peut pas, un jour ou l'autre, se poser : « A quoi, à qui suis-je quotidiennement appelé à aliéner ma personnalité? »

Que l'on approuve ou que l'on rejette les réponses que suggère le christianisme de Dussane, il est impossible de ne pas être sensible au sérieux, à la passion avec lesquels elle invite le lecteur à entreprendre cette enquête au pays de l'âme.

André Alter.

THEATRE

LE CARDINAL D'ESPAGNE, trois actes d'Henry de Montherlant (Comédie-Française). — **Rien de plus difficile que d'entreprendre, comme je le fais, une chronique sur une pièce de Montherlant, juste**

au sortir du théâtre, parce que la beauté de son style décourage d'écrire. Comment se permettre de bavarder sur ce laconisme somptueux qui fulgure et déconcerte? Quiconque aime la langue française en humble artisan demeure interdit de la voir ainsi, une fois de plus, resplendir, aussi vigoureuse, percutante et musicale que dans la réussite racinienne; à songer en outre qu'une phrase française ne pourrait atteindre à sa plénitude de beauté si elle était vide de sens... On entendait çà et là dans les couloirs de la générale répéter le slogan de la « rhétorique » de Montherlant. Je pensais aux gens qui chantent bien fort dans un bois la nuit pour s'empêcher d'avoir peur. C'est en effet une assez surprenante aventure pour un public de mondanité parisienne que de se voir enfoncer dans la gorge, par le truchement du théâtre, une poignée de la cendre fatale cueillie dans l'Ecclésiaste ou dans saint Jean de la Croix. Cracher la cendre, en niant qu'elle ait aucune saveur, est un sain réflexe de légitime défense, mais qui ne trompe qu'à demi. D'autre part, prendre des airs entendus de gourmets qui ont coutume d'y goûter, et vont apprécier en amateurs le nouveau plat qu'on leur en donne, entre le cocktail de vingt heures et le champagne de minuit, serait quand même un peu ridicule. De telle sorte qu'aux bavardages de l'entr'acte les plus sûrement touchés se reconnaissaient... au brio qu'ils mettaient à parler d'autre chose.

Certes, et nous le savions depuis longtemps, le théâtre de Montherlant n'a jamais appartenu au genre confortable, mais il arrivait qu'on pût tricher : l'énigmatique perfidie de Ferrante dans *la Reine Morte*, l'irritable piété du *Maître de Santiago*, l'accident politique où saignait la substance de *Port-Royal*, tout cela offrait échappatoires vers la secourable chaleur humaine.

Ici, nul refuge : le redoutable cardinal Ximénès de Cisneros gouverne, avec toute la misanthropie que peut donner l'expérience du pouvoir (de nos jours un Clemenceau retrouva ces attitudes, laissa échapper ces maximes désabusées...) et cependant ne se résout pas à la retraite contemplative dont la nostalgie le tourmente : « Je ne veux pas ce que j'aime et je veux ce que je n'aime pas... », dit-il, en écho à la phrase de saint Paul.

Et du coup, nous sommes fixés solidement à la croisée de tous les chemins : qu'il s'agisse du destin hors série d'un Cisneros ou de mille existences apparemment plus banales, et bien connues de chacun, ne fût-ce que par la sienne propre. Pour insolite ou grandiose qu'elle ait pu paraître, l'expérience du héros concerne ici finalement tous les hommes : c'est là le propre de la tragédie, si l'on y regarde bien.

Techniquement, et du point de vue artisanal, la beauté de la tragédie est faite d'une construction rigoureuse; les réticents, l'autre soir, reprochaient au premier acte d'être en apparence statique et vide

d'événements : autant reprocher aux sapeurs qui chargent une mine de ne point se divertir chemin faisant à de menus feux d'artifice. Tout en effet est ici posé, articulé, accumulé pour conduire à ce que feu l'oncle Sarcey eût dénommé très classiquement la « scène à faire » : la rencontre (et c'est tout le deuxième acte) entre le cardinal régent et sa reine qui refuse de gouverner, sans renoncer pour autant à régner, entre le politique réaliste Cisneros, mû par la double passion spirituelle de la religion et du service national, et Jeanne la Folle, retirée hors de toute activité raisonnable par le seul désespoir du plus violent amour charnel. Elle est folle selon les normes communes, et (encore une loi de la tragédie, depuis Cassandre et la Pythie) c'est pour transcender par instants toutes les notions qui ne sont que raisonnables. Son apparente incohérence rejoint en court-circuit meurtrier la faille cachée qui subsiste chez l'homme de domination : il sort de là secrètement détruit. Le néant de la démente amoureuse rejoint le néant — le « nada » — du mystique inassouvi...

Le prodigieux dialogue, hérissé d'escarpements, coupé de brefs intermèdes réalistes ou burlesques, traversé d'éclairs du zénith aux abîmes, malmène le spectateur tout en l'exaltant, car les sensations dont il le traverse sont presque trop fortes. Je veux avoir le courage d'écrire ici ce qui m'a traversé l'esprit pendant la scène même : je me suis sentie éblouie des mêmes lueurs qu'à la folie du Roi Lear. Pourquoi, après tout, n'aurions-nous pas été les spectateurs privilégiés d'une « première » particulièrement mémorable?

Et que la pièce doive, comme Montherlant en fait lui-même le recensement, quelques-unes de ses plus vertigineuses données à l'histoire et à ses chroniques, ne fait rien à l'affaire. L'histoire et les archives sont à la lecture de tous : reste à en construire un chef-d'œuvre : Britannicus... ou le Cardinal d'Espagne.

La mise en scène, scrupuleuse et fervente, de Jean Mercure a porté chaque acteur au meilleur de lui-même. Nous ne pourrons oublier l'ardeur glacée et stridente de Louise Conte, ni la passion lucide, l'autorité foudroyante d'Henri Rollan, ni les plaintes laconiques de sa nostalgie monacale, étroites comme des meurtrières et comme elles donnant sur le vertige de l'infini.

Dussane.

MUSIQUE

OPERA-COMIQUE : « LA LOCANDIERA », REPRISE DES « NOCES DE JEANNETTE ». — L'Opéra-Comique, le soir où il créait La Locandiera de Maurice Thiriet, sur un livret d'André Boll et Jean Solar,

reprenait *Les Noces de Jeannette*, l'un des succès les plus grands, les plus durables de l'ancien répertoire, puisque l'ouvrage de Victor Massé sur les paroles de Carré et Barbier, représenté à l'Opéra-Comique le 4 février 1853, avait atteint mille quatre-cent-quatre-vingt-six représentations rien qu'à la Salle Favart, avant cette reprise. On le croyait usé jusqu'à la trame, démodé autant qu'il est possible d'être, et je me demandais si la sensiblerie assez niaise de cette histoire très conventionnelle avait rien qui pût séduire le public d'aujourd'hui, amateur de plus fortes épices. Je me trompais lourdement : il est allé aux nues. Il est vrai que les interprètes sont pour beaucoup dans ce succès, et que joué avec moins de perfection, moins de légèreté et d'esprit, l'échec pouvait être aussi lourd que le triomphe fut éclatant.

Car ce fut bel et bien un triomphe, triomphe personnel pour l'exquise Jeannette à la voix de fauvette qu'est Mlle Liliane Berton, et pour le très remarquable Jean qu'est M. Dens. Mais ceci dit, il n'en reste pas moins que c'est bien la musique de Victor Massé qu'ils ont chantée et que c'est bien le livret de Carré et Barbier qu'ils ont joué. La mise en scène de M. Robert Manuel, sociétaire de la Comédie Française, est aussi pour quelque chose et même beaucoup dans ce succès; mais encore une fois, les pièces, quelles qu'elles soient, sont faites pour être jouées, bien jouées, admirablement même et non médiocrement, et c'est le devoir du théâtre de leur donner toutes les chances de réussite. Tout cela n'empêche pas qu'elles soient ce qu'elles sont, et que plus on les entoure de soins et de respect, mieux elles sont elles-mêmes. Un tel succès des *Noces de Jeannette* en 1960, le soir où l'on créait un ouvrage nouveau, plein de talent d'ailleurs, mais conçu et construit dans les formes les plus traditionnelles de l'opéra-bouffe italien de Pergolèse, de Cimarosa, de Galuppi ou de Rossini, et bien entendu non point en forme de pastiche, est peut-être un signe de revirement plutôt qu'un événement fortuit.

La Locandiera est une des comédies de Goldoni les plus représentatives de l'art théâtral vénitien. S'il y a chez Gozzi, plus encore que chez Goldoni, quelque chose qui tient davantage à l'esprit particulier de Venise, quelque chose de satirique, qui serait amer si l'apparente insouciance et le vernis aimable, le laisser-aller savant n'en masquaient le sens profond, il y a chez Goldoni un élément plus superficiel et mieux accessible à tous. Il n'est pas nécessaire de faire le moindre effort pour s'amuser de ces comédies légères; elles peuvent plaire sous toutes les latitudes; et Goldoni, qui vécut longtemps en France, est comme on dit aujourd'hui une valeur internationale mieux établie que celle de Gozzi. *La Locandiera* reste le type achevé de ces pièces construites toutes sur le même patron, et dont les scènes pourraient être interchangeables, si le sens du théâtre si aigu, si juste de l'auteur,

n'avait su faire de chacune d'elles un tout cohérent, dont on s'amuse, bien que l'on prévoie tout ce que l'on y trouvera. Le spectateur est comme un convive gourmand : la lecture du menu lui donne d'avance un plaisir savoureux dont il connaît bien la nature. En prenant sa place au théâtre pour une comédie de Goldoni, on savoure dès que l'on s'asseoit dans son fauteuil une joie qui, pour être prévue, n'en sera pas moins agréable, si l'interprétation est bonne. Nous savons avant d'écouter *La Locandiera* comment se nouera l'intrigue et comment elle se dénouera; mais nous savons aussi que tout au long de l'ouvrage il y aura de la gaieté, des saillies inattendues et cette sorte de désinvolture, héritage de la *commedia dell' arte*, cette manière narquoise de se moquer de tout, y compris du public, épices qui relèvent la sauce en écartant du spectacle toute banalité et font que le dénouement, si prévu qu'il soit, arrive toujours trop vite.

Plaisir assez raffiné, en somme, plaisir de gourmet bien plus que de gourmand : tout est finesse ici, et là est l'écueil : il faut à ce théâtre des interprètes de choix. Surtout lorsqu'il s'agit d'une transposition pour le théâtre lyrique. Le rôle du compositeur est périlleux : sa partition peut tout détruire, car il lui faut tout respecter, et il va cependant allonger un texte rapide puisqu'il va faire chanter ce qui était conçu pour être dit, puisqu'il va commenter symphoniquement ce qui était exprimé dans la vivacité du dialogue. Ajoutons encore que la volubilité de la langue italienne, son accentuation si nette et si vive vient en aide au musicien : elle lui permet des effets dont un Rossini a donné dans *Le Barbier* par exemple, le maximum de ce qu'on en pouvait tirer. Le français est plutôt un obstacle; en tout cas, il n'est jamais une aide. Les librettistes de *la Locandiera*, MM. André Boll et Jean Solar, ont réussi néanmoins. Ce qu'ils ont tiré du texte italien ne trahit pas Goldoni, et offre au musicien des possibilités dont M. Maurice Thiriet a su grandement profiter.

Il y a dans sa partition tout ce que l'on pouvait attendre du compositeur du *Bourgeois de Falaise* et de *la Véridique Histoire du Docteur*. Il a pleinement le sens du théâtre bouffe : il joint à un esprit naturel tout de primesaut, de fantaisie, de variété, l'art de la mise en place et de la construction. La manière dont s'enchaînent airs, récitatifs, duos, trios, ensembles, montre en lui le don inné du théâtre. Qualité native certes, mais développée, perfectionnée par le métier. A ce point de vue, *la Locandiera* atteste une liberté d'allure plus grande encore que celle de ses précédents ouvrages. Il est à l'aise dans ces complications d'une intrigue bien faite pour embarrasser le musicien; car d'une scène à l'autre il n'existe que des nuances trop légères pour bien différencier les épisodes successifs. Lui, sait se renouveler; et c'est bien ce qu'il convient de louer dans son ouvrage : depuis le duo par-

lequel il commence jusqu'au quintette par lequel il s'achève, en aucun instant l'intérêt ne faiblit. Son succès a été vif. Le metteur en scène, M. Jacques Charon, a su donner du mouvement autant qu'il le fallait à cette comédie musicale alerte et gaie dont la distribution est homogène avec Mlle Franca Duval dans le rôle de Mirandolina, MM. Pierre Fleta, J. Giovanetti, Clavensy et J.-P. Lafage, qui évoluent dans un charmant décor de M. A. Levasseur. Mais il faut particulièrement louer M. Georges Prêtre, qui dirige l'orchestre avec un art consommé.

Revenons aux *Noces de Jeannette*, par lesquelles s'achève la soirée. Le problème était beaucoup moins de rajeunir l'acte centenaire de Victor Massé (ce que M. Pierre Cruchon a fait avec assez de tact pour qu'on lui pardonne quelques hardiesses en principe discutables, car une œuvre est une œuvre) que de lui restituer une fraîcheur ternie, abolie par un trop long succès, et par les « traditions », cette plaie du théâtre. On a donc traité les *Noces de Jeannette* comme un ouvrage neuf, on l'a « dépoussiéré » avec respect, on a évité toute exagération tendant à la bouffonnerie excessive aussi bien qu'au sentimentalisme niais, et l'on a finalement choisi deux artistes d'une qualité et d'un mérite tels qu'ils n'ont besoin que d'être simplement eux-mêmes pour assurer le succès des rôles qu'on leur confie. Mlle Liliane Berton a tout pour elle : un visage charmant, la grâce d'une jeune fille, l'esprit qui anime ses moindres gestes, et chez elle tout est délicat autant que naturel. Ajoutez à cela une des voix les plus pures, les plus souples et les mieux conduites qui soient, et l'on ne voit pas ce que l'on pourrait souhaiter de plus parfait. M. Michel Dens possède une admirable voix de baryton. Chanteur de grande classe, il est aussi un comédien merveilleux, doué du physique qui se prête le mieux aux rôles de son emploi; alerte et souple, il ne ménage rien de ce qui peut donner de la vie à ce qu'il fait : ainsi, s'asseyant dans un fauteuil à bascule, il sait faire exécuter à cet engin une révolution complète et se retrouver frais et dispos au terme de ce « looping ». Mais cela, dont un autre ferait volontiers un numéro de clown, déplacé sur la scène de l'Opéra-Comique, est accompli avec tant de prestesse que l'incident semble vraiment fortuit. Pas un geste inutile, mais un jeu sobre : c'est un art qui fait oublier l'artifice. J'ai déjà loué M. Robert Manuel pour la mise en scène qui a contribué grandement au succès triomphal de cette reprise. Et, mon Dieu, ainsi interprétée, la musique de Victor Massé « tient fort bien le coup ».

René Dumesnil.

Rameau par Jean **Malignon.** (Collect. « Solfèges », édit. du Seuil.) — Un livre réussi, et qui, sans aucun dommage pour le sens, pour la plénitude, la justesse des proportions, se plie aux exigences strictes d'une collection dont le succès, renouvelé à chaque publication, atteste la justesse. M. Jean Ma-

lignon a réussi en effet à dire tout ce qu'il était important de répéter sur Rameau. L'un des chapitres a pour titre L'affaire Rameau : elle dure depuis deux cents ans, cette histoire, avec des rebondissements divers, reprenant pourrait-on dire à chaque génération, s'il n'était exagéré de prétendre que chaque génération s'intéresse également à la musique française, à l'un de ses représentants les plus éminents, à celui que Debussy glorifiait (dans le dessein d'ailleurs avoué de lui demander des armes pour les tourner contre le chevalier Gluck). M. Jean Malignon cite aussi Charles Koechlin, qui dans l'Encyclopédie de la Musique a écrit : « Ce charme païen, ce respect de la sensualité musicale, cette certitude qu'elle n'est pas ennemie de l'expression même profonde, voilà peut-être la plus belle conquête de notre musique française. » C'est moi qui souligne les deux mots que Ch. Koechlin et M. Jean Malignon imprimaient en romain. N'est-ce point une vérité qu'il faut perpétuellement mettre en évidence, et pour laquelle chaque génération doit recommencer de lutter? Ne sentons-nous pas aujourd'hui la menace plus lourde, le danger plus pressant? On sait gré à M. Jean Malignon d'avoir dit avec tant de netteté quelques vérités utiles.

A Bayreuth avec Richard Wagner, par **Jean Mistler.** (Librairie Hachette, 256 p., très nomb. illustr. et ex. music. NF 29,00) C'est un guide parfaitement au point et c'est tout autant, sinon plus encore, une étude musicale judicieusement construite, clairement exprimée, ne laissant rien dans l'ombre de ce qu'il importe de savoir sur l'œuvre de Richard Wagner, sur les festivals de Bayreuth, tels qu'ils furent à l'origine, tels qu'ils sont aujourd'hui. L'iconographie fort abondante permet de suivre les changements imposés par les variations du goût depuis la création des ouvrages wagnériens, jusqu'à la « réforme » opérée par Wieland Wagner. On se demande si dans vingt-cinq ou trente ans, feuilletant ces documents, la jeune génération d'alors ne rira pas aussi franchement devant certaines mises en scène de 1955-1960, que nous rions de bon cœur aujourd'hui, malgré le respect dû aux créateurs des rôles, devant certains portraits?

Accès à la Musique, par **Daniel Lazarus.** (Les Editeurs français réunis, 254 p. NF 8,50). Ce volume est curieux. D'abord parce que l'auteur non seulement pose quantité de questions que doivent vraisemblablement se poser comme lui tous ceux qui s'intéressent à la musique, mais aussi par l'imprévu des réponses qu'il y fait. C'est donc, vous demandez-vous, une suite de paradoxes, qu'un tel livre? Non point, et là est précisément son mérite. Si parfois ses réponses surprennent à première lecture, lorsque vous réfléchissez, vous apercevez que l'auteur vous a conduit où il voulait aller, vous obligeant à penser vous-même, vous mettant en garde contre les idées reçues, vous montrant un aspect insoupçonné des choses que vous croyiez pourtant connaître. Il ne lui déplaît pas de prendre un tour paradoxal; mais il traite avec bon sens les problèmes d'esthétique, ce qui n'est point si commun, et il recherche, dans la seconde partie de son livre, dans les grandes compositions des maîtres, particulièrement de Beethoven, les secrets de la création musicale, les raisons pour lesquelles les œuvres nous émeuvent, et nous font les aimer. — R.-D.

HORS FRONTIÈRE

LA CHINE ET SON OMBRE. — Un livre de Tibor Mende ne peut jamais laisser indifférent. Il y a dix ans maintenant que celui-ci, devançant notre temps, tâchait de convaincre ceux qui ne comprenaient pas, de la gravité du problème posé par les peuples que l'on appelle maintenant « sous-développés ».

Rappelons les titres — combien évocateurs — de ses principaux écrits :

« L'Inde devant l'orage » (1950),

« La révolte de l'Asie » (1951),
« L'Amérique latine entre en scène » (1952),
« Regards sur l'histoire de demain » (1954),
« L'Asie du sud-est entre deux mondes » (1954),
« Au pays de la mousson » (1954),
« Conversations avec Nehru » (1956),
« Entre la peur et l'espoir » (1958).
Voici maintenant « La Chine et son ombre » (1).

La méthode de l'auteur est demeurée la même : nombreux voyages, multiples entrevues, rencontres avec les plus hauts dirigeants du pays, conversations provoquées et patientes avec les anonymes aperçus au cours de longues promenades solitaires, dépouillement de statistiques et de documents de toute nature qu'il livre seulement après vérification scrupuleuse. Nanti de ces notes abondantes, il opère alors le tri nécessaire qu'une analyse méticuleuse lui aura inspiré. Le résultat de ce travail gigantesque est un ouvrage dense, dont le style est vivant. Sérieux et objectif, le livre n'est pas pour autant dénué d'anecdotes qui en rendent plus agréable la lecture.

Que l'on retrouve la même trame, la même idée directrice, dans chacun des volumes de l'œuvre ne dépend pas de l'auteur, mais de la matière économique, sociale, humaine, qui l'inspire : on ne saurait lui reprocher d'avoir vu suffisamment juste dès l'abord au point de se répéter dans ses conclusions. A qui la faute?

Pour juger à la fois la Chine, les Chinois, le régime qu'ils sont en train d'édifier, et peut-être aussi Tibor Mende lui-même, il me faut raconter le bref échange de mots qu'il a eu à Pékin, dans un tramway bondé, un dimanche, au retour d'une promenade dans les jardins du Temple du Ciel. Ce fut à la fois l'unique conversation que, au cours de 25 000 kilomètres de voyage, il eut, par hasard, seul à seul, avec un autre homme, et comme une conclusion humaine à ce long périple.

A chaque balancement du véhicule, se souciant peu d'être entendus de leurs voisins, ils purent dire quelques mots; l'ensemble seulement constituait une sorte de dialogue sans cesse interrompu, par les chaos, par la peur, par la discrétion, par autre chose encore peut-être. L'homme avait appris l'anglais en Amérique; sa famille demeurait réfugiée à Hong Kong. Et voici les mots qu'il employa, proférés, je le répète, de secousse en secousse, comme en une longue et lente confession : « ... C'est dur, très dur... Mais ma place est ici... C'est dur, très dur... Mais ils sont en train de faire ce qui devait être fait... »

Tout est dans cet hallucinant témoignage : et le patriotisme chinois

(1) Le Seuil.

— dont « Multiple splendeur » nous avait, naguère, montré, au-delà des divisions politiques, la permanente grandeur — et l'attachement des Chinois à la construction du nouveau régime, au-delà de leur condamnation de certaines méthodes employées; et, surtout, l'espérance en un monde futur différent de celui qu'ils ont vécu et qui ne leur permettait pas cette projection optimiste.

On comprend mieux cet apparent paradoxe si l'on veut bien, comme j'avais tenté de le faire moi-même au retour d'un voyage dans la nouvelle Chine, non pas comparer le standing de vie de la République populaire à celui dont nous sommes nous-mêmes bénéficiaires en France, mais à ce qu'il était là-bas durant l'ancien régime. Si, en effet, nous pouvons être choqués par une certaine uniformité, une certaine médiocrité, celles-ci « représentent pourtant un progrès pour la plupart des citadins ».

« Il est certain que tous les Chinois sont astreints au travail le plus dur, écrit Tibor Mende, et que l'Etat dispose entièrement de leurs personnes à toutes les heures de la journée. Que la vie des Communes soit rude, nul ne le conteste. Mais il est également certain que le pays ne connaît plus ni ces famines ni ces fléaux qui coûtaient des millions de vies... Mais le niveau de vie des populations urbaines et rurales ne peut se juger que par rapport à leur passé. Or, la comparaison est loin d'être défavorable. Je n'ai jamais observé en Chine ces signes de sous-alimentation qui ne sont hélas que trop visibles dans tant de pays asiatiques. Le peuple, dans l'ensemble, apparaît sain et vigoureux, particulièrement les enfants. Le chômage n'existe pas, et l'on ne voit personne en haillons. C'est peut-être parce qu'il n'y a ni riches ni pauvres que l'austérité uniforme est supportable. »

Ces lignes choqueront sans doute ceux qui ne peuvent accepter sans sourciller que l'on dise du bien (ou, simplement, que l'on se refuse à ne voir que des négations dans leur régime) des révolutions qui cherchent leur voie. Mais, « même poussés à l'action par les méthodes les plus rudes, le fait de travailler pour une fin exaltante doit représenter pour la plupart une aventure réconfortante ». Or, « Pékin a créé de toutes pièces une société collective où des millions d'êtres humains ont acquis la sécurité dans une Chine nouvelle et puissante. La fierté nationale que cette société leur apporte, avec la disparition de la faim et de la mort violente, sont sans doute pour eux d'un autre prix que les libertés individuelles qu'ils n'ont jamais connues ».

On peut certes discuter sur quelques points de détail « La Chine et son ombre ». Notamment, l'absence de chômage pourra découler pour quelques-uns, moins d'une réforme profonde des structures

économiques que du fait qu'on emploie quatre ou cinq travailleurs là où, avec des moyens modernes de production, un ou deux seuls suffiraient. Il n'en demeure pas moins que les conclusions auxquelles aboutit ce spécialiste des questions d'Asie sont plus convaincantes que le document qu'avait cru bon, assez récemment, de livrer au public sur la Chine une femme de lettres qui ne se basait, pour parler de la Chine continentale que sur les récits des réfugiés de Hong Kong. Récits indispensables, certes, mais combien insuffisants pour ceux qui entendent juger la Chine d'aujourd'hui sur une réalité objective et non sur des préjugés, voire sur des haines, que l'on voudrait seulement voir confirmer.

L'INVISIBLE ASIE. — M. Maurice Percheron, qui a passé onze ans en Extrême-Orient est à la fois ingénieur de l'aéronautique et médecin biologiste. Ce sont les subtilités de l'âme et de la pensée asiatiques qu'il tente de livrer après les avoir pénétrées pour lui-même. Trois agréables volumes constituent son dernier ouvrage dans cette voie. Titre général : « L'invisible Asie ». Subdivisions : « Temples, hommes et dieux de l'Inde », « Temples, fleurs et héros du Nippon », « Temples, volcans et esprits de l'Indonésie » (2).

Fluidité de l'esprit, multiplicité déroutante des pensées, voilà beaucoup d'attrait pour l'auteur qui conte, raconte, peint et dépeint avec un art qui relève plus de l'enluminure et de l'aquarelle que de la littérature proprement dite. Sa conclusion, énigmatique à souhait, nous laisse sur notre faim de comprendre :

« ...ayant tout admiré, tout senti, deviné bien des choses, entendu de sourdes et indéfinissables rumeurs, il faudra clore les yeux, boucher les oreilles, serrer les mains. La pensée, l'intelligence seront soufflées comme flamme de bougie. Les pieds bien posés sur la terre, une sève jamais tarie commencera à monter comme en un arbre. Alors seulement l'Invisible pourra faire entendre sa voix et parler de l'Asie — une Asie incompréhensible pour la raison, qui ne se perçoit que par un sixième sens, ne s'entend qu'au plus profond de soi. »

LA VIE MUSULMANE D'HIER. — Je viens d'écrire « enluminure ». Peut-être me suis-je trompé de terme. « Il importe tout d'abord de distinguer enluminure et miniature, tels que Mohammed Racim lui-même les conçoit, écrit, en guise d'introduction à « La vie musulmane d'hier » (3), M. Georges Marçais. Il appelle miniature les compositions à petite échelle où interviennent les images d'objets réels ou d'êtres

(2) Del Duca.
(3) Arts et métiers graphiques.

vivants, en particulier la figure humaine; tandis qu'il réserve le beau nom d'enluminure aux compositions d'où de telles représentations sont absentes. »

Quoi qu'il en soit, le monde de Mohammed Racim est bien l'Algérie d'hier, celle de grand-papa. « Par l'emploi du clair-obscur, par le modelé de la figure humaine et des animaux, par la représentation des heures de la journée, l'art de Racim s'apparente à celui des Indo-Persans. »

Les scènes qu'il compose doivent être jugées comme des œuvres d'art ou comme des témoignages du passé; on en goûte alors tout le charme, qui est exprimé avec une exquise délicatesse de traits. La certitude qu'il s'agit d'une période périmée éloigne les remords que susciterait l'idée de pérennité. Ainsi expurgées de préoccupations actuelles, et quoique publiées « sur les instructions de M. Paul Delouvrier, délégué général du gouvernement en Algérie », parrainage curieux pour une œuvre de cette nature, les vingt-deux planches présentées sont bien belles...

Daniel Mayer.

Protestants, catholiques et Israëlites. — Les Américains, qui ont connu un certain nombre de « booms », semblent passer aujourd'hui par un « boom » de caractère religieux. On tend à s'identifier selon l'appartenance religieuse. Dans la collection « Sociologie d'aujourd'hui », Will Herberg étudie ce phénomène (Ed. Spes).

Tempête sur le Congo. — Comme à Berlin, Suez, Formose, le Congo est devenu un champ de bataille de la guerre froide. Les médecins qui se sont précipités au chevet de cet homme malade de l'Afrique sont généralement intéressés. On peut n'être pas d'accord avec toutes les conclusions de Marcel Niedergang, notamment sur le retour souhaité ou souhaitable des Belges dans leur ancienne colonie, on ne peut lui dénier un style original, vivant, une connaissance de la question qu'il traite, et une volonté d'objectivité certaine (Ed. Plon).

Les Mayas. — Au cours du premier millénaire de l'ère chrétienne, alors que les Goths et les Vandales envahissaient l'Europe Centrale, que Mahomet faisait l'union des tribus arabes, et que Charlemagne édifiait son Empire, dans le Nouveau monde des hommes amenaient à un extraordinaire épanouissement des civilisations différentes.

Dispersés au travers des solitudes de l'Amérique Centrale, se trouvent, en nombre incalculable, les monuments qu'ont laissés derrière eux les auteurs de la civilisation la plus avancée qui se soit jamais développée en Amérique indienne et dont la disparition demeure le plus grand des mystères, celle des Mayas. C'est la découverte et la mise au jour de ces splendeurs oubliées qui font l'objet de l'ouvrage si intéressant et si complet de Charles Gallenkamp, (Ed. Payot).

Culture danoise en France. — Helge Wamberg fut durant quarante ans l'envoyé culturel du Danemark en France. Il se donna ensuite pour tâche de représenter la culture française dans son pays. Ses amis viennent de consacrer un livre à sa mémoire, et c'est l'histoire même de la culture danoise en France de 1920 à 1960. Rédigé par M. Hakon Stangerup, imprimé à Copenhague, cet ensemble est bien présenté et, par instants, franchit la ligne qui sépare la simple documentation de l'émotion humaine. — D.-M.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

SOUVENIRS. — La première des autobiographies dont nous avons à parler est celle de C.D. Lewis, The Buried Day **(London, Chatto, 1960, 244 p., 25/). Sa prose à la substance précise et concrète plaît tout d'abord dans les descriptions d'enfance orpheline et de nature. Beaucoup d'allusions contenues dans ses poèmes, et qu'on ne savait où rattacher, sont à présent expliquées par ces souvenirs. Il a aussi un côté de petite histoire sociale et littéraire. Les années 30 paraissent d'ici « les dernières où l'on ait cru à quelque chose ». Un jeune écrivain pouvait arriver sans courtiser les oracles de Londres, mais il n'était guère libre de s'exprimer hors de l'enseignement qu'il donnait pour vivre dans des écoles respectables. Comme élève, il a vu dans d'autres prospérer le vice et gardé de certaines un souvenir heureux à cause du ton donné par le chef. Rien de plus différent que deux écoles anglaises.**

On l'attendait naturellement à la littérature, surtout au « mouvement des années 30 », dans lequel on l'a enfermé pêle-mêle avec Auden, Spender et MacNeice. Il a surtout été l'ami d'Auden, dont il avoue, sans qu'il en soit besoin, avoir subi presque mimétiquement l'influence. De ce poète vivant et pittoresque il trace des portraits à comparer avec celui qu'en donnait Spender il y a quelques années, et dont il fut parlé ici. Sur lui et sur d'autres, quelques anecdotes. Il y a aussi des jeux de mots excellents, malheureusement intraduisibles, à commencer par le titre.

Enfin il intéresse par ce qu'il dit de lui-même. Il ne déguise pas ses faiblesses et ouvre des vues sur sa vie sentimentale, non sans imprécisions un peu irritantes. Il a surtout voulu ne rien dissimuler de lui, c'est-à-dire d'un être divisé, indécis sur son identité. Le lecteur friand de justice poétique, c'est le cas de le dire, est heureux d'apprendre que Day Lewis, professeur de poésie à Oxford, l'avait quittée sans gloire, et que l'éditeur qui refusa son deuxième volume de vers doit aujourd'hui se féliciter de publier ses souvenirs. Homme arrivé, il le reconnaît simplement. Il donne à croire que le tassement de l'âge n'a pas tué chez lui l'ardeur à réagir ni la clairvoyance sur soi-même.

Parmi les souvenirs parus en 1960 chez Chatto, signalons encore A Bundle of Sensations, **de Goronwy Rees, et** And Now, Tomorrow **de Vernon Bartlett (ch. 21/). L'histoire contemporaine y est plus ou moins présente, en poches dans le 1er, en filons dans le 2e.**

Rees, universitaire et écrivain, croit comme Hume que la personne est « une masse de perceptions qui se succèdent avec une rapidité inconcevable et sont sans cesse en flux et en mouvement ». Si c'est là modestie, elle est excessive. Un esprit agile et curieux organise cette masse d'expérience, un appétit de vivre d'autant plus ouvert qu'elle

est plus bigarrée. Ce qu'on en retiendra peut-être surtout concerne l'enfance dans une petite communauté galloise; et encore davantage les souvenirs de guerre, les rencontres avec Montgomery qui semble n'avoir jamais été dépeint de façon aussi vive et sympathique.

Rees est dans la force de l'âge. Bartlett aussi, bien qu'il ait celui de la retraite. Que n'a-t-il pas été? Vedette de la radio, deux fois député, directeur de la Propagande chez l'ennemi; surtout, un des grands journalistes de notre époque. De la classe d'un Wickham Steed, qu'en un temps d'épreuve il seconda loyalement sans toujours être d'accord avec lui. Où n'est-il-pas allé? Il nous promène pendant 21 ans en Chine, en Autriche nazifiée, à Munich, au Kremlin, en Malaisie, dans la ligne Maginot, et j'en passe. Tout cela en pleine histoire contemporaine vécue et palpitante. Des indignations, mais presque toujours la bonne humeur, la sympathie et l'équité à l'égard de ce qui vit, sans fraternité égalitaire et avec le sens des hiérarchies naturelles. Entre deux vues mondiales ou deux portraits, il trousse l'anecdote : la parturition des tortues exotiques, le chien végétarien, etc.

C'est le reflet des drames de notre époque dans une vie d'homme qui pourra faire durer son livre. Même intérêt historique dans les Memoirs of Lord Ismay (London, Heinemann, 1960, 42/), à cela près que le général Ismay, après une belle carrière coloniale, a porté dès 1938 et durant la guerre les redoutables responsabilités de secrétaire du Comité de défense impériale. Collaborateur direct de Churchill à ce poste d'observation sans pareil, il raconte en acteur des événements, en organisateur, en philosophe, de façon à faire comprendre combien importent au succès la fermeté et la suite des vues, leur traduction en organes efficaces, l'esprit d'équipe et la bonne harmonie. Avant et après cette expérience, Lord Ismay parle de ses aventures en Inde et en Somalie, et de la liquidation de l'Inde anglaise, où il fut activement mêlé. Partout il donne une impression de bon sens, de sérénité, d'équité. La critique et l'ironie, parfois sensibles, sont implicites dans les faits rapportés sèchement. Il reconnaît ses erreurs sans ostentation ni fausse humilité. Dans un tableau à l'échelle mondiale, les Français trouveront que parfois il tait ou diminue leur rôle: question d'optique... presque toujours. La courtoisie un peu neutre du ton n'empêche pas des prises de position, des portraits, des jugements vigoureux. Après ce livre on connaît beaucoup mieux Churchill, Roosevelt et leurs bras droits. On y retrouve des gens avec qui l'on a pu travailler en 39-40. Ismay fut en Russie et donne sa version des mêmes événements : le départ de la mission Beaverbrook; le banquet au Kremlin où Staline, dit Ismay, était le mieux habillé, alors que Bartlett lui trouve un air de chauffeur de ploutocrate capitaliste.

A qui se fier? Mais à tous les observateurs intelligents et de bonne

foi : leurs divergences mêmes risquent de nous renseigner plus exactement. Telle pourrait être la morale de cette chronique.

Jacques Vallette.

The Listener, 8.12.60. — On convient qu'il y a des sciences « humaines ». Les autres, dit Sir C. Hinshelwood, ne sont pas inhumaines. L'imagination existe à l'origine des hypothèses explicatives ou du plus humble calcul différentiel. Poincaré a dit la beauté d'une solution mathématique. Cataloguer les faits est une opération neutre; les expliquer fait intervenir la personne. Le jugement esthétique est pour beaucoup dans l'élaboration d'un principe physique; c'est une étape de tout travail scientifique. La curiosité, l'émotion se manifestent dans la découverte. Inversement, les artistes n'ignorent pas des méthodes qu'on peut appeler scientifiques.

Renaissance and Modern Studies (Univ. of Nottingham), Vol. IV, 1960. — Témoignage sur Lawrence. Zola, Labori et la Gr. revue (lettres inédites). Extraits du journal ms. de R. Lansing. L'esthétique de Hegel. Propagande et fait chez C. Reade.

A Review of English Literature (Longmans), Oct. 60. — N° bien aéré et équilibré. Plusieurs art. sur Macaulay, sur des poèmes inédits de Wyatt, sur Bagehot, sur le style de Trollope (avec citation d'un passage de Montégut), et des poèmes.

A Time in Rome, by **E. Bowen** (London, Longmans, 1960, 21/). — Miss Bowen a passé trois mois de fin d'hiver à cheminer dans Rome, à pied, sans hâte. Son livre s'est fait seul. A chacun sa Rome. La sienne, comme la nôtre, part de quelques guides anciens et modernes. Ses découvertes peuvent être les nôtres. Mais elle voit mieux que nous. Le coup d'œil est du journaliste, l'arrangement d'un artiste, le style aussi. Elle n'a pas toujours, par lassitude, tout vu. Mais elle ne laisse rien perdre de ce qui pour nous, allait peut-être trop de soi, et nous prête, pour en parler, le langage que nous souhaiterions. Mieux vaut la lire quand on a déjà des idées assez faites : l'échange, la correction ou la réaction sont bien plus riches, et l'on apprend à mieux jouir. Elle n'a pas la superstition, assez récente remarque-t-elle, de la Rome des gravures. Pourtant l'histoire existe pour elle, au Palatin, à la Maison d'or, dans les rues nocturnes. Elle la ressuscite en parlant des « névrosés voyants » du 1er, des victimes d'attaques dans l'ombre, des cris anonymes. Dans ses phrases à chicanes, subtiles et fortes, les spectacles et les habitants de la ville livrent parfois passage au rêve le moins feint. On ne s'étonne pas que, de tous ses livres, celui-là lui ait donné le plus de plaisir à écrire. Ne le relira-t-on pas aussi le plus volontiers?

Stravinsky, by **R. Vlad** (Oxford Univ. Press., 1960, 240 p., 30/). — Sans proscrire la biographie, c'est surtout une analyse des œuvres; le meilleur livre, selon Stravinsky, qu'on ait jamais écrit sur sa musique. Le plan était prévisible : les débuts éclatants, les périodes russe, néo-classique, américaine, qui comprennent une évolution incessante aboutissant au retour à la forme symphonique, aux explorations sérielles. Vlad voit, non un affaiblissement, mais un épanouissement dans les dernières œuvres dont il parle en détail. Bon guide, il a ses vues sur la religiosité de son modèle. Il tient compte des critiques précédents, mais suggère qu'on leur doit trop d'idées toutes faites. Ses discussions précises s'appuient continuellement sur des exemples in-t.

Further Fables for Our Time, by **J. Thurber** (115 p., 2/6). **Intruder in the Dust,** by W. Faulkner (238 p., 3/6). **The Gathering Storm,** by W. S. Churchill (734 p., 7/6). Ch. : Penguin, 1960. — 1. Qui ne voudra lire ce nouveau Thurber, cocasse et imprévu, illustré par lui? 2. On a rendu compte ici de ce puissant et haletant roman (un crime, un lynchage évité de justesse) quand il parut. 3. Intégral et accessible, le 1er vol. des mémoires de guerre de Sir Winston.

The Memoirs of Field-Marshal Montgomery (575 p., 5/). **The Varieties of Religious Experience,** by **W. James** (508 p., 7/6). Ch. : London, Fontana, 1960. — 1. Autre document capital sur la guerre par un de ses grands chefs. III. 2. Traité classique de psychologie religieuse, par un grand pragmatiste.

Pope Joan, by **E. Royidis,** adapted by L. Durrell (164 p., 15/). **A. Version of the Truth,** by N. Bentley (208 p., 16/). Ch. : Ib., A. Deutsch, 1960. — 1. Histoire romancée de la papesse Jeanne, dans le goût ironique et gaillard de la fin du siècle dernier, librement traduite du grec par Durrell qui y a pris un plaisir communicatif. 2. Ce descendant de notre Boileau raconte une vie fertile en événements et en recontres : clown de cirque et pompier de guerre entre autres choses, Bentley a vu chez son père Chesterton, Shaw, Belloc, Wells et les montre au vif. Style parfois drôlement subtil.

Five out of Six, by **V. Powell** (18/). **English Hours,** by H. James (25/). **Three Plays,** by W. Chetham-Strode **Dylan Thomas, the Legend and the Poet,** ed. by **E. W. Tedlock** (25/). (30/). Ch. : Ib., Heinemann, 1960. — 1. L'épouse du romancier Powell écrit bien et raconte cordialement des souvenirs au vif parfum de haute société anglo-irlandaise, de vie heureuse, de sagesse traditionnelle et familiale. 2. Il est instructif et délicieux de faire ou refaire des voyages anglais avec James. On apprend alors des choses qu'on n'avait pas su voir ou goûter. Ces essais, publiés séparément de 1870 à 1872 et de 1877 à 1901, parurent en vol. en 1905. Le monde victorien y est vu par l'Américain passionné d'Angleterre, par le peintre littérateur, l'amateur d'art (pas d'accord avec lui sur la cathédrale de Lichfield, p. ex.), le critique social, et toujours l'écrivain méticuleux. Longue et pertinente introd. de A. L. Lowe; séduisantes ill. à la plume de A. Cross. 3. Deux parties : l'homme, el poète. Dans la première, souvenirs de 21 contemporains; dans la deuxième, 17 études ou déclarations critiques. Sous ses deux aspects, D. T. (curieux qu'il en soit mort aussi) charmait ou exaspérait, comme tous les gens exceptionnellement fantaisistes et vivants. Les deux réactions sont représentées dans cette reprise d'essais épars dont l'effet, composite et équilibré, sera bien utile. 4. On avait parlé ici du Guinea Pig, l'une des trois pièces de ce recueil, à tendance sociale comme Background, toutes deux sensibles au sort des enfants, fraternelles, vivantes et sans thèse : non sans le métier qui soutient l'intérêt. Aux intants frivoles on goûtera fort aussi cette Play for Ronnie fertile en mots, situations, rebondissements drôles et imprévus.

The Flooded Valley, by **R. Mathias** (Ib., Putnam, 1960, 32 p., 8/6). — Premier recueil de vers, à lire. Plutôt vaillant et clairvoyant que gai, ferme dans le propos, incisif dans la description, expert aux échanges métaphoriques, Mathias a le sens du paysage et du mouvement, avec des assonances et des friandises de rimes intérieures occultes.

Learn Italian Quickly, by **J. McConnell** (Ib., MacGibbon and Kee, 1960, 15/). — Pas de grammaire développée. Mais excellent pour se débrouiller rapidement en italien grâce à la méthode de progression, aux explications claires, à la distribution des exercices, au format oblong et à la place réservée aux acquisitions personnelles.

Farewell Victoria, by **T. H. White** (Ib., Cape, 1960, 187 p., 18/). L'auteur loué ici du Once and Future King réédite pour la cinquième fois un roman de 1933 qui, en la personne surtout d'un valet de grande maison, montre l'évolution de l'âge de Victoria (vie seigneuriale, guerre des Zoulous) à celui d'Edouard VII (teuf-teufs sillonnant la campagne). Pittoresque et plaisant.

My Life with the Gipsies, by **M. Adler** (Ib., Souvenir, 1960, 204 p., 21/). — Cette histoire d'une fille pauvre, mariée successivement à plusieurs gitans, est extraordinaire. Elle en dit sur ces tribus, leurs mœurs, leurs vertus et leurs tromperies et sur leur terrible persécution par les nazis, de façon à retenir son lecteur. Et l'on admire son intelligence et sa résolution.

The Ordeal of Captain Roeder, tr. and ed. by **H. Roeder** (248 p., 25/). **Mysticism,** by **E. Underhill** (537 p., 12/6) Ch. : Ib., Methuen, 1960. — 1. La descendante d'un officier hessois de la grande Armée a débrouillé et raconté le journal de son ancêtre à partir de 1812. Bien qu'il ne soit pas original comme ceux d'un Coignet ou d'un Bourgogne, ce document se fait remarquer. L'auteur sait écrire et s'analyser, juger les autres, leur résister parfois. Par plusieurs côtés, romantique assez savoureux. 2. Traité classique sur le mysticisme entendu largement comme

« la tendance innée à l'esprit humain vers l'harmonie complète avec l'ordre transcendantal », et pris d'un biais psychologique, non théologique. Publié dans une nouvelle série brochée, « University Paperbacks ».

Wonders of Antiquity, by **L. Cottrell** (Ib., Longmans, 1960, 162 p., 21/). — Vulgarisation sans doute, puisque les merveilles du monde sont décrites ici par ouï-dire, excepté la Grande pyramide que l'auteur a vue. Ce sont ses impressions de visiteur qui font le mieux valoir les autres merveilles dont il parle : le palais de Cnossos (encore discuté d'ailleurs), la vallée des Rois, Palmyre, la mosquée du Roc, le Krak, Delphes.

John Skelton, by **P. Green** (Ib., Brit. Council and Longmans, 1960, 46 p., 2/6). — N° 128 de « Writers and Their Work », bien fait pour intéresser à l'homme singulier et au poète solitaire entre Chaucer et la Renaissance, vers qui de nouveau l'on regarde aujourd'hui.

The Earthbound, by **C. Higham** (Ib., Angus and Robertson, 1959, 90 p., 10/6). Poète australien qui donnerait du plaisir rien que par son métier et par sa façon de dire des choses sincères. Délibéré, ferme, élégant, il réussit en particulier le poème à refrain, à deux doigts de la vilanelle. Ses goûts? Il a traduit le *Serpent* de Valéry et le *Faune* de Mallarmé.

One Year's Reading for Fun, by **B. Berenson** (Ib., Weidenfeld and Nicolson, 1960, 21/). — Pendant l'année 1942 Berenson, prisonnier chez lui, passa son temps à lire et à écrire sur ses lectures de brèves notes ici réunies. Il est passionnant d'y plonger n'importe où. On y trouve aussi ce grand esprit universellement curieux — des philosophes antiques aux modernes, de l'histoire et de l'esthétique aux mémoires et aux romans contemporains —, poliment décidé, sensé; essayant de comprendre les événements, mais, quant au goût, formé par son temps : qui, à sa suite, ne va pas rouvrir Pater?

Restoration England, by **A. Bryant** (Ib., Collins, 1960, 21/). — Réédition, après vingt-six ans, de *The England of Charles II*. C'est un classique du sujet à l'usage de l'honnête homme. Appuyé sur une information magistrale, l'auteur y explore l'Angleterre sociale, politique, religieuse de la Restauration comme un pays lointain, en guide on ne peut plus séduisant et solide. Bien illustré.

Creatures and Emblems, by **K. Nott. Winter Sun**, by **M. Avison**. Ch. : Ib., Routledge, 1960, 12/6. — 1. Ce recueil de poèmes est peut-être plus tourné vers l'homme que les précédents dont on a parlé ici. Fidèle au titre, il explore des situations et suit des échanges et métamorphoses : l'homme et la terre y vivent parallèles, réciproques ou interchangeables. Poésie de mouvement, mi-description, mi-récit, d'une beauté assez obscure parfois. 2. Poèmes d'une Canadienne écrivain authentique. Divers, avec différents échos peut-être ils sont répartis sur plus de vingt ans. Beaucoup de paysages urbains achevés en symboles. De l'ironie. Une appréhension enthousiaste des choses, donc un goût baroque de l'ornement et du jeu de sons, une invitation enjouée à partager.

Jokes and their Relation to the Unconscious, by **S. Freud**, tr. by **J. Strachey** Ib., Id., 1960, 25/). — L'original, prolongement de *L'interprétation des rêves*, date de 1905; la première trad. anglaise, peu satisfaisante, de 1916. Celle-ci est entièrement nouvelle. On sait que le livre s'adresse aux curieux aussi bien qu'aux spécialistes. Il étudie les différents types de plaisanteries, leur tendance et leur rapport avec le rêve, en trois parties : analytique, synthétique et théorique. Il comprend tous les types de drôlerie, le jeu de mots et l'humour entre autres, et garde son intérêt bien qu'on ait creusé le sujet depuis. A elle seule la traduction posait des problèmes bien résolus; elle n'empêche pas de goûter les nombreuses histoires comiques.

The Simple Wordsworth, by **J. F. Danby** (18/). **The Living Milton**, ed. by F. Kermode (21/). Ch. : Ib., Id., 1960. — Milton recommence à se porter, et assez bien, après une éclipse due notamment à T. S. Eliot (qui depuis lui a rendu le feu vert). Une part de Wordsworth a toujours été raillée ou, au mieux, charitablement tue : les poèmes « simplets » de ses débuts. Le prof. Danby prétend le défendre, et justement sur ce terrain. Il brosse une toile de fond à la justesse sommaire et non sans aperçus

nouveaux sur Blake, Keats, etc. Il analyse de façon très intéressante trois de ces poèmes qui font sourire, et aboutit à la conclusion que W. n'est pas tant le poète de la Nature que celui de la force d'âme. Les dix jeunes universitaires critiques et poètes qui traitent de Milton sous des aspects généraux et particuliers ont travaillé en pleine indépendance et fraîcheur de vues, avec une admiration qui n'empêche pas des réserves. L'éditeur, dans sa contribution, affirme une fois de plus un don de finesse et de solidité.

17th Century Contexts, by **C. Williamson** (Ib., Faber, 1960, 30/). — Un connaisseur renommé assemble ici onze essais parus en revue depuis vingt-six ans, parfois dépassés aux yeux de ses pairs par une information plus récente, mais propres à entraîner le lecteur cultivé vers des aspects caractéristiques du XVII[e] siècle littéraire : p. ex. le thème du changement et la mélancolie d'époque, plusieurs questions relatives à Donne (dont un retour sur son E x t a s i e), la révolte contre l'enthousiasme, la rhétorique néo-classique. Ces gens n'étaient pas si loin de nous.

Venice, by **J. Morris** (Ib., Id., 1960, 30/). — A lire et relire. Plutôt après qu'avant d'avoir rassasié à Venise une faim exclusive d'œuvres d'art; pour comprendre de bien autres choses négligées tout d'abord, pourtant essentielles. Pour gagner une idée de ce qu'on risque de ne voir jamais faute de temps. Il faudrait comme l'auteur habiter Venise, avoir son canot, être là. Il prétend n'avoir écrit ni un guide, ni une histoire. Pourtant il y a des deux dans ce livre bourré d'observations sur les gens, la ville, la lagune, en trois parties. Présent, passé, tout cela vit dans une écriture admirable, avec ses contrastes et ses paradoxes : passé déchu, présent intense; splendeurs, misères; gaieté, mélancolie de cette cité au mouvement lubréfié, à l'esprit et aux parfums nonpareils. Nombreuses et belles photos.

Suffolk, by **N. Scarfe. Mid Wales,** by **D. Verey.** Ch. : Ib., Id., 1960, 12/6. — Derniers parus de l'excellente série des « Shell Guides ». Plan : une introduction, un répertoire de noms de lieux avec commentaires, un ou plusieurs index, une carte, et une fort belle illustration jusque dans les pages de garde. Les points de vue varient avec les auteurs. P. ex. Scarfe s'intéresse à l'histoire des lieux. Le répertoire parle, ou non, de tout : de Gill, non de Murry. Mais la nature du sujet décide aussi du contenu. Les comtés de Brecon, Radnor et Montgomery offrent plus de paysages que d'architectures et rappellent parfois certains coins de Bretagne. Le plat Suffolk a des vues de côtes et de canaux, mais de nombreuses petites villes et d'admirables églises qui font mieux comprendre certaines de Normandie.

Kokoschka, by **B. Borchert** (Ib., Id., 1960, 15/). — Dernier de la « Faber Gallery ». Introduction brève : esquisse biographique où sont rappelées les étapes autrichienne, allemande, suisse, anglaise, la poupée, et, moins connue, l'activité littéraire de K.; aperçu des principes et des caractères de l'œuvre, si individuelle entre des extrêmes. Les dix reprod., comme toujours en couleurs et très bonnes, montrent K. paysagiste de villes et portraitiste (il y a p. ex. le prophétique Forel). En regard de ces vives et tourbillonnantes fantaisies, d'utiles commentaires.

Memoirs of William Hickey, ed. by **P. Quennell** (Ib., Hutchinson, 1960, 42/). — Né en 1749, Hickey se mit à soixante ans à rédiger pour son plaisir les mémoires d'une vie mouvementée qu'on a produits au jour il y a moins d'un demi-siècle. Trop longs pour être publiés i n - e x t e n s o, les voici pour la première fois dans toute la liberté de détails jusqu'ici jugés trop vifs. Sans doute fut-il mêlé à la vie publique, à l'occasion des affaires indiennes, assez pour intéresser l'histoire. Mais il retient surtout par le récit loyal d'une jeunesse dissolue et la peinture des hauts et bas-fonds de Londres : roman picaresque vrai d'un homme sensible de son temps, sans beaucoup plus de scrupules que de brutalité.

Rembrandt, by **H. Focillon** and **L. Goldscheider** (Ib., Phaidon, 1960, 47/6). — On a voulu rappeler ici succinctement ce qu'on sait de certain sur Rembrandt. Le texte comprend un bel essai de Focillon, les trois premières biographies de l'artiste, et des notes qui commentent à tous points de vue, généreusement, les 128 pl. h.-t. choisies parmi les quelque 650 tableaux, 1.400 dessins et 280 gravures connus.

35 des ill. sont en couleurs; toutes fort bonnes; avec un appendice d'œuvres comparées de R. et d'autres artistes.

Sowing, by **L. Woolf** (Ib., Hogarth Press, 1960, 21/). — Né en 1880, le co-fondateur avec sa femme Virginia de la Hogarth Press raconte sa vie jusqu'en 1904. Très intéressant à plusieurs égards. Un coup d'œil sur une famille de grands bourgeois juifs libéraux dans un Londres disparu. Trinity College, Cambridge, au début du siècle. Quelques maitres, dont le seul reconnu pour tel, G. E. Moore. Un groupe d'amis étudiants et autres, parmi lesquels L. Strachey, Keynes, R. Fry, D. MacCarthy, et les Bell et les Stephen, qui devaient laisser une marque profonde sur leur temps. Enfin l'auteur qui ne cesse de réfléchir devant nous; parfaitement honnête, cet intellectuel rationaliste, détaché jusqu'au stoïcisme, libre et libérateur, tolère et avoue quand il ne comprend pas. S'il croit pouvoir expliquer la conversion de T. S. Eliot, pourquoi ne pas le faire?

The World I See, by **P. Dickinson. A Common Grace**, by **N. MacCaig.** Ch. : Ib., Chatto, 1960, 10/6. — On a plusieurs fois parlé ici de ces poètes. Le premier vol. a pour thème les rapports de l'homme et du monde contemporain. Il dessine et peint avec élégance et fraîcheur et ne cultive pas l'obscurité. Le lire est un plaisir. MacCaig aussi, mais différent. Non vates, mais découvreur méthodique, inspiré, qui sait sourire, il va du prime abord à une connaissance nouvelle : union métaphorique de deux termes, découverte de la quiddité, de la réalité sous l'apparence, de « l'essence pure dans la vaine mascarade ». Ses images surgissent concises, complexes, complètes, à la substance pure, pleines d'une couleur et d'un suc parfois valéryens. Toujours aussi serré de texture, il a gagné beaucoup en aisance. Il faut faire cas de MacCaig.

The Autobiography of Mark Twain, ed. by **C. Neider** (Ib., Id., 1960, 30/). — Twain attachait beaucoup d'importance à ces mémoires-portrait plutôt que chronique. Son immense appétit de vie, son sens généreux du comique et du pathétique s'y trouvent autant que dans ses romans. Il en a laissé une telle masse, et dans un tel désordre, qu'il a fallu y choisir pour en faire plussieurs fois un livre toujours différent. L'éditeur actuel a pris le parti chronologique et introduit dans sa version 4.000 mots d'inédit. Il a donc rehaussé l'intérêt humain et documentaire de ce livre où de nombreuses photos montrent une espèce d'aigle tiraillé entre Schweitzer et Einstein.

The Rise and Fall of the Third Reich, by **W. L. Shirer** (Ib., Secker, 1960, 1.259 p., 63/). Courage et compétence, il en fallait pour un tel travail. L'auteur les a. Ce grand journaliste puise en historien probe dans ses souvenirs de nombreux séjours avant et après la guerre, ainsi que dans les innombrables documents officiels allemands trop bien gardés, auxquels il renvoie sans cesse. Voilà sans doute ce qu'il apporte de plus nouveau sur un sujet si rebattu. Il le renouvelle cependant en le prenant d'ensemble. Son succès tient encore à l'équilibre des parties et à un récit dont on ne se lasse pas. Un tel livre ne se lit pas d'un trait, mais vous accroche. Le plus impressionnant n'est peut-être pas dans l'histoire de la guerre, mais dans la première partie où sont explorées les racines historiques et intellectuelles du troisième Reich, et analysée une prise du pouvoir bien instructive et avertisseuse.

Three Players of a Summer Game, by **T. Williams** (Ib., Id., 1960, 18/). — Tennessee W. nouvelliste, magistral dans divers tons. Du macabre au mélancolique et au sarcasme, il ramasse la beauté où il la trouve, en défiant la morale courante et en affirmant l'humanité. Ses hommes et ses femmes sont souvent des vicieux, et réciproquement. Cruel, moqueur, compatissant, il a dû mettre pas mal de lui-même dans ses personnages. En tout cas on l'entend sans déplaisir parler d'une voix opportune.

Baroque in Spain and Portugal, by **J. Lees-Milne** (Ib., Batsford, 1960, 35/). — On se souvient du livre du même auteur sur le baroque italien, loué ici il y a quelques mois. En voici le digne pendant. 86 belles fig. in et surtout h.-t., à l'appui d'un texte important. L'auteur fait ressortir le caractère fortement national du baroque : en Espagne, vertical comme le gothique, expression sans égale d'une attitude mystique, gâté selon lui par l'ornement plateresque, et presque uni-

quement religieux; au Portugal, joyeux, religieux mais aussi profane, marqué par le tempérament et par l'histoire d'un pays fier de lui-même, et que ce livre donne fort envie de visiter.

This is Rome, by **F. J. Sheen** (Kingswood, 1960, 30/). — Relation d'un pèlerinage à Rome accompli par l'évêque Sheen et son petit-neveu. H. V. Morton le décrit, Y. Karsch a fait de bonnes photos. Intéressera pas mal de gens.

A Victorian Publisher, by **R. A. Gettmann** (Cambridge Univ. Press, 1960, 40/). — Cet aspect de la chose littéraire méritait attention. D'après les archives de la maison d'édition Bentley, fondée en 1829 et absorbée par Macmillan en 1898, on nous parle de la publicité; des contrats; de la nécessité, pour plaire au public, de faire long et innocent; des servitudes qui en résultaient pour les auteurs et des rapports variables qui les liaient aux lecteurs, dont certains d'ailleurs étaient d'illustres écrivains. Tableau à l'attrait imprévu.

Of Paradise and Light, by **E. C. Pettet** (Id., 1960, 25/). — Etude du S i l e x S c i n t i l l a n s, le principal recueil de H. Vaughan (1622-95), l'un des grands poètes anglais dévots, et qui peut servir d'introduction à toute son œuvre, en tout cas dans la première partie (influences de l'expérience, de la Bible, du poète Herbert, de la nature partiellement assimilée) et dans la troisième (composition et style du poème). La deuxième contient l'analyse de quatre pièces très connues. La critique anglaise s'oriente de plus en plus vers l'explication de textes. On ne s'en plaint pas.

The Novel and the Modern World, by **D. Daiches** (Id., 1960, 35/). — Dans la première éd. de ce livre, ici fort remaniée, on parlait de Galsworthy, Conrad, K. Mansfield, Joyce, V. Woolf, A. Huxley. Il ne subsiste ici qu'un Conrad bien autre que le Malais d'alors, le Joyce des nouvelles, d' U l y s s e s et de F i n n e g a n s W a k e, sous ses aspects esthkétique, technique, comique; et V. Woolf; avec en plus deux chap. sur D. H. Lawrence. La thèse de l'auteur est que chez ces quatre se voit le mieux le renouvellement du roman à notre époque. Il n'y a plus de croyance ou de conventions communes; l'idée du temps et celle de la conscience ont changé; le romancier s'attaque à des problèmes nouveaux avec de nouvelles techniques : Joyce et V. Woolf celui de la solitude; Conrad celui de la vie sociale et politique nécessaire et corruptrice; Lawrence celui de la solitude à concilier avec l'amour. Cela est résumé à gros traits. Le meilleur consiste peut-être à avoir montré le sens des œuvres reflété dans des techniques appropriées.

The End of American Innocence, by **H. F. May** (London, Cape, 1960, 35/). — Il est constant qu'a eu lieu en Amérique, entre 1910 et 1920, une rupture avec le passé dans tous les domaines. L'auteur conte cette révolution qui n'a pas été subite, mais dont il situe le centre de 1912 à 1917. On vivait jusque-là sur une tradition de moralisme, de croyance au progrès et à l'apostolat national. Dans le premier quart du livre, on dénombre les forces conservatrices. Puis on analyse les agents de désintégration : désaffections et hérésies dès la fin du XIXe siècle; assaut décisif, le plus malaisé à saisir, dit May, et dont le ressort lui semble être dans le pas donné à la vie sur la pensée; enfin la guerre, qui sépare rudement le présent du passé, encore que les mobiles et les décisions soient loin d'être simples. Traits frappants : absence de cloisons entre la vie intellectuelle et la vie pratique (rôle des universités aussi bien que des écrivains, industriels, hommes politiques) ; influence des courants européens. Substance chevelue et confuse, déjà connue, mais organisée ici et systématisée de façon personnelle et instructive.

Livres reçus. — A Poacher's Tale, by **F. J. Speakman** and **A. T. Curtis** (London, Bell, 1960, 18/). **The L.-Shaped Room**, by L. R. Banks (Ib., Chatto, 1960, 16/). — **The House of the 7 Gables**, by N. Hawthorne. **The Nigger of the 'Narcissus', Typhoon, The Shadow Line**, by J. Conrad (5/). Ch. : Ib., Dent, 1960. **Each in His Own Way**, by N. Price (Ib., Muller, 1960, 16/). **No Carte Blanche to Capricorn**, by E. Le Ghait (contre la stratégie nucléaire. N. Y., Bookfield, 1960, 1doll. 25). **Brides of Darkness**, by M. Sperry (Copenhagen, Russak, 1960, 3 doll. 50). **Un peuple partisan**, par **B. Behan**, trad. Giroux (Paris, NRF., 1960, 1.550 f.). **L'avocat du diable**, par **M. L. West**, trad. Messadié (Paris, Plon, 1960, 1.170 f.). — J. V.

LETTRES GERMANIQUES

SITUATION DE BERTOLT BRECHT. — Le moment nous paraît venu de préciser la situation de Brecht, car grâce aux efforts d'un excellent éditeur nous disposons de ses œuvres complètes ou presque complètes.

Au premier rang nous placerons les célèbres « Versuche » parus entre 1929 et 1933 et qui soulignent le caractère « expérimental » du théâtre de Brecht. Ces cahiers étaient épuisés et introuvables; voici les huit premiers réunis en 2 volumes : Versuche 1-4 et Versuche 5-8 (Suhrkamp, Francfort, 1959, 359 et 375 p. in-8°, chacun 17 DM). Nous trouvons dans le tome I : Der Ozeanflug (nouveau titre de Der Flug des Lindberghs), Aufstieg und Fall der Stadt Mahagonny, Die Dreigroschenoper, Der Jasager und der Neinsager et dans le tome II : Die heilige Johanna der Schlachthöfe, Die drei Soldaten, Die Mutter, Die Spitzköpfe und die Rundköpfe. La richesse de la documentation fournie aux spécialistes de Brecht est particulièrement considérable en ce qui concerne la célèbre Dreiegroschenoper, car celle-ci est suivie non seulement des « Remarques » connues, mais aussi d'un « Dreigroschenfilm » intitulé « Die Beule » et d'un « Dreigroschenprozess » qui suivit, Brecht ayant cité en justice la société qui devait réaliser le film.

En même temps que les « Versuche » et chez le même éditeur parurent les tomes XI et XII des œuvres théâtrales de Brecht (Suhrkamp, 1959, 413 et 350 p., rel. chacun 12,50 DM). Ce sont des adaptations ou mises en scènes de pièces anciennes et modernes : Antigone, Der Hofmeister, de Lenz, Coriolan, Don Juan, de Molière, Pauken und Trompeten (c'est le « Recruitung Officer » de Farquhar) et Der Prozess der Jeanne d'Arc à Rouen 1431, d'après une pièce radiophonique d'Anna Seghers. Ce goût pour l'adaptation d'œuvres célèbres n'est pas spécial à Brecht, mais celui-ci avait plus que d'autres conscience de la nécessité de les mettre au goût du public contemporain. Nous en avons la preuve dans un texte que les éditeurs ont eu l'heureuse idée de placer en tête du onzième volume : Einschüchterung durch die Klassizität. Brecht y part en guerre contre les « routiniers », responsables d'une tradition de représentation qui nuit aux œuvres classiques et les rend ennuyeuses; il n'est pas plus tendre pour les pseudo-novateurs qui, grâce à des épices et à des sauces, se contentent de rendre plus savoureuse une « viande mal conservée ». il veut restituer aux œuvres leur fraîcheur en exprimant le contenu idéologique qu'elles apportèrent à leur époque; son respect pour elles le conduit à démasquer le faux respect que l'on affiche, à leur ôter la fausse grandeur dont on les a recouvertes.

Bertolt Brecht n'est pas seulement auteur dramatique, mais aussi poète; divers recueils publiés par lui ou le choix qu'en fit paraître en 1956 son éditeur lui-même P. Suhrkamp : Bertolt Brechts Gedichte und Lieder, **avaient fait connaître un certain nombre de ses poésies ou ballades, mais ce n'était qu'une faible partie d'une production destinée à emplir six volumes. Nous possédons depuis peu les deux premiers tomes : B. Brechts** Gedichte 1 et 2 **(Suhrkamp, 1960, 211 et 264 p., rel. chacun, 12,50 DM). Le premier s'ouvre sur la célèbre** Hauspostille, **qui fit grand bruit en 1927, mais paraît ici dans une version différente et définitive. Elle est suivie des poèmes composés par Brecht entre 1928 et 1930 et parus en 1930 dans le deuxième cahier des « Versuche » sous le titre** Aus einem Lesebuch für Städtebewohner, **des** Geschichten aus der Revolution, **qui datent de 1929 et parurent en 1933 dans le septième cahier des « Versuche ». Le deuxième tome réunit des poèmes composés de 1913 à 1929 et dont une centaine sont inédits.**

Le moment n'est pas encore venu de porter un jugement sur Brecht poète, mais en 1950 Hannah Arendt voyait en lui « le plus grand lyrique allemand vivant » et lui-même attribuait à cette partie de son œuvre une importance telle qu'il avait établi le plan de son édition en six volumes. Un poème qu'il écrivit en 1913, à l'âge de quinze ans, porte le titre Der brennende Baum **(t. II, p. 7) et semble bien préfigurer le destin de cet homme qui fut un arbre ardent et s'effondra dans un jaillissement d'étincelles.**

L'édition française de Brecht paraît à un rythme assez rapide, car, après sept volumes d'œuvres théâtrales, nous avons maintenant dans une traduction de Gilbert Badia : Les affaires de Monsieur Jules Cesar **(L'Arche, Paris, 1959, 253 p.). C'est sous une forme romanesque que l'homme de théâtre a entrepris la destruction du mythe du grand homme d'Etat en nous montrant pourquoi et comment le prétendu héros s'est élevé jusqu'au pouvoir suprême. Cela lui permet une satire de la société romaine, qui est en même temps celle de notre époque.**

Dans l'édition du théâtre complet on est loin d'avoir suivi l'ordre chronologique, puisque le tome VII (L'Arche, 1959, 263 p.) réunit le célèbre Opera de quat'sous **(1928) traduit par Jean-Claude Hemery,** La resistible ascension d'Arturo Ui, **achevée le 29 avril 1941 (texte français d'Armand Jacob) et** La décision **(1930) adaptée par Edouard Pfrimmer. Enfin, dans le tome VIII (L'Arche, Paris, 86, rue Bonaparte, 1960, 236 p.), nous trouvons** Têtes rondes et têtes pointues **ou** La raison du plus riche est toujours la meilleure **(1932-1934),** La vie d'Edouard II d'Angleterre, **« chronique » d'après Marlowe, et** Celui qui dit oui, Celui qui dit non, **« opéras pour les écoles »; les**

adaptateurs sont respectivement Michel Habart, Armand Jacob et Edouard Pfrimmer. Toutes ces œuvres sont précédées d'une brève — trop brève, à notre gré — introduction, qui donne du moins quelques-uns des renseignements essentiels.

A qui veut pénétrer dans l'œuvre brechtienne, nous recommanderons un livre récent, qui tient plus que ne promet son titre : Lecture de Brecht, par Bernard Dort (Ed. du Seuil, 1960, 219 p.). On pourrait s'attendre à une série de morceaux choisis et l'on découvre toute l'évolution qui s'exprime dans l'œuvre de Brecht, le cheminement de sa pensée et le développement de ses intentions. Les textes ont été choisis pour illustrer cette évolution, qui est retracée avec une netteté fervente. Nous avons l'impression que l'auteur a préparé sérieusement une thèse de doctorat et que, au lieu de la conduire à son terme, il en donne l'essentiel sous un volume réduit, accessible à tous. C'est beaucoup plus qu'une initiation; le lecteur prend un contact intime avec une œuvre envisagée du dedans et éclairée de l'extérieur.

B. Brecht n'est-il pas d'ailleurs devenu un « sujet de thèse » convoité et disputé? Nous pouvons espérer maintenant que dans les prochaines années nous disposerons de travaux importants. Est-ce à dire que nous possédions déjà tous les documents nécessaires? Non certes; c'est à peine si l'on commence à voir clair dans la somme d'écrits dus à Brecht et à ses collaborateurs, car il travaillait en équipe et il fut un travailleur ardent. L'image que l'avenir se fera de lui ne se dégagera que peu à peu et à condition que les chercheurs se gardent de tout esprit partisan.

J.-F. Angelloz.

Tage mit Bertolt Brecht, par **Arnolt Bronnen** (Desch, Munich, 1960, 168 p.). A Bronnen, un des hommes de théâtre les plus discutés il y a près de quarante ans, est mort en 1959 en laissant un manuscrit inédit l' « histoire d'une amitié inachevée », celle qui de 1921 à 1923 le lia à Brecht, alors que celui-ci avait vingt-trois ans et lui vingt-six. Bronnen a eu l'idée de se présenter comme le deuxième partenaire d'un véritable roman de la jeunesse, de l'amitié, du théâtre et ce roman se lit avec un intérêt soutenu. Il nous apporte d'abord maints renseignements et maintes lettres inédites qui nous font mieux connaître le jeune Brecht. Il nous introduit en outre dans le monde passionnant du théâtre d'alors : auteurs, directeurs, acteurs, défilent devant nous et toute une époque revit, celle de l'inflation, qui vit la ruine financière de la jeune République allemande et l'extraordinaire bouillonnement expressionniste. Ce petit livre est une évocation excellente, rehaussée de quarante photos dont l'ensemble forme un panorama du monde brechtien autour de 1925.

International Nietzsche Bibliography, par **Herbert W. Reichert** et **Karl Schlechta** (The University of North Carolina Press 1960, 133 p., in 8°). — Saluons la publication dans les « Etudes de littérature comaprée » (n° 29) publiées par l'Université de la Caroline du Nord, d'une bibliographie nietzchéenne qui veut être internationale et porte sur vingt-six langues diverses. Elle compte 3973 numéros et n'est certes pas complète, mais elle rendra service.

Goethe-Handbuch par **Zastrau.** (Metzler, Stuttgart, 6 fasc. de 80 p.,

9 DM). Le treizième fascicule du grand Goethe-Handbuch va de « Drame » à « Egmont ». La partie centrale et la plus importante est occupée par les éditions du poète, sur lesquelles nous obtenons le maximum de renseignements; c'est une bonne étude.

Edition Rowohlt (Hambourg). Dans la considérable encyclopédie Rowohlt vient de paraître le tome 2 de la « Mythologie grecque » de Robert von Ranke-Graves (nos 115-116, 396 p., 4,40 DM). La collection des monographies illustrées s'est enrichie d'un **Camus**, par **Morvan Lebesque** (n° 50, 176 p., 2,50 DM) et d'un **D. H. Lawrence** par **Richard Aldington** (n° 51, 175 p., 2,50 DM).

Akzente (Hanser, Munich, le n° 3 DM). Le sixième cahier de 1960 met l'accent sur les rapports entre la langue et la situation sociale de notre époque. Les principales contributions sont celles de Günther Grass : « Hochwasser », sa première pièce, qui fut représentée en 1956 et n'avait pas encore été publiée; le discours prononcé à Erlangen par Hildesheiner sur « le théâtre absurde » et un autre discours, de H. Böll, sur « artistes et culture »; enfin une étude de Johannes Hösle : « Volkslied, Märchen und moderne Lyrik. » Cet ensemble est complété par un certain nombre de poèmes dus entre autres à Hans Bender, W. Höllerer, Alfred Gong, Günter Bruno Fuchs. Quatre poésies sont consacrées à Paris; elles sont de Friederike Kempner, Heinrich Nowak et Kurt Tucholsky.

Deutsche Rundschau (Baden-Baden, le n° 2,10 DM). Très divers et intéressants, les principaux articles du n° 11 de 1960 sont dus à Hans Jaeger : « Die marxistischen und die russischen Elemente des Bolschewismus; Thomas O. Brandt : « Anpassung und Unabhängigheit im heutigen Amerika; Helge Pross : « Hans Kohn-Analyse des Nationalismus »; Helmut Hirsch : « Gert Wollheim»; Edmund Schopen: «Geschichte des Judentums im Orient »; Leon Zeitlin : « Homo sapiens und die Wirtschaft » et W. Zukrowski «Monarchisten oder das grüne Herz.

Frankfurter Hefte (le n° 2,30 DM). Au sommaire du n° 11 de 1960 figurent surtout Eugen Kogon : « Die französischen Vorgänge; FH : Israel odeer die Araber — die falsche Alternative »; Walter Dircks : « Die Verantwortung der Meinungsbildner »; Jürgen Seifert : « Innerparteiliche Opposition »; Max Rieser : « Paul Tillichs « Philosophische Theologie »; Karl Schumann : « Magie und Kalkül — Uber die Form in der Musik Carl Orffs » et Ernst Theodor Mohl : « Konzentration — dekonzentriert.

Studium generale (Spinger, Berlin, le n° 6,60 DM). Le onzième cahier de 1960 est consacré tout entier à la lumière dans la religion, la mystique, la philosophie ou la poésie. Nous y trouvons en effet des études de W. von Soden : « Licht und Finsternis in der sumerischen und babylonisch-assyrischen Religion »; J. Koch : « Uber die Lichtsymbolik im Bereich der Philosophie und der Mystik des Mittelalters »; K. Goldammer : « Lichtsymbolik in philosophischer Weltanschauung, Mystik und Theosophie vom 15. bis zum 17. Jahrhundert » et H. Pongs : « Lichtsymbolik in der Dichtung seit der Renaissance. II. »

Etudes Germaniques (Didier, Paris, le n° 7,50 DM). Le n° 60 (4e cahier de 1960) nous apporte deux contributions importantes : un travail très documenté d'Edgard Lohner : « Wege zum modernen Gedicht. Strukturelle Analysen » et une pénétrante étude d'Elie Poulenard : « Werner von Heidenstam et Strindberg ». Comme d'habitude ce numéro est complété par notes et discussions, une biographie critique, une revue des revues et un appel en faveur du mémorial Goethe à Sessenheim. — J.-F. A.

HISTOIRE

AUTOUR DE LA SAINT-BARTHELEMY. — **M. Philippe Erlanger n'aime guère les chemins battus; quand il aborde un sujet historique ou un personnage, il se documente solidement, cela va sans dire,**

et il ne manque pas de lire ses prédécesseurs. Mais, son opinion faite, son goût naturel le porte à braquer sur son sujet la lumière de ses propres projecteurs, à apporter son interprétation personnelle des événements et des personnages. Selon le goût et les dispositions de son lecteur, il le convainc plus ou moins. Personnellement, et je l'ai dit ici-même, j'ai trouvé fort pertinente son explication de la mort de Henri IV; j'avais été, je l'avoue, beaucoup moins convaincu par son interprétation de l'histoire de Monsieur, frère de Louis XIV.

Son nouveau livre, Le Massacre de la Saint-Barthélemy (1), prend place dans la collection des « Trente journées qui ont fait la France », dirigée par Gérard Walter. On y trouve, bien entendu, le récit détaillé, objectif, écrit sans passion, de cette fameuse journée (dont il est peut-être aventureux de prétendre qu'elle a contribué à « faire » la France). Les documents écrits — dont les principaux sont reproduits en appendice — aussi bien que les illustrations, font revivre cette journée de folie collective qui déchaîna la foule parisienne contre les huguenots, spécialement nombreux à Paris, en ce jour du 24 août 1572, en raison des fêtes du mariage de Henri de Navarre et de la reine Margot. Combien cette boucherie fit-elle de victimes? Il est très difficile d'évaluer le désastre, car bien des cadavres furent jetés à la Seine et emportés par le fleuve. Une chanson contemporaine contre les huguenots dit :

De savoir le nombre des morts
C'est une chose impossible;
Sans fin, sans cesse les corps,
Pendant la fureur terrible,
Tant des mâles que des femelles,
Etaient tous jetés dans l'eau
Pour emporter les nouvelles
Jusques à Rouen sans bateau.

Le seul document, cité par Sauval, est un ordre de paiement aux fossoyeurs du Cimetière des Saints-Innocents, qui enterrèrent « aux environs de Saint-Cloud, Auteuil et Chaillot », en dix jours, quelque dix-neuf cents cadavres; c'est donc, si l'on tient compte des corps charriés au-delà par la Seine, environ trois mille morts à Paris; c'est aussi le chiffre donné par divers ambassadeurs étrangers; Brantôme parle de quatre mille victimes.

Mais, bien entendu, tout l'intérêt du livre est dans l'explication du drame et dans l'histoire de ses préliminaires. M. Philippe Erlanger

(1) Philippe Erlanger, *Le Massacre de la Saint-Barthélemy*, 1 vol. in-8°, 322 p., illustr. hors texte, 15,50 NF (Gallimard, Collection « Trente journées qui ont fait la France »).

a voulu replacer la Saint-Barthélemy, trop souvent considérée comme un simple règlement de comptes entre papistes et parpaillots, dans son contexte politique et diplomatique.

Or, la situation politique est fort complexe et instable; un jeu serré est engagé entre les trois grandes puissances de l'Occident, l'Espagne catholique, l'Angleterre schismatique, la France chrétienne, mais déchirée entre catholiques et réformés. Deux de ces puissances, en s'alliant, pourraient sans doute venir à bout de la troisième. Vu du côté de la France, le problème se pose ainsi : l'alliance anglaise, c'est la chute de l'Espagne, mais la France livrée aux huguenots; l'alliance espagnole, c'est la défaite de l'Angleterre, mais la France livrée aux ambitions démesurées des Guise, des ultras, et des Habsbourg.

D'où, pour éviter de tomber dans l'un ou l'autre de ces inconvénients, la prudente politique de Catherine de Médicis en faveur du maintien de la paix, politique symbolisée par un savant équilibre des mariages diplomatiques qu'elle a réalisés ou projetés pour sa progéniture : une fille sur le trône d'Espagne, François II marié à Marie Stuart, Charles IX à Elisabeth d'Autriche, sa fille Marguerite à Henri de Navarre, le duc d'Anjou, futur Henri III, et son frère François d'Alençon, successivement offerts à l'hérétique Elizabeth d'Angleterre.

Selon M. Philippe Erlanger, disons-le tout de suite, c'est le double jeu de cette dernière qui aurait été la cause principale de la Saint-Barthélemy. Il apporte des preuves certaines de ce double jeu. Mais voyons d'abord les faits.

Après l'échec du colloque de Poissy, la guerre civile a repris : Dreux, Jarnac, Moncontour. L'Edit de Saint-Germain (8 août 1570) a rétabli la paix. L'amiral de Coligny, chef du parti huguenot, revient à la Cour et rentre au Conseil. C'est l'époque où se nouent des négociations diplomatiques avec la reine d'Angleterre, négociations appuyées par des promesses de mariage. Il s'agirait, avec l'aide des révoltés locaux, de libérer en commun les Flandres du joug espagnol; le pays reviendrait à la France et Elizabeth assurerait la vie sauve à Marie Stuart et l'indépendance écossaise. La France échapperait ainsi à l'étau de la maison d'Autriche qui, au nord et au sud du royaume, menaçait ses frontières.

Mais la reine Elizabeth n'entendait pas se mettre l'Espagne à dos pour autant; elle voulait, comme Catherine de Médicis d'ailleurs, conserver de bonnes relations avec Philippe II. Elle ne tenait pas essentiellement à voir les Français sur la mer du Nord.

L'Ambassadeur d'Espagne en France le savait bien, qui écrivait à son maître : « Il n'y a pas une chose qui convienne moins aux Anglais que de voir les Français prendre pied aux Pays-Bas. » De son côté, Catherine de Médicis faisait savoir à Rome qu'il s'agissait d'une simple

réconciliation, d'un rapprochement des deux couronnes, qui ne devait en rien inquiéter Sa Majesté Catholique. En vérité, chacun des partenaires jouait au plus fin, évitant de s'engager à fond et surtout d'inquiéter le troisième. Quant au Pape, qui eût bien voulu voir la France rejoindre sa Ligue chrétienne, il faisait pression contre l'alliance anglaise, en refusant la dispense nécessaire au mariage de Henri de Navarre et de Marguerite de Valois.

Cependant la reine d'Angleterre, en même temps qu'elle signait le traité avec la France, menait en sous-main, avec le duc d'Albe, des négociations secrètes, renouait des relations commerciales avec l'Espagne, et promettait de la soutenir, si les Français prenaient pied en Flandre. Les catholiques s'émurent; la conquête des Flandres, dans ces conditions, devenait une duperie impossible. Or, Coligny, secondant les désirs de gloire militaire de Charles IX, voulait conjurer la guerre civile par la guerre extérieure et poursuivre l'offensive vers les Flandres.

De leur côté, les Guise, qui avaient rendu Coligny responsable de l'assassinat du duc par Poltrot de Méré, cherchaient leur vengeance. Catherine de Médicis se résolut alors à supprimer Coligny.

Dans cette décision, prise au milieu des pires difficultés extérieures, intérieures et religieuses, le double jeu anglais, qui vouait la politique de Coligny à l'échec, eut-il un rôle déterminant? C'est ce qu'affirme M. Philippe Erlanger pour qui la responsabilité du massacre est à partager entre les deux reines de France et d'Angleterre. L'historien n'a-t-il pas forcé la note, exagéré l'importance du jeu diplomatique, minimisé le rôle des Guise, les passions religieuses? Il est bien difficile aujourd'hui de rendre exactement sa part à chacun des protagonistes du drame. Il faudrait, pour porter un jugement, procéder à un dépouillement complet du dossier, et encore resterait-il toujours la part prépondérante laissée au sentiment de l'historien, dans la pesée des responsabilités.

Ce qui est sûr et que démontre fort bien M. Philippe Erlanger, c'est que, quels que fussent les motifs profonds de la décision de Catherine de Médicis, la reine ne prit que la responsabilité de la mort de l'Amiral, et non du massacre collectif. Le crime politique, qu'il faut juger selon les idées et les mœurs de l'époque, n'en est pas moins sûrement établi. Avec quelque peine, il faut le reconnaître, elle persuada Charles IX de la nécessité de ce crime. La suite et le développement de l'affaire lui échappèrent. Un homme au service des Guise, Maurevert, tira donc, le 22 août, deux coups de mousquet sur Coligny. Si, au lieu de n'être que blessé, l'amiral avait été tué, il se peut que les choses en fussent restées là.

Mais, bien vite, elles s'envenimèrent; les huguenots voulaient venger leur chef et les Guise entendaient profiter de l'occasion pour abattre

leurs adversaires. Catherine dut accepter, dans un Conseil tragique, et imposer à son fils, la suppression de quelques chefs du parti.

Charles IX, subissant l'ascendant de sa mère, commença alors à entrer dans une demi-folie, qui ne le quitta plus jusqu'à la fin :

— Eh bien! par la mort Dieu, soit! mais qu'on les tue tous, pour qu'il n'en reste pas un pour me le reprocher après!

L'engrenage fatal était en marche et la voie ouverte au fanatisme et au déchaînement des passions populaires. Le massacre général s'ensuivit, que nul n'avait vraiment voulu, mais que personne ne pouvait plus arrêter. Ainsi la Saint-Barthélemy fut-elle en quelque sorte spontanée, et de surcroît, inutile dans son horreur, car elle ne régla rien.

Georges Mongrédien.

La Vie quotidienne en Hollande au temps de Rembrandt, par **M. Paul Zumthor**, 1 vol. in-16, 368 pages, 8,50 NF (Hachette). — Trois nouveaux titres dans cette collection qui a fait, depuis vingt ans, les preuves de sa vitalité. M. Paul Zumthor, qui dirige le département de Français à l'Université d'Amsterdam, évoque le «siècle d'or» de la Hollande, qui se place juste entre celui de l'Espagne et celui de la France. Epoque agitée, jalonnée de luttes intérieures et de guerres extérieures, mais qui marque l'apogée de la puissance et de la richesse hollandaises. L'auteur peint le hollandais chez lui, dans le cadre de sa ville, les différentes classes de la société, leur mode de vie, tout un peuple enrichi par son labeur, travailleur et sérieux, amateur d'art et volontiers gourmand. — G. M.

La vie quotidienne en Italie au XVIIIe siècle, par **Maurice Vaussard**, 1 vol. in-16, 252 pages (Hachette). — Spécialiste de l'histoire italienne, M. Maurice Vaussard, s'appuyant notamment sur les nombreux récits de voyageurs étrangers, attirés par le prestige historique et artistique de l'Italie, a choisi le XVIIIe siècle pour évoquer la diversité des royaumes et duchés, qui se fondront dans l'unité italienne au siècle suivant. Il a bien marqué les particularités et les oppositions, dans le mode de vie, selon les régions. Livre suggestif, utile et agréable. — G. M.

La vie quotidienne à Vienne à l'époque de Mozart et de Schubert par **Marcel Brion**, 1 vol. in-16, 344 pages, 8,50 NF (Hachette). — Enfin, M. Marcel Brion fait revivre, avec beaucoup de couleur et d'agrément, Vienne sous l'autoritaire Marie-Thérèse et sous Joseph II, le despote éclairé. C'est une véritable chronique de la capitale de la musique et de la danse, du baroque au romantisme. Passé charmant, enchanteur dont le visiteur respire encore le souvenir aujourd'hui à Vienne. — G. M.

Cet excellent M. Danton, par **Jacques Hérissay**, 1 vol. in-8° relié, 441 pages, 22 NF (A. Fayard). — L'auteur, qui a déjà consacré plusieurs volumes à l'histoire révolutionnaire, a voulu oublier toutes les polémiques qui ont divisé les historiens à propos de Danton. Ce n'est ni une réhabilitation, ni une condamnation. M. Jacques Hérissay s'est contenté de faire vivre le tribun devant nous, «dans son milieu social, familial et politique». Biographie objective, sans passion, et scrupuleuse. — G. M.

Louis XVII par **André Castelot**, 1 vol. in-8°, 308 pages, 12,50 NF (A. Fayard). — Ce n'est pas la première fois que M. André Castelot aborde le sujet. Mais depuis lors, il a eu loisir de lire les ouvrages de Sainte-Claire Deville, de Maurice Garçon et de Louis Hastier, dont il discute les conclusions. Les siennes sont modérées et prudentes : rejet définitif des prétentions de Naundorff, acceptation — « juridiquement » — de la thèse de la mort naturelle, possibilité d'une évasion, sans reconnaissance d'aucun des faux dauphins. — G. M.

Les Caumont La Force, par M. le Duc de La Force, 1 vol. in-16, 273 pages, 9 NF (Fasquelle). — Plus d'une fois déjà, M. le Duc de La Force a utilisé ses riches archives de famille pour faire revivre ses ancêtres et leurs alliés : ses livres sur le Maréchal de La Force, sur Lauzun, sur la grande Mademoiselle, tous de première main, apportent une notable contribution à l'histoire de France. Cette fois, c'est un hommage collectif qu'il rend à la Maison de la Force, qui à travers dix siècles, n'a cessé de servir la France et la royauté. Notices biographiques et généalogies nous permettent de nous reconnaître parmi tant de maréchaux et de lieutenants généraux. Bel et juste hommage rendu à la lignée par le dernier du nom. — G. M.

Vieilles histoires, étranges énigmes, par **Louis Hastier,** 3e série, 1 vol. in-16, 285 pages, 9,50 NF (A. Fayard). — Inlassable et toujours heureux dans ses recherches d'archives, M. Louis Hastier poursuit ses minutieuses enquêtes dans notre passé. C'est notre Lenotre et il n'aborde aucun sujet qu'il n'apporte des documents nouveaux. Ce volume connaîtra le même succès que les deux précédents : on y trouvera des études sur la période révolutionaire, que l'auteur affectionne, sur les efforts de l'Espagne pour sauver Louis XVI, sur l'extraordinaire procès du marquis de la Viefville, condamné à mort, pour avoir eu chez lui un perroquet qui criait : Vive le Roi! sur Botot, le secrétaire de Barras, sur Deutz, le triste sire qui livra en 1832 la duchesse de Berry pour 500.000 francs qui lui furent bien remis, mais non, comme le dit la légende, avec des pincettes. — G. M.

Rome, par **Maurice Andrieux,** 1 vol. in-16, 666 pages, 16,50 NF (A. Fayard), Collection des « Grandes Etudes historiques »). — Inaugurant une série nouvelle de la Collection, M. Maurice Andrieux, historien d'Henri IV et du Père Bugeaud, nous offre un guide excellent pour le visiteur de la Ville Eternelle, qui est en même temps un essai, sans érudition apparente, mais fort bien documenté, sur l'histoire des monuments, églises, palais, routes, musées, bibliothèques de Rome. Histoire à la fois urbaine et humaine où chaque monument est expliqué par l'histoire, l'archéologie, l'histoire de l'art. — G. M.

BIBLIOTHÈQUES

PHARES DANS LA NUIT. — Au large des côtes, les navires ont besoin de phares pour orienter leur course et se diriger vers la haute mer. Ces lumières les guident et leur tracent le chemin. Dans l'immense domaine des livres, les bibliographies jouent le même rôle que les phares : certaines, par l'ampleur de leurs références et la nouveauté de leur sujet, ouvrent aux chercheurs des horizons inconnus et tout un monde de contrées à explorer. Voici deux bibliographies qui apportent à l'érudition littéraire des ressources insoupçonnées et des trésors de connaissances fécondes. L'une est l'œuvre d'un savant, spécialisé depuis des années dans l'étude du XVIe siècle, auteur d'une thèse capitale sur l'Arioste en France, **en 1939, et de maints travaux d'histoire littéraire sur cette époque. Pendant près de vingt ans, il a poursuivi, à travers livres et revues, de vastes dépouillements qui lui ont permis d'établir le premier répertoire bibliographique sur l'histoire littéraire française au XVIe siècle et de rassembler, classer et coordonner plus de 22.000 références des plus précieuses. C'est la première fois qu'un semblable travail est entrepris et mené à bien sur ce XVIe siècle**

de littérature française, siècle de la Renaissance et de la Réforme, au cours duquel s'est épanoui l'humanisme, siècle qui, malgré les grands noms de Rabelais et de Montaigne, d'Amyot et de Calvin, de Ronsard et des poètes de la Pléiade, de Clément Marot et d'Agrippa d'Aubigné, a été, jusqu'au début du XIX[e] siècle, presque inconnu, sinon mal connu.

Il a fallu attendre le début du XIX[e] siècle pour que des curieux pussent enfin lire poètes, essayistes ou philosophes de la Renaissance, parce que les éditions ne se rencontraient que chez les collectionneurs ou dans les bibliothèques : ces dernières étaient encore, malgré les facilités d'accès, peu fréquentées par le public. Quant aux bibliophiles, ils gardaient jalousement leurs éditions, souvent précieuses, pour leur usage personnel et ce sont eux qui ont éveillé l'attention des érudits en acquérant dans les ventes publiques des exemplaires d'éditions originales d'auteurs qu'on ne pouvait trouver dans le commerce. Ce sont des amateurs comme Viollet-le-Duc ou Charles Nodier, Gigongne ou le baron Pichon, qui furent à l'origine de ce mouvement. L'Académie française, en proposant, en août 1826, comme sujet du prix d'éloquence un « discours sur la marche et les progrès de la langue et de la littérature françaises depuis le commencement du XVI[e] siècle jusqu'en 1610 », éveilla l'attention des érudits. A ce concours le prix fut partagé entre Philarète Chasles et Saint-Marc Girardin, tandis que Sainte-Beuve, qui, en multipliant les lectures, n'avait pu être prêt à temps, se contenta de publier le résultat de ses recherches en un volume *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au XVI[e] siècle.* L'élan était donné et les éditions commencent à paraître : Paul Lacroix, plus connu sous son pseudonyme « bibliophile Jacob », réédite Rabelais; Villemain et Charles Victor Le Clerc se consacrent à Montaigne; Sainte-Beuve édite des *Œuvres choisies* de Ronsard; la *Revue des Deux Mondes* accueille des études de J.-J. Ampère, Charles Nodier, Antoine de La Tour, Charles Labitte sur les écrivains de la Renaissance, tandis que Ch.-P. Brunet amasse ses premières fiches pour établir un *Manuel du libraire et de l'amateur de livres,* où le XVI[e] siècle tient une place de choix. Sa première édition de 1840 est un événement : cinq éditions, jusqu'en 1860, en attestent l'importance.

Dès lors les érudits rivalisent d'enthousiasme pour l'étude du XVI[e] siècle. Sans esquisser une histoire, même sommaire, de ce mouvement et de cette renaissance, qui mériterait une étude à part, on peut citer au hasard et sans ordre de préséance les noms de Gandar, A. de Montaiglon, Bourquelot, Leroux de Lincy, Dezeimeris, Jubinal, etc... A ce mouvement s'associent l'Ecole des Chartes, où se forment les archivistes et les érudits, et les Académies provinciales

et Sociétés Savantes des départements qui, par leurs Bulletins et leurs Annales, étendent les connaissances sur ce siècle. C'est ainsi qu'au cours du XIXe siècle se trouvent rassemblés les documents qui ont permis l'épanouissement des études à partir de 1900. Déjà la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, depuis 1894, par maints comptes rendus et publications d'inédits, facilite la connaissance des écrivains du XVIe siècle. En 1903, c'est la *Revue d'Etudes Rabelaisiennes* d'Abel Lefranc, qui groupe les spécialistes de cette époque : le cadre de la revue va d'ailleurs s'élargir et s'appeler sucessivement *Revue du XVIe siècle*, puis *Humanisme et Renaissance* et enfin *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*. En même temps les facultés des Lettres accueillent de plus en plus des thèses dont le sujet est pris dans le siècle de la Renaissance. Enfin en 1925 Edmond Huguet commence à publier le premier *Dictionnaire de la langue française du XVIe*. En France comme à l'étranger, les travaux se sont multipliés : le *Manuel bibliographie* de Lanson en 1913, remanié, corrigé et augmenté en 1921 et 1925, offre déjà, pour les grands auteurs leurs œuvres et les courants d'idées, un premier choix de référence utiles. En 1939 le *Manuel de bibliographie littéraire* de Jeanne Giraud donne pour les années 1921 à 1935 un complément et récemment le *Dictionnaire des Lettres Françaises*, dirigé par Mgr Grente, fournit de nombreux chapitres, riches de bibliographies, qui permettent d'orienter les recherches.

Mais en France et à l'étranger les études ont été si nombreuses au cours du siècle que ces listes de référence ne pouvaient suffire à les énumérer. Il était urgent qu'un savant, qualifié et préparé de longue date à cette vaste enquête, prît l'initiative de rassembler et de coordonner, en les contrôlant sur les textes originaux, et en dépouillant les revues, ces milliers de références indispensables mais éparses. C'est à cette tâche que M. Cioranesco vient de se dévouer (1).

Une première partie, intitulée *Généralités* et qui comporte 1.887 références, a été rédigée par le professeur Verdun-L. Saulnier, connu des spécialistes par ses nombreux travaux sur Maurice Scève, Rabelais, Montaigne et en général les principaux écrivains du XVIe siècle. Ce chapitre préliminaire, qui traite, tour à tour, du milieu historique de la bibliographie littéraire, de l'histoire du livre, des courants d'idées, des domaines de la pensée, des centres de la vie intellectuelle (salons, Collège de France, Académies), des sources d'inspiration, des thèmes, des formes, etc..., signale méthodiquement les

(1) Alexandre Cioranesco : *Bibliographie de la Littérature Française du XVIe Siècle*. Collaboration de V.-L. Saulnier, professeur à la Sorbonne, 1 vol. in-4°, xiv+746 pages chez C. Klincksieck.

principaux travaux bibliographiques et articles d'intérêt général qui étudient ces questions. Cette liste, malgré son ampleur, est forcément sommaire, tellement le plan qu'elle embrasse est vaste et tellement il est difficile de resserrer, sans omission, tout ce qui intéresse institutions et mœurs, la vie provinciale, la littérature épistolaire, l'éloquence, le théâtre ou la poésie au cours d'un siècle aussi fécond. Que l'on ne s'étonne pas de rencontrer, dans un chapitre de personnalités, Gaspard de Coligny ou Marie Stuart, le chevalier Bayard ou Anne de Bretagne; toute cette première partie est un choix de références qui intéressera aussi bien les historiens que les spécialistes littéraires, les philosophes et même les curieux qui voudront étudier les types littéraires ou les formes poétiques ou dramatiques. Le plan adopté par M. Cioranesco, qui est une liste alphabétique d'auteurs du XVIe siècle, n'aurait pas permis d'insérer ce choix de références essentielles et les aurait tenues à l'écart.

La seconde partie donne la bibliographie des auteurs selon un plan ingénieux : d'abord les éditions et les études qui s'y rapportent, autographes, iconographies et travaux d'ensemble : au fur et à mesure, mais placés légèrement en retrait, sont indiqués les comptes rendus dont le travail a été l'objet; puis, dans l'ordre chronologique, sont signalées les œuvres. Toutefois pour certains auteurs particulièrement féconds, Montaigne, Agrippa d'Aubigné, La Boétie, etc... afin de faciliter la tâche du chercheur, on a adopté le classement alphabétique des titres. Enfin, innovation particulièrement heureuse et que l'on souhaiterait voir adoptée par plus d'un bibliographe, un Index, de 43 pages à trois colonnes, signale les auteurs du XVIe siècle qui, bien que n'ayant pas fait l'objet d'une étude, s'y trouvent cités; deuxièmement les auteurs anciens ou étrangers traduits ou imités au XVIe siècle, ainsi que les personnages historiques et personnalités diverses, mentionnés dans les généralités ou dans les titres d'ouvrages des études citées.

La liste qu'a établie M. Cioranesco réunit 2.129 auteurs, c'est-à-dire que jamais encore un tel nombre d'écrivains du XVIe siècle n'avait été mis en lumière. Il suffit de feuilleter les bibliographies antérieures depuis les Bibliothèques de J. La Croix du Maine et Antoine Du Verdier, revue par J. Ant. Rigoley de Juvigny, jusqu'aux Manuels de Lanson et de Mlle Giraud, pour voir d'un coup d'œil quel enrichissement représente ce nouveau travail.

Non pas que ce répertoire signale tous les auteurs du XVIe siècle ayant existé, mais il remet en lumière maint écrivain dédaigné ou oublié et mentionne à leur sujet tel ou tel article qui, jusqu'alors, avait échappé aux recherches. M. Cioranesco n'a utilisé les travaux antérieurs des bibliographes que comme un point de départ ou un

moyen de contrôle; il s'est astreint, pendant des années, à dépouiller les catalogues des bibliothèques parisiennes ou provinciales, et même étrangères, il a fouillé les revues les plus diverses, compulsé les livres et recueilli ainsi ces milliers de références qu'il a pu, grâce à une méthode impeccable et une conscience exemplaire, coordonner et classer pour le plus grand profit des érudits. Dans un tel travail, qui a exigé une si vaste enquête, les omissions sont certaines; il n'est pas de travail humain qui échappe à cette loi, mais M. Cioranesco a déjà entrepris un supplément qui complétera, sur plusieurs points, des références données et y ajoutera toutes celles qui, depuis la publication, ont paru dans les revues ou les livres, c'est-à-dire depuis 1950, date à laquelle les premiers dépouillements ont été arrêtés.

Ce livre monumental est une somme, comme on disait autrefois, un trésor de références, où puiseront longtemps les érudits. L'Institut de France, en lui décernant l'un de ses prix, a consacré déjà sa renommée et justifié le tribut d'éloges qui lui revient. Mais l'éditeur M. Patrice Laurent, en assumant la charge et la responsabilité de cette publication, a droit aux remerciements de tous, parce qu'il maintient, une fois de plus, le renom de l'ancienne maison Klinsieck, vieille de plus d'un siècle, la doyenne respectée des librairies dévouées à l'érudition française.

Cette bibliographie du XVI° siècle de M. Cioranesco est, dans sa pensée, le premier échelon d'une entreprise beaucoup plus vaste : les dates d'un siècle sont des limites apparentes, dont on conserve le cadre pour les facilités de l'enseignement, mais nombre d'auteurs sont à cheval sur deux siècles et leur œuvre empiète obligatoirement sur l'une ou l'autre et déjà au cours de son enquête M. Cioranesco a relevé et mis de côté plusieurs milliers de fiches, se rapportant au XVII° et au XVIII° siècles. Dans sa paisible demeure de Santa Cruz de Tenerife, aux îles Canaries, jour après jour, dès que son enseignement lui laisse quelque loisir, il compulse ses fichiers et reprenant son travail bibliographique, entrevoit, dans un avenir pas trop éloigné, la parution des autres tomes.

C'est une bibliographie d'un tout autre modèle qui, elle aussi, s'allume comme un phare dans la nuit de nos connaissances. Le titre est un peu long, mais précise nettement le sujet : Répertoire bibliographique des traductions et adaptations françaises du Théâtre étranger du XV° siècle à nos jours (2). Il comportera un ensem-

(2) *Répertoire Bibliographique des Traductions et Adaptations Françaises du Théâtre Etranger du XV° siècle à nos jours* par Mme Horn-Monval. Préface de M. Julien Cain, éd. du Centre National de la Recherche Scientifique, tome I :*Théâtre Grec Antique*, VII+122 pages à deux col. 2388 n°s. — Tome II : *Théâtre Latin Antique. Théâtre Latin Médiéval et Moderne*, 112 pages, 1957 n°s. Deux volumes in-4°.

ble de plus de 20.000 références, réparties en huit volumes dont deux viennent de paraître, consacré l'un au Théâtre grec antique, l'autre au Théâtre latin antique et Théâtre latin médiéval et moderne. L'auteur est la spécialiste la plus qualifiée et par sa formation familiale et par ses relations théâtrales et son long séjour comme bibliothécaire, puis comme conservateur, de la collection Rondel, à la Bibliothèque de l'Arsenal, Mme Horn-Monval. Il n'est pas un historien du théâtre, en France ou à l'étranger, qui n'ait eu recours à son obligeance et à son érudition et qui n'ait apprécié l'immensité de ses connaissances et son inlassable dévouement. Elle est la fille de Georges Monval, le fondateur en 1879 de la revue Le Moliériste, où pendant dix ans, parurent des centaines d'inédits, autour du Théâtre Français et qui devint l'archiviste de la Comédie Française! Mme Horn-Monval a donc toujours vécu dans le monde du théâtre. Elle a connu pendant près d'un demi-siècle, tous les acteurs en renom, assisté à l'éclosion de toutes les pièces de théâtre et recueilli les échos qui entourent la vie dramatique.

Certes les bibliographies théâtrales ne font pas défaut et de nombreux collectionneurs et amateurs ont, depuis deux siècles, rassemblé brochures et programmes, tandis que des revues (la dernière en date est le Bulletin de la société d'histoire du théâtre depuis 1902), publiaient des études sur la vie théâtrale. Rappelons pour mémoire leurs noms : La Vallière, Pont-de-Vesles, Paulmy, Soleinne, Taylor, Paul Lacroix, Auguste Rondel. C'est un aspect spécial et tout nouveau dans l'histoire théâtrale qui a retenu l'attention de Mme Horn-Monval : la question des traductions ou adaptations de pièces du théâtre étranger. On accorde en général une place trop étroite aux traducteurs et on a tendance à les négliger ou les méconnaître. On aurait pu se rappeler l'article, paru ici même, de Rémy de Gourmont sur les traducteurs. Ce sont eux qui forment le lien entre les siècles et entre les pays du monde : « La littérature, expose Rémy de Gourmont (3), n'est si vivace que parce qu'elle s'est constamment renouvelée et ne s'est jamais renouvelée que sous des souffles venus du dehors, et souvent de très loin, et cela depuis les temps les plus anciens jusqu'aux temps les plus récents. » Le théâtre est peut-être l'un des genres littéraires qui témoignent le plus profondément de ce rafraîchissement, de ce renouvellement par les traductions. Aussi le répertoire, que Mme Horn-Monval a établi, en apporte la preuve et la démonstration. Le plan qu'elle a adopté permet de mieux suivre les influences successives et diverses. La plus ancienne traduction française d'œuvre théâtrale qu'elle ait retrouvée est un manuscrit

(3) Article recueilli dans *Promenades Littéraires*, cinquième série, *Mercure de France*, 1913, p. 163.

des comédies de Térence, établi en 1466 par Guillaume de Rippe « notaire et secrétaire du roi Louis XI », car si elle a borné son répertoire aux traductions, manuscrites ou imprimées, existant actuellement dans l'une des bibliothèques parisiennes, elle fournit aux travailleurs l'état des ressources qu'ils peuvent consulter pour montrer les influences qu'a subies le théâtre français au cours des siècles. Grâce à ce répertoire, on pourra reconstituer, pour le théâtre italien, le passage des troupes d'acteurs en France, et pour nombre d'auteurs on découvrira des sources qui n'avaient jamais été décelées, notamment pour Molière : peut-être même des plagiats apparaîtront qui n'avaient pu être soupçonnés; la liste pourra alors être établie des auteurs étrangers dont l'œuvre est encore inconnue, en France, et qui sauront désormais apporter leur tribut à l'histoire théâtrale.

Afin de permettre l'utilisation de ce répertoire, Mme Horn-Monval ne s'est pas bornée à relever, par auteur et par pièce, la liste exacte des traductions et adaptations, elle a minutieusement relevé les éditions successives qui en ont été faites et attestent leur diffusion; elle a ajouté, à la suite de chaque titre, qui comporte l'éditeur, le lieu d'impression, le format, la date et le nombre de pages, l'indication, entre parenthèse, de la ou des bibliothèques parisiennes où se trouve l'exemplaire avec sa cote. Pour accomplir ce travail, Mme Horn-Monval a effectué ces dépouillements à travers vingt bibliothèques et dépôts d'archives de Paris. Ne voulant rien laisser dans l'ombre, elle a même signalé les recueils et choix de traductions; ainsi elle n'a pas hésité à noter pour Platon les *Dialogues* qui ont été mis à la scène et pour Théocrite les *Idylles* dialoguées. Comme il arrive que ces œuvres dramatiques, traduites ou adaptées, ont fréquemment changé de titre, elle a établi un index par titres, en y ajoutant le titre de la pièce originale et le nom de son auteur.

Aux deux tomes qui viennent de paraître *Théâtre grec antique* comportant 2.833 numéros, et *Théâtre latin antique et moderne*, de 2.100 numéros, vont s'ajouter bientôt, un tome III pour le théâtre italien qui réunira 2.540 numéros, le théâtre espagnol et portugais (1.505), le théâtre anglais (4.209) et américain (450 numéros) : ici la discrimination a été beaucoup plus délicate et soulèvera peut-être des objections ou des critiques, parce que souvent la preuve a fait défaut pour identifier l'auteur; puis viendront les théâtres allemand (3.500 numéros), flamand, hollandais et scandinave (1.520 numéros) et enfin le théâtre slave et le théâtre du Proche et Extrême-Orient. S'il n'a pas été possible à l'auteur de surcharger de notes ce vaste travail, on peut dire dès maintenant envisager comme complément une étude sur les troupes d'acteurs : les compagnies italiennes et espagnoles ont été, à une époque ancienne,

les initiateurs et les propagateurs d'idées nouvelles. La place est grande dans l'histoire théâtrale qu'ont occupée Lekain et Talma, Kemble et Irving Laurence Olivier et Sarah Bernhardt, Novelli et la Duse, Antoine et Lugné Poe, Georges Pitoëf et Jouvet, Charles Dullin, Jacques Copeau et Gaston Baty.

Que de voies nouvelles vont s'éclairer grâce à une connaissance plus approfondie de notre théâtre! que de sujets de thèses vont pouvoir éclore, grâce à toutes ces références coordonnées et classées! La France avait déjà l'admirable collection, constituée par Auguste Rondel; elle a maintenant le premier répertoire de traductions et d'adaptations théâtrales.

Jean Bonnerot.

Guide Bibliographique de la Presse de Bernard Voyenne, éd. des Guides du Centre de Formation des Journalistes, 29, rue du Louvre, 1958 48 p., in-12. — Sous sa forme réduite et sa typographie ingénieusement présentée, c'est, en 48 pages, la première bibliographie pratique et intelligente qui ait paru sur la presse. Elle est divisée en huit chapitres en voici les titres : Bibliographies, Annuaires et Répertoires; Ouvrages Généraux; Histoire de la Presse; Droit de la Presse et Déontologie du journalisme; Sociologie et Economie de la Presse; Technologie, Manuels et Formation professionnelle; Cinéma, Télévision, Radiodiffusion; Publications périodiques. Il rendra les plus grands services aussi bien aux journalistes qu'aux historiens, parce qu'il donne, sous une forme racourcie, l'essentiel des livres à consulter et que, pour chacun d'eux, il ajoute la cote précise à la Bibliothèque Nationale. Dans le chapitre « Histoire de la Presse », on trouve toute une série de monographies et de mémoires, classés chronologiquement, avant le XIXe siècle de 1800 à 1914, la Commune, la Guerre 1914-1918, la période 1918-1939, puis la période 1939-1944. Jamais encore on n'avait rassemblé, avec tant de soin et de précision, un pareil choix de titres et de références utiles. Toutes les questions n'y sont pas résolues et il serait facile de signaler ici ou là une omission regrettable. Si les quotidiens y ont la première place on souhaiterait y voir figurer les hebdomadaires, au moins les principaux. Mais ce guide ne pouvait, en si peu de pages, épuiser la question, qui mériterait une étude plus approfondie. M. Voyenne est certainement capable de la réaliser un jour, parce qu'il connaît excellemment son sujet. Il ne s'est pas contenté de relever les titres, il a, pour de nombreux ouvrages, indiqué en petit texte, en deux ou trois lignes, leur contenu. Il lui sera facile, en s'aidant de l'« Essai sur la Presse Française » de Georges Bourgin qui a paru dans le « Bulletin du Comité international des Sciences Historiques » de Mars 1934 et la liste fournie par Georges Weill, dans son livre déjà ancien « le Journal », de poursuivre ses recherches et de réaliser cette bibliographie plus développée. Il y ajoutera, ce qui manque dans son petit guide, un index des noms propres d'auteurs et un index des sujets qui sont indispensables pour la bonne utilisation d'un semblable ouvrage.

Les Sources du Travail Bibliographique, par N.L. Malclès. — Tome III : **Bibliographies Spécialisées (Sciences exactes et Techniques) avec la collaboration de G. Garnier, P.-J. Guelpa, G. Kœst, M.-G. Madier, J. Miet**, in-8°, X + 578 pages, Genève; Librairie Droz. Avec ce volume se termine l'œuvre capitale entreprise par Mlle M.-L. Malclès, dont le premier volume avait été signalé ici même en février 1951, p. 344 à 347. Il se compose de treize chapitres dont voici les sous-titres : Histoire générale des Sciences; Répertoires généraux des sciences; Sciences mathématiques; Astronomie; Astrophysique; Sciences physiques; Cristallographie; Minéralogie; Physique du Globe; Chimie; Sciences de la terre; Biologie générale et animale; Zoologie; Botanique et Physiologie végétale; Sciences médicales; Phar-

macie. On ne peut qu'admirer l'ampleur et la richesse de ces listes de références, classées ingénieusement sous de multiples rubriques qui permettent facilement d'orienter les recherches. A la fin de chaque section sont énumérés les principaux périodiques spécialisés qui s'y rapportent. Le champ d'études était si vaste et si varié qu'un choix s'imposait pour ne pas signaler des ouvrages périmés : des spécialistes ont été interrogés qui ont permis d'apporter des précisions, toujours délicates dans ces grandes œuvres de synthèse. De plus la multiplicité des sciences a conduit l'auteur à retenir principalement des monographies qui sont « l'unique source d'information dans chaque cas ». Il fallait éviter une accumulation exagérée de références et ne retenir que celles qui étaient indispensables. Il est certain que ce travail, avec la multiplicité des disciplines envisagées, ne peut s'adresser qu'aux spécialistes, praticiens et techniciens, mais il peut réveiller dans la mémoire un titre oublié ou suggérer une monographie d'usage peu courant. La place a manqué pour insérer un chapitre sur les sciences agronomiques qui avait été rédigé, mais n'a pu être retenu dans un volume déjà surchargé.

Dans son introduction même, l'auteur a noté les critiques ou remarques qui pourront être adressées à son œuvre, elle s'est heurtée à des difficultés inévitables : certaines disciplines comme la Chimie colloïdale, la chimie nucléaire, etc... sont en perpétuelle évolution et les découvertes modifient à chaque instant les résultats connus; de même, pour nombre de sujets, il n'existe aucun traité français pour les vitamines, la catalyse, les glucosides, les lipides, etc... et il faut recourir à des traités allemands, américains ou anglais. Le travail entrepris par Mlle Malclès et ses collaborateurs a déjà l'avantage d'établir, comme on le fait pour la littérature, « un état des questions » et de connaître exactement pour la science française ici et là, ses insuffisances et ses lacunes : question d'édition ou d'éditeur, manque de crédits, peut-être également négligence des pouvoirs publics pour encourager, aider et subventionner les recherches. Là encore Mlle Malclès aura rendu un signalé service en faisant le point de nos connaissances, dans ces diverses matières des « Sciences exactes et techniques »; en réveillant l'attention sur ces graves problèmes, elle aura jeté l'appel. Espérons qu'il sera entendu, la science française en sera redevable et reconnaissante à l'auteur de ce livre.

Bibliographie de Choderlos de Laclos dans le **Bulletin du bibliophile** N° 2 à 4 1958, p. 49 à 173, (N° paru fin mars 1960.) Pour faire suite à la bibliographie de Henri Ducamp de Saint-Paul sur les éditions originales des *Liaisons Dangereuses* parue en 1928, voici, sous la signature de Max **Brun**, une Contribution bibliographique à « l'Etude des Editions des Liaisons Dangereuses portant le millésime 1782 ». Cette étude, très particulière et d'une minutie impeccable, se divise en deux parties : les éditions de format in-12 indiquées comme se trouvant chez Durand-Neveu, et les autres éditions. La collation est faite, tome par tome, et page à page, et relève les moindres variantes du texte et les coquilles ainsi que l'état des gravures qui les illustrent. *Les Liaisons* ont été un des livres les plus souvent réimprimés et contrefaits, et réédités en cachette, et c'est ainsi que plus de quinze éditions différentes portent ce même millésime 1782. Cette mise au point permettra aux collectionneurs d'identifier de façon certaine leurs exemplaires.

Une Bibliographie vinicole. C'est dans le livre de M. Roger **Dion**, professeur au Collège de France, édité aux frais de l'auteur, que se trouve la première bibliographie sur « la vigne et le vin depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours ». L'ouvrage comporte 750 pages et la bibliographie méthodique, qui le complète, groupe 825 titres d'ouvrages parus depuis 1800 sur « l'Histoire de la vigne et du vin en France dès l'origine au XIXe siècle » Comme c'est la première fois qu'un semblable travail est établi de façon aussi minutieuse et érudite et qu'il intéresse à la fois les historiens et les littérateurs, il a paru utile de le signaler ici. Mais les références se trouvent réparties en 42 sections, classées dans l'ordre alphabétique : aussi serait-il souhaitable qu'un index final permît d'y faire des recherches. Il est vrai que la lecture attentive éveille à chaque instant l'allusion à un texte ou l'indication d'un ouvrage peu connu et qu'ainsi le lec-

teur s'instruit et s'enrichit de connaissances nouvelles.

Un historien du théâtre « Le Moliériste » Georges Monval. C'est dans la **Revue d'Histoire de la Société du Théâtre,** N° de Juillet 1960, p. 137 à 146, que Mme Madeleine **Horn-Monval** a établi cette bibliographie chronologique, pour commémorer le cinquantième anniversaire de la mort du grand spécialiste de Molière, Georges Monval, mort le 28 juin 1910. Une brève notice biographique lui sert d'introduction. Il convient de rappeler que Georges Monval est vraiment l'historien du Théâtre Français qui en a renouvelé la connaissance précise; c'est lui qui a dressé les catalogues de ses collections, établi la chronologie moliéresque, publié le texte original des Comédies de Molière et raconté l'histoire administrative, anecdotique, littéraire de l'Odéon jusqu'en 1853.

Enrichissements de la Bibliothèque Nationale de 1945 à 1960. Dons et acquisitions. Paris XII + 232 p. et 24 pl. R. T. C'est un catalogue de l'exposition ouverte dans les galeries Mansart et Mazarine, pour témoigner de l'ampleur et de la variété de l'œuvre accomplie par M. Julien Cain, Administrateur Général de la Bibliothèque Nationale. La liste ne comporte pas moins de 1 300 pièces, groupées selon les départements auxquels elles appartiennent. C'est ainsi que sont décrits 180 manuscrits, 463 monnaies et médailles auxquelles il faut joindre 13 sceaux anciens, 23 cartes et plans dont l'Astrolabe et une carte japonaise, 11 incunables, 33 éditions du XVIe siècle, 9 du XVIIe, 13 du XVIIIe, 10 collections de périodiques littéraires, une série de tracts de la guerre de 1939-1945 et les périodiques clandestins. 121 estampes, 29 photographies, 24 imprimés et manuscrits musicaux. Cette liste sommaire est forcément abrégée, mais elle montre avec quel souci d'actualité la Bibliothèque Nationale n'a cessé de suivre les Ventes et de solliciter des dons, pour faire du grand dépôt de la rue de Richelieu un des plus riches du monde.

Trésors de la Bibliothèque Municipale de Caen, Caen 1960, X + 61 p. et 8 pl. C'est le complément de l'article paru ici même en février 1959, p. 333 à 336, que présente l'exposition ouverte en avril, dans le parloir de l'Abbaye-aux-Hommes de Caen. Mlle Dupasquier a réuni une centaine des plus belles pièces de sa bibliothèque reconstituée : incunables, livres du XVIe s. voisinent avec des livres illustrés des XVIIe et XVIIIe siècles et de beaux spécimens de reliure. Ce catalogue, préfacé par le Maire, M. J.-M. Louvel et enrichi d'un avant-propos de M. A. Masson, est comme un mémorial qui atteste la renaissance de la nouvelle bibliothèque normande.

Le Bulletin des Bibliothèques de France, en inaugurant sa quatrième année, a eu l'heureuse idée de différencier la pagination de sa seconde partie, appelée « Bulletin de Documentation Bibliographique » en mettant un astérisque à ces pages nouvelles et de placer, au début du sommaire, la liste des ouvrages et articles analysés. Dans le numéro de janvier 1959 on peut relever le très curieux compte rendu de la Conférence Internationale sur l'Information Scientifique qui s'est tenue à Washington en novembre 1958, par Eric de Grolier. Dans le N° de février une étude de J. P. Seguin, sur la Surélévation du Département des Imprimés de la Bibliothèque Nationale, ornée de quatre planches montrant l'état des travaux en cours, la vue des magasins telle que Labrouste, l'architecte, l'avait constituée et leur aspect nouveau après l'adjonction d'épis intercalaires. Une curieuse vue aérienne du magasin central, avec un plan schématique des travaux, complète cette étude. Un exposé de Mmes Marcelle Dumas et Françoise Gaston-Chérau se rapporte à la délicate question des publications des Congrès Internationaux : les travaux de W. Gregory en 1938, de H. Grombach en 1944 qui a établi la bibliographie de ces congrès, dans le domaine des sciences appliquées, ont permis déjà de mettre de l'ordre dans ces publications qui paraissent irrégulièrement, avec des titres fantaisistes. Il semble que la mise au point d'un fichier-table, avec vedettes multipliées et l'emploi de fiches de couleurs, correspondant aux disciplines et aux villes où se sont tenus ces congrès, faciliteraient la tâche des usagers. — Dans le N° de mars une remarquable étude de Jean Bleton sur la nouvelle bibliothèque municipale de Brest, anéantie pendant la guerre 1939-1945, s'enrichit de quatre vues évocatrices. — Dans le N°

d'avril c'est à M. Pierre Lelièvre qu'il appartient de présenter les Nouvelles Bibliothèques Universitaires d'Aix et de Marseille. L'étude est complétée par des plans des plus évocateurs et enrichie de six grandes vues des bâtiments intérieurs et extérieurs. Cette réalisation fait partie du grand plan de résurrection des Bibliothèques Universitaires, pourvues de l'équipement le plus moderne et offrant aux usagers des salles parfaitement éclairées et aérées.

Dans le N° de mai l'article de Marcelle Bouissi, de la Bibliothèque de Pau, traite d'un sujet plein d'intérêts pour les bibliothèques d'enfants, La Littérature Enfantine, qui est objet de grande sollicitude dans les pays de langue anglaise. De cette étude il ressort que les éditeurs français font paraître « beaucoup plus de livres d'enfants traduits de l'anglais, que les anglo-saxons en traduisent du français ». Alexandre Dumas, Jules Verne, Charles Perrault, Boutet de Monvel, Jean de Brunhoff, Françoise Seignobosc sont les plus à l'honneur, en revanche on constate l'absence du Petit Prince de Saint-Exupéry, de Mme d'Aulnoye. Il y a là une enquête à poursuivre et à développer en souhaitant que de nombreux livres soient traduits pour enrichir les bibliothèques enfantines. — Dans le N° de juin on aborde des problèmes de psychologie avec un article de Joffre Dumazedier et Jean Hassenforder qui étudient « le loisir et le livre, éléments pour une sociologie de la lecture. La question n'est pas nouvelle et la liste des 76 articles ou volumes, indiqués comme références atteste son importance. Mais c'est avec lenteur que les livres pénètrent dans les campagnes et même dans les petites villes. Il faudrait la multiplication des bibliobus et une campagne intelligemment menée pour développer bibliothèques scolaires et bibliothèques rurales. Déjà des clubs s'organisent pour présenter et projeter des films anciens, c'est tout un mouvement à créer, auquel M. Robert Escarpit sera l'un des premiers à collaborer, pour diffuser le livre à travers les campagnes françaises. — Dans le N° de juillet-août apparaît un problème d'actualité que met en lumière l'accroissement de la population mondiale, il est traité par A. Girard sous le titre « La documentation Démographique ». La population en France croît annuellement de 250 à 300 000 personnes et la progression dans d'autres pays : Amérique, Afrique et Asie est du triple et parfois du quadruple. De nombreuses revues de statistiques et des annuaires montrent l'importance du problème qu'atteste encore la bibliographie spécialisée que donne A. Girard comme complément à son article. — Dans le numéro de septembre deux articles à signaler: l'un de P. Brattfort et A. Leroy « Des mots-clés aux phrases-clés ». Les progrès du codage, de l'automatisation des fonctions documentaires et complété par une liste de références, présente des schémas ingénieux qui seront utiles pour le développement de certains fichiers; l'autre, sous la signature de L.-N. Malclès, offre une série de réflexions sur l'enseignement bibliographique à propos du Manuel de W. Totok et Rolf Weitzel. Personne n'était plus qualifié que l'auteur du cours de bibliographie et de l'ouvrage fondamental en trois volumes « Les sources du travail bibliographiques » qui restera longtemps célèbre par la richesse et la précision de ses références — Dans le numéro d'octobre l'article de R.-S. Basset sur « Les Bibliothèques des hôpitaux et sanatoriums de l'Assistance Publique » pose de multiples problèmes depuis le transport des livres dans les salles à l'aide du chariot que Georges Duhamel nomme « le chariot de consolation », jusqu'au prêt aux malades pour lequel la collaboration du bibliothécaire est indispensable. Un chiffre montrera l'importance de ce service : en 1958 on a prêté 650.000 volumes et l'on ne tient pas compte de nombreux prêts qui s'effectuent de la main à la main, entre malades. Il faut noter que ce ne sont pas les donateurs qui alimentent le plus utilement ces bibliothèques, parce que les cadeaux consistent trop souvent en livres inutilisables, abîmés ou tomes dépareillés. — Dans le n° de décembre à retenir un article d'actualité d'E. Delavenay sur la « traduction automatique et linguistique appliquée », qui est appelée à prendre de plus en plus d'extension et à rendre de multiples services. Et une étude d'A. Frœlich sur quelques atlas usuels complétée par une liste bibliographique des atlas de références géographiques (généraux, nationaux, et régionaux) les atlas historiques et les atlas scientifiques et statistiques. Sous sa forme succincte cette étude serait encore plus précieuse

si des commentaires critiques accompagnaient la liste de titres.

Dans le numéro janvier-mars 1960 une note détaillée sur la nouvelle bibliothèque universitaire de Grenoble, installée boulevard Lyautey, vaste bâtiment où l'on a placé les salles de lecture au-dessus des magasins c'est-à-dire à vingt mètres au-dessus du niveau de la rue. Deux ascenseurs et des monte-charges les désservent. Des plans et deux vues (intérieur et extérieur, permettent de se rendre compte de la nouveauté de l'aménagement. Dans le nº de juin le Conservateur des Estampes J. Adhémar expose les grandes lignes de l'inventaire complet, en cours de réalisation, de ce vaste département qui révélera aux collectionneurs comme aux érudits les richesses inconnues de ces différentes séries. Les notices prévues donneront le sens de chaque estampe, avec sa date et tous les renseignements utiles pour son indentification. Cet inventaire rendra les plus grands services. — Dans le Nº de juillet une étude de F. Russo sur « l'Histoire des Sciences », cette branche, comme il le dit, si longtemps délaissée et dont le vaste domaine apporte pour les techniques comme pour l'enseignement une contribution des plus importantes. L'article est complété par une liste méthodique des ouvrages récents et anciens les plus indispensables à connaître, avec une liste des monographies de savants et leurs œuvres.

Dans le **Bulletin d'Informations de l'Association des Bibliothécaires Français,** Nº de juin 1959, il faut relever l'article documenté de Anne Basanoff sur la « bibliothèque russe de Diderot » qui représente une contribution capitale à l'histoire littéraire. Il est complété par un état des livres russes que Diderot propose à la bibliothèque du Roi avec leurs cotes actuelles à la Bibliothèque Nationale et quatre facsimilés de titres et de pages. Et une étude de Thérèse Chevanne sur les bibliothèques pénitentiaires, article qui est reproduit d'après le bulletin de l'union des sociétés des patronages de France (Revue pénitentiaire et de droit pénal). Leur but est « d'essayer d'élever le niveau moral du lecteur et de lui donner des vues nouvelles sur sa situation, ses devoirs, son avenir. — Dans le Nº de mars 1960 une étude d'ensemble de Jean Bleton sur les nouvelles bibliothèques universitaires et municipales françaises. Depuis dix ans plus de vingt-cinq ont été ouvertes soit dans des bâtiments entièrement nouveaux, soit réaménagées dans des bâtiments anciens rajeunis et transformés. Le programme de construction prévoit encore la construction et l'aménagement d'une dizaine de bibliothèques dans les trois années à venir.

« Catalogues de Ventes et de Libraires ». C'est par les ventes que les collectionneurs et les bibliothèques peuvent s'enrichir et faire des trouvailles de livres rares ou de manuscrits. Cette source de documentation littéraire est capitale. Les articles de Roger Pierrot dans la « Revue d'Histoire Littéraire de la France » donnant un dépouillement, alphabétiquement classé par noms d'auteurs, des manuscrits littéraires passés en vente, en atteste l'importance. Les grandes ventes des collections Alfred Dupont, Lucien Graux, pour ne citer que les principales, ont révélé plusieurs textes de nombreux manuscrits qui enrichissent nos connaissances. Et voici qu'un libraire, particulièrement bien placé et au courant de l'actualité, publie depuis le 25 mai 1958 chaque mois un bulletin — le « Bulletin Pierre Bérès » — qui donne « des informations destinées à ceux qui aiment les livres et des indications bibliographiques ou bibliophiliques intéressantes ». Chaque numéro est enrichi d'une ou plusieurs reproductions et les pièces rares sont décrites avec une telle minutie qu'elles illustrent, si l'on peut dire, l'image elle-même.

A Critical Bibliography of French Literature. D. C. Cabeen. Volume IV. The Eighteenth Century. Edited by George R. Havens and Donald F. Bond XIV + 412 pages in-8º. Cette importante bibliographie dédiée à la mémoire de Gustave Lanson n'est pas une simple liste classée de titres avec tout l'appareil d'usage : pages, éditeur, année, tomaison, etc. mais une vaste enquête due à quarante-cinq spécialistes qui ont choisi pour chaque sujet les livres et articles qu'ils ont jugé indispensables à connaître sur telle ou telle question et, innovation particulièrement précieuse, un jugement critique sur l'œuvre et l'indication des compte rendus dont le livre a été l'objet dans les Revues. La minutie du travail, avec les renvois multiples, permet d'orienter

ses recherches sans erreur possible. C'est ainsi que les revues anciennes du XVIIIe siècle : « Journal Encyclopédique », « Bibliothèque Britannique », « L'Observateur Littéraire », etc... sont accompagnés d'une notice indiquant leur plan, les tables et les différents sujets qui y sont traités. Le chapitre des « Influences et des relations avec l'étranger » est particulièrement riche en références. Il suffit de feuilleter ou mieux de lire le vaste index de 42 pages à deux colonnes pour se rendre compte de l'ampleur des dépouillements qui ont été effectués, bien que tous les auteurs du XVIIIe ne s'y trouvent pas cités. Les onze chapitres de cette Bibliographie répartissent ingénieusement les sujets : la poésie, le drame, le roman, le mouvement philosophique, en forment les grands chapitres, tandis que Montesquieu, Voltaire, J.-J. Rousseau, Diderot constituent chacun un groupe à part et particulièrement riche. Pour s'en rendre compte, il suffit de se reporter à l'Index et de voir à chacun de ces noms la longue liste des renvois qui s'y rapportent, classés alphabétiquement par noms d'auteurs tandis qu'à leur suite sont énumérés, par titres, les principales œuvres étudiées. On a ainsi, d'un seul coup d'œil, l'ensemble des références essentielles qui se rapportent à un auteur. Un premier chapitre rassemble les généralités depuis l'histoire des littératures, les auteurs de Mémoires, les Salons, la Censure, l'Histoire du langage, etc. Reste la difficulté de classer de nombreux écrivains du XVIIIe siècle qui sont en marge de la Philosophie, de l'Histoire, etc.; ils sont groupés dans un chapitre à part : Grimm, La Harpe, L'abbé de Saint-Pierre, Buffon, Vauvenargues, Rivarol, Mme de Lambert, Fréron, etc. Peut-être l'ordre alphabétique eut-il été préférable, mais la variété des sujets ne le permettait pas.

On aurait été heureux aussi de rencontrer entre parenthèses, à la suite des noms d'écrivains, leurs dates de naissance et de mort; enfin la division par siècles montre combien certaines anomalies sont regrettables; c'est ainsi que Vauban y prend place parce que sa « Dime royale » (1707) est chronologiquement du XVIIIe siècle, mais il appartient plutôt à l'époque de Louis XIV, donc au XVIIe siècle.

Mais la richesse des références de livres et de revues est telle et le classement, grâce à l'Index, si ingénieux pour le chercheur qu'on se refuse le droit de faire, ici ou là, des réserves, pour tel jugement ou tel choix. Les auteurs ne pouvaient, en moins de 400 pages, fournir l'équivalent de plusieurs manuels spécialisés et souvent l'indication d'un simple article qu'ils ont pris soin de relever est plus utile qu'un gros livre périmé parce que l'analyse qu'ils en font, justifie leurs préférences.

ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

PREHISTOIRE GENERALE. — A la collection Destins du Monde (A. Colin), appartient le premier tome (1959), l'Homme avant l'Ecriture, **publié par M. Varagnac, Conservateur en Chef du Musée de Saint-Germain, avec le concours de spécialistes qualifiés; il ouvre un monde nouveau. Sur la préhistoire de notre pays et des contrées limitrophes, il existe d'excellentes études dont, parmi les plus récentes, celle de MM. Breuil et Lantier (Payot) qui offre un tableau complet des progrès humains depuis les origines jusqu'à l'époque néolithique. Mais, sur le reste de la terre? On disposait bien d'exposés de multiples fouilles préhistoriques des autres continents, éparses et, pour beaucoup, d'accès difficile. Avec ce nouveau volume nous avons, du moins pour l'heure présente, la somme des activités de l'homme des temps les plus reculés jusqu'à l'apparition de l'écriture aux débuts**

de l'âge du métal, car malgré la multitude de ces données, ce ne sont que des jalons pour la connaissance d'une histoire que les spécialistes évaluent à des centaines de millénaires. M. Varagnac qui présente cette période rappelle que l'espèce ne peut être considérée comme définitive, mais sujette à des variations des groupements d'individus; il faut donc se garder de conclusions hâtives en présence d'un seul fait, quoique dûment constaté. Dans l'histoire paléontologique des Primates dont le type primitif se laisse à peine saisir, on distingue plusieurs « paliers » dont l'Homo sapiens est depuis quelques dizaines de millénaires le dernier d'une série qui s'étend depuis les temps tertiaires et quaternaires. Même si nous ne restituons pas tous les types intermédiaires, nous pouvons être convaincus que chaque stade est un progrès; ainsi, par exemple, en est-il des Néanderthaliens précédant l'Homo sapiens. Et l'auteur insiste sur cet aspect « buissonnant » de l'évolution, caractérisée par la « différenciation des divers rameaux et par leur spécialisation de plus en plus étroite », l'évolution pouvant garder son individualité à chaque palier.

Ainsi les Primates, d'abord peu différenciés, se sont toujours distingués par un développement cérébral qui porte à la fois sur le volume de l'encéphale et le développement de ses diverses parties pour atteindre son apogée chez les Hominidés. La section horizontale du crâne de l'Homo sapiens montre à cet égard sa supériorité sur les espèces voisines, et M. Varagnac estime que dès son apparition, il devait présenter les qualités psychiques actuelles de l'Homme moderne et qu'à mesure de nos découvertes archéologiques, on reconnaît que les premières civilisations proches du Néolithique, peuvent être comparées à celles qui nous sont contemporaines. C'est cette supériorité cérébrale qui a permis à l'Homme, faible et moins armé que les grands animaux, de survivre en suppléant par son industrie à la force qui lui manquait. On peut avoir idée maintenant du développement de l'Homo faber jusqu'à l'Homo sapiens; qu'en est-il des stades antérieurs? La thèse de l'Homme dérivé du Singe, gorille ou chimpanzé a fait son temps, mais au début de ce siècle on s'évertua à déceler les caractères intermédiaires dans les fossiles humanoïdes quaternaires retrouvés un peu partout; ce fut la recherche du « Missing link ». Or tous leurs caractères sont opposés à ceux des Anthropomorphes. L'ossature sera la caractéristique pour déterminer la nature d'un fossile. Et une figure « buissonnante », comme nous le disions tout à l'heure, montre dans la gerbe des Simiens, le rameau nettement séparé des Hominiens, pendant le Tertiaire et le Quaternaire, soit plusieurs centaines de millénaires.

Or cette progression de l'activité de l'homme est due à son outillage qu'il perfectionne d'âge en âge, en partie grâce à sa croyance

en la magie, application du vouloir de l'individu sur ses semblables et sur les choses et dont son outillage sera le début de la réalisation. Les techniques ont toujours une marche ascendante malgré leurs fluctuations. L'Europe en a eu la preuve lors des Grandes Invasions qui, si elles ont pu parfois annihiler des progrès, ne l'ont fait que temporairement, l'individu retrouvant très vite le potentiel dont on l'avait privé. Cette marche ascendante s'est faite par étapes; l'homme a fabriqué des outils pour se défendre, attraper les bêtes dont il faisait sa subsistance et c'est toute l'histoire des âges de la pierre : à la pierre dégrossie, succède la pierre pointue, puis la lame et la pointe fine. Or tous les peuples, à tous les âges, ont passé par ces tâtonnements qui ont occupé des millénaires. Au Paléolithique inférieur, l'Afrique et l'Europe vont à peu près de pair. Seuls l'Est et le Sud-Ouest asiatiques présentent des différences fondamentales. Ceci dû sans doute à la durée de moins en moins longue des étapes culturelles et c'est à ces dernières périodes que la différenciation a eu lieu. Pendant ces millénaires l'homme a essayé de compenser l'infériorité de ses armes en en faisant des projectiles : le bâton de jet, la fronde, le lasso, la sagaie, la flèche. Au Paléolithique inférieur, l'homme est chasseur; pour compenser la faiblesse de son armement, il invente le piège, car il faut se nourrir et s'approvisionner des matières premières que représente l'animal (cuir, corne, os, ivoire), d'où l'audace d'attaquer les grands animaux; tout ceci a duré jusqu'au Paléolithique supérieur, car au Néolithique, l'âge de la pierre polie, l'homme, de chasseur devient solliciteur du règne végétal. Il abandonne ses forêts et ses cavernes et descend vers la plaine. Tout cet exposé n'est pas construction de l'esprit. On peut étudier la marche du temps par l'étude des terrasses, des plages surélevées et sous-marines, la coexistence d'objets façonnés et d'ossement d'animaux, et la méthode du « Carbone 14 » qui se perfectionne sans cesse et qui a montré que les dates des Egyptologues et des Assyriologues sont bien près de la réalité ou, en tous cas, en concordance générale.

Cette dernière période qui va de la fin du Paléolithique au Néolithique, est celle de l'apparition d'un art prodigieux que nous expose l'abbé Breuil. Son siège principal est les côtes Est et Nord d'Espagne, le Sud-Ouest de la France, et la carte est un véritable foisonnement de sites. On ne reviendra pas sur les merveilles que constituent les peintures, les gravures rupestres, les bas-reliefs et même la ronde-bosse exécutée en argile. Les peintures du Paléolithique supérieur représentent des animaux seuls ou chassés (application de la magie qui s'est perfectionnée au cours des âges. Il n'est pas besoin d'insister sur la grotte de Lascaux, la « Chapelle Sixtine de la Préhistoire ». Cet art s'étend au Nord et Centre de l'Afrique, de mieux en mieux

explorés, où il déborde sur l'époque néolithique. Nous en avons vu les spécimens exposés aux Arts Décoratifs par la Mission Lhote.

Mais que devenait alors l'Asie? M. Vadim Elisséef nous expose sa protohistoire. Des traces d'homme fossile (Pithécanthrope) y ont été retrouvées en Asie Méridionale, et en Chine le Sinanthrope. Une branche humaine s'est trouvée isolée et s'est perfectionnée sans grande influence d'autres races. Les fouilles russes ont prouvé la coexistence des mêmes étapes en Asie Centrale et Septentrionale.

En Amérique l'extension de l'humanité n'est probablement pas le fait de passages entre l'Europe et le Nord-Est du continent, mais c'est sans doute d'Asie du Nord que s'est fait le cheminement humain vers le Nord de l'Amérique et de là par sa côte Ouest jusqu'à l'Amérique du Sud.

Tous ces progrès contrariés ou interrompus par les périodes successives de sécheresse et d'époque glaciaire présentent un développement continu, en tenant compte des centaines de millénaires qui se sont écoulés depuis les origines. Cependant on a pu assister à une époque relativement (insistons sur ce terme), peu ancienne, à l'éclosion d'une civilisation artistique exceptionnelle sans rapport avec les techniques contemporaines. C'est, au moment où nous touchons au Néolithique, l'apparition de deux civilisations à écriture que présentent M. Montet pour l'Egypte et M. A. Parrot pour la Mésopotamie. Elles apportent à nos connaissances des éléments décisifs. Ecloses à peu près en même temps, ayant sur certains points de grandes similitudes qui n'excluent pas les diversités sur d'autres, elles ont évolué dans le bassin de Grands fleuves, le Nil et le Tigre-Euphrate. Des deux côtés les hommes, de chasseurs et de pratiquants de la cueillette, s'aventurent sur la plaine pour devenir agriculteurs. (Aux dernières nouvelles on aurait découvert dans la grotte de Shanidar, région de Ravendouz, Nord de l'Irak, des ossements humains remontant au Paléolithique.) En Egypte, on a recueilli des types de maison rudimentaire en modèle réduit. En Mésopotamie, peu de bois, pas de pierre et nous assistons à une merveilleuse civilisation de l'ersatz par rapport aux nôtres. Dans les marécages du Sud, les roseaux, hauts de plusieurs mètres, remplacent en bottes assemblées le bois et donnent naissance à des huttes, mais aussi à de grandes constructions; encore aujourd'hui, les indigènes pratiquent cette architecture qui peut être de grand effet. Dans le Nord, le Mésopotamien utilise accessoirement le roseau, surtout l'argile agglomérée en briques simplement séchées et voici une autre architecture un peu précaire, mais massive à parois épaisses. Ne nous en plaignons pas : quand les Assyriens ont employé pour leurs bas-reliefs ornementaux une pierre peu résistante, la construc-

tion en se ruinant et s'effritant les a ensevelis comme dans un écrin dans l'attente des archéologues.

Pour en revenir à l'Egypte, après plusieurs sites successifs du Sud où l'outillage de pierre se perfectionne, un peu avant 3000 avant notre ère, toute l'Egypte est réunie par un seul monarque, et c'est en grande partie cette unité dans la direction qui donne la civilisation de l'Ancien Empire durant le IIIe millénaire où apparaît l'écriture. En Mésopotamie, la fusion est plus lente; les petites cités particularistes surgissent; cette période, d'avant et du IVe millénaire, a été divisée en sous-périodes du nom des sites où on a pensé les reconnaître. Mais bien d'autres sites ne s'intègrent pas dans le cadre que les premiers archéologues leur avaient préparé et les fouilleurs ont proposé chacun leur dénomination pour ces périodes. M. Parrot a fort bien fait de garder dans sa démonstration les dénominations périodes d'Obeid, d'Ourouk, de Jemdet-Nasr qui ne sont plus qu'idéales, en ayant soin de dresser à côté un tableau exact de l'imbroglio et des compénétrations qui ont été la réalité de ce IVe millénaire. Retenons qu'on lui doit, comme en Egypte, un progrès décisif de l'outillage, la connaissance du métal et l'apparition d'une écriture qui sera celle des millénaires suivants, et dont les signes à l'origine, qu'il s'agisse des hiéroglyphes, des cunéiformes ou des signes de l'Extrême-Orient, sont la représentation des objets dont on veut conserver le souvenir.

Après la période dont M. Breuil nous entretenait, où l'homme n'a exprimé qu'artistiquement les principes de civilisation dont il était porteur, voici que l'Egypte et la Mésopotamie sont en possession d'une civilisation technique sur tous les plans, y compris celui de l'art.

A partir de ce moment, la propagation sera incessante. Notamment pour l'Europe qui recevra par contre-coup des éléments civilisateurs de l'Asie dans les constructions de mégalithes dont tant de spécimens restent sur notre sol. Telle est, résumée dans ses grandes lignes, cette magnifique contribution à l'Histoire de l'Homme jusqu'au moment où l'apparition de l'écriture permet le développement d'une civilisation nouvelle, et M. Varagnac qui en écrit le dernier chapitre, nous fait sentir que cette civilisation n'est plus intacte; nous tendons par nos inventions, non à la périmer, mais à beaucoup l'élargir avec la radio, la télédiffusion et la propagation des images qui submergent quelque peu l'omniprésence de l'écriture datant de tant de siècles.

Georges Contenau.

VARIÉTÉS

LEON BLOY ET SON FRERE GEORGES. — Il est rarement question de Georges Bloy dans l'œuvre de son frère Léon Bloy qui a pourtant dans ses livres et particulièrement dans sa correspondance, parlé longuement des difficultés que la misère et aussi la bêtise des hommes lui infligèrent tout au long de son existence. Il n'y a guère que dans Jésus-Christ aux colonies **recueilli dans le** Sang du Pauvre **que Léon Bloy ait parlé de son frère, sans le nommer d'ailleurs.**

Georges Bloy fut en effet condamné à six ans de travaux forcés en janvier 1886 par la Cour de Saïgon pour vols qualifiés à la suite d'une affaire assez ténébreuse dans laquelle il était entré en conflit ouvert avec l'Administration. C'est sa triste existence que nous avons tenté jadis de retracer d'après des documents provenant des archives du Gouvernement Général de l'Indochine (1).

Les détracteurs de Léon Bloy qui ont eu connaissance de cette condamnation l'ont volontiers accusé d'avoir abandonné son frère à son triste sort sans avoir rien tenté pour lui venir en aide. Nous avions dans l'ouvrage que nous nous sommes permis de citer, produit divers documents particulièrement les Lettres à Montchal (2) **dont la publication était alors assez récente et qui démentaient les accusations portées contre Léon Bloy :**

Dans la lettre en date du 29 mai 1886, on pouvait lire :

« Mais l'exemple suffit de ce pauvre homme qui avait entrepris la défense de quelques villages moïs, effroyablement opprimés par les administrateurs. Son compte fut bientôt réglé. Le voyant sans appui, sans patronage d'aucune sorte, on lui tendit les simples pièges où se prennent infailliblement les généreux. On l'amena comme par la main à des violences taxées de rebellion, et voilà vingt ans qu'il agonise dans un bagne, si toutefois il vit encore. »

« Ce que tu me conseilles est simplement impossible. J'y avais pensé dès le début, mais une réflexion très froide m'a démontré l'énorme danger de cette démarche **littéraire** que j'aurais accomplie avec un faste d'indignation que tu devines. Je tuerais le malheureux aussi sûrement qu'on tue avec un couteau. On s'arrangerait pour le faire disparaître. Ce n'est pas tout. J'ai quatre autres frères dont la vie est fort précaire et qui perdraient immédiatement leurs moyens d'existence, si la chose venait à retentir. L'un d'eux mon aîné, employé dans une maison de commerce, a été congédié il y a environ deux mois, sur-le-champ, son patron ayant appris par hasard cet horrible malheur pour lequel les gredins non encore châtiés sont absolument sans miséricorde. Tel est l'infâme monde. Il faut me taire, dussé-je en crever. »

(1) Georges BLOY, frère de Léon Bloy (Peyronnet, Paris, 1950). Voir le *Mercure de France* de janvier 1961.
(2) BERNOUARD, 1947 (en particulier lettres du 8-3-86, 15-3-86 et 29-5-86).

C'est de l'aîné des Bloy, Paul qui devait mourir en 1896 à Paris. où il exerçait la profession de droguiste, qu'il est question dans la lettre ci-dessus. Un autre des frères Bloy, Henri, le filleul de Léon, était demeuré à Périgueux. Il entretenait ainsi que sa femme Louisa des relations épistolaires plus ou moins suivies avec l'auteur du Désespéré. **Il est question de Georges à plusieurs reprises dans ses lettres (3).**

Georges Bloy avait été condamné en 1886, à six ans de travaux forcés. Il avait donc théoriquement terminé sa peine en 1892, mais il était astreint au doublage, c'est-à-dire à demeurer encore six années à la Colonie en résidence surveillée. Cette mesure assez inique n'a disparu de notre législation pénale que depuis quelques années. Léon Bloy pendant cette longue période fit plusieurs démarches en vue d'obtenir la libération de son frère. Voici, comme preuve, quelques extraits de son journal inédit qui nous ont été communiqués par Joseph Bollery :

27 novembre 1893. — Lettre de mon frère Henri contenant une pétition au Ministre de la Marine. Il prie ce personnage de le renseigner sur son frère Georges condamné depuis si longtemps et dont nous sommes sans nouvelles. J'envoie cette pétition.

24 décembre 1893. — Grand'messe avec Jeanne que je trouve à l'église et qui m'apportait une lettre du Ministère des Colonies dont je suis troublé au point de ne l'oser ouvrir. C'est Jeanne qui s'en charge. Apaisement. C'est une réponse à la supplique rédigée par Henri et que j'ai envoyé il y a un mois environ.

Ministère du Commerce
de l'Industrie et des Colonies — Paris, le 23 décembre 1893.

Monsieur,

Vous vous êtes adressé au département à l'effet d'obtenir des renseignements sur le nommé Bloy Pierre Georges Marie actuellement détenu à la Nouvelle-Calédonie sous le n° matricule 8.254 (4e Cie 1re Son). Je vous informe que cet individu était présent dans la Colonie à la date du 1er septembre 1893 et qu'il ne figurait pas sur l'état des transportés traités dans les hôpitaux à la même époque. Le nommé Bloy est actuellement libéré de sa peine principale, mais il demeure astreint à résider à la colonie pénitenciaire pendant un temps égal à la durée de sa condamnation.

Recevez...

Pour le Sous-Secrétaire d'Etat et par ordre,
Le Chef de la 2e Division;
Illisible.

Il faut croire que ce pauvre malheureux a réussi à dompter jusqu'à un certain point son effrayant caractère, puisqu'il n'a pas encouru de peine plus grave. Mais je tremble à penser à certaines choses et comme il doit avoir besoin de prières.

... à 9 h. ½ je vais aux Lazaristes avec Marie (3) pour l'office

(3) La sœur de Mme Bloy.

nocturne et la messe de minuit. Nous sommes d'abord très malheureux. Il faut lutter contre le sommeil pendant presque tout le chant des Matines. Puis tout va très bien. Communion. Je prie pour mes trois enfants, pour Jeanne, Véronique, Marie, Lucie (4) et particulièrement pour mon frère Georges.

En 1898, Georges avait donc complètement terminé sa peine. En 1906, Léon Bloy note dans son journal inédit que son frère Henri, de passage à Paris lui a remis un document qui prouve que le malheureux condamné aurait pu être remis en liberté neuf ans auparavant. Quel était ce document? Nous l'ignorons.

Entre temps, le 9 mai 1903, Léon Bloy avait publié dans l'Assiette au Beurre **l'article intitulé** Civilisons **qui devait plus tard dans le** Sang du Pauvre **devenir** Jésus-Christ aux colonies **et dans lequel comme nous le disions au début de cet article il évoquait le cas de Georges sans toutefois nommer ce dernier.**

A cette époque ayant pu renouer contact avec son frère, Léon Bloy correspondait de nouveau avec lui, mais par l'intermédiaire de son ami, le sculpteur Frédéric Brou à qui l'on doit le buste érigé sur la tombe du grand écrivain à Bourg-la-Reine. Quant aux raisons de ce truchement, Léon Bloy s'en explique dans son Journal inédit :

26 octobre 1904. — Arrivée de Brou et de sa femme. Tout de suite, je raconte à Brou l'histoire de Georges. J'avais besoin de son autorisation pour faire partir la lettre écrite hier. Il faudrait en effet pour assurer autant que possible la correspondance, que le nom de Bloy ne parût pas à la poste sur les enveloppes et que Georges adressât ses lettres à un tiers comme nous le faisons nous-mêmes. Brou consent bien volontiers à recevoir les réponses de ce malheureux. Il espère même pouvoir faire quelque démarche utile.

Ainsi Georges se faisait adresser ses lettres chez un habitant quelconque de Koné, petit port de la Nouvelle-Calédonie où il résidait. Ayant donc terminé non seulement sa peine, mais encore le doublage de celle-ci, il n'avait pas encore acquis le droit de correspondre avec sa famille. On se demande alors ce que signifie l'expression : avoir payé sa dette à la société, un de ces lieux communs dont Léon Bloy a oublié de faire l'exégèse.

Par l'intermédiaire de Frédéric Brou, Léon Bloy reçut des nouvelles de Georges. C'est ainsi que nous avions pu citer une lettre de Georges adressée à sa belle-sœur, Jeanne Bloy, en date du 28 janvier 1905 et qui se terminait ainsi :

« A moins d'un miracle, je n'en ai plus pour longtemps et je ne crois guère au miracle.

Maudits soient les méchants.

(4) Lucie Valloë, une amie danoise.

Que Dieu me pardonne. Adieu.

Georges Bloy.

Mes adieux à tous mes parents.

G. Bloy.

Au reçu de cette lettre Léon Bloy avait écrit dans son journal : « Le pauvre être vit-il encore? » Nous pensions aussi que Georges Bloy n'avait plus envoyé de lettres en France après cet adieu désespéré. Il n'en est rien et nous publions ici deux lettres postérieures à la précédente qui viennent d'être découvertes dans les papiers de Léon Bloy par Joseph Bollery.

Port Népoui, 30 janv. 1906.

Mon cher Léon,

Je viens de passer à Koné où j'ai vu le père Riey; il m'avait écrit en septembre et le sort de sa lettre qui ne m'est pas parvenue, ce qui ne m'étonne nullement, me fait craindre que la réponse qu'il m'a dit t'avoir fait directement, rue de la Barre, n° 10, n'aie subi un sort semblable car je suis persuadé que ceux qui me surveillent n'hésitent et n'hésiteront jamais à rien pour arriver à leur but.

Je t'expliquerai cela plus tard... quant à présent, si tu m'écris, fais-le en double, un adressé à M. Riey propriétaire à Koné et l'autre à M. Caprezzi, forgeron à Koné, dans aucune de ces deux lettres ne parle de l'autre; une simple croix telle que celle qui est en tête de cette page me fera comprendre que tu m'as écrit en deux endroits différents et si une de ces deux missives me manque, je saurai à quoi m'en tenir. Cela dit, j'aborde la question qui semble te tenir si à cœur ainsi qu'elle en fait, je n'en doute point, à ta femme.

Lorsque je vous ai écrit, je parlais du fond du cœur; tout tournait autour de moi; tout croulait, je voyais noir de partout et je me sentais entraîné irrésistiblement dans un gouffre effrayant où le moindre des dangers était le suicide.

Ne croyez pas que je cherche à phraser; je souffre horriblement, rien qu'en y pensant et je ne suis pas encore sorti de cette mauvaise passe.

Je n'ai ni le temps, ni le courage voulus pour vous exposer mon histoire, mais, croyez-moi, en vous faisant mes adieux, mon cœur se brisait; il le fallait cependant, mon devoir m'y obligeait et je ne croyais pas en avoir pour longtemps.

Je ne suis malheureusement pas encore mort donc, espérez; je vous promets de ne pas aller au-devant de mon heure. Peut-être est-ce lâcheté? Peut-être Dieu a-t-il des vues sur moi?

Toujours est-il que la charge est bien lourde.

Ayez pitié de moi, mes chers amis; pardonnez-moi la peine que je vous fais et soyez convaincus que je suis on ne peut pas plus rempli de gratitude envers vous pour les sentiments de bonté que vous me témoignez bien que toutes les apparences tendent à vous prouver que je ne les mérite point.

Ne croyez pas au moins que cela soit la misère matérielle qui me fait parler. Je suis, il est vrai, plus pauvre que Job et gagne bien difficilement de quoi me suffire mais il me faut si peu, si peu que ma position serait relativement brillante si le moral ne me faisait tant souffrir.

Je dépense effectivement à peine de 10 à 12 sous par jour et je puis, sans trop me fatiguer, gagner 2,3 et même 5 francs en moins de 24 heures.

Ne cherchez donc pas à me venir en aide avec de l'argent; encore moins ne faites aucune démarche pour me faire avoir **une grâce que je regarderais comme une injure impossible à pardonner** (5).

Attendez et, peut-être d'ici peu je pourrai vous donner les indications à suivre pour m'aider à réussir mais, souvenez-vous en bien, **je ne veux que mon droit** et rien de plus.

Seulement ce droit touche malheureusement pour moi de trop près à l'honneur de la magistrature française pour que tous les membres de ce corps honorable ne se lèvent pas en masse pour le défendre en employant sans hésiter tous les moyens possibles, sinon avouables, pour étouffer la vérité sur le compte de ce qu'il a fallu faire réellement pour me condamner et, ensuite, maintenir quand même cette condamnation.

Je termine en vous disant : Espérez mes amis et, si je succombe à la peine, plaignez-moi d'avoir souffert mais non d'être mort.

Je vous promets de vous écrire d'ici peu et, peut-être, pourrai-je vous mettre un peu de baume dans le cœur.

Peut-être même pourrai-je vous demander un secours matériel qui, sans vous coûter autre chose qu'un dérangement insignifiant, pourra me rapporter un peu d'argent.

En attendant, pardon encore une fois pour la peine que je vous cause, merci de tout mon cœur pour votre bonté envers moi et, à bientôt.

Votre frère et beau-frère,
Georges Bloy.

P.-S. — Si j'osais, je vous prierais d'embrasser Madeleine et Véronique (6) bien tendrement pour moi mais ne leur dites pas pour qui.

G. B.

Port Népoui, 31 août 1907.

Mon cher Léon,

Si je ne t'ai point écrit depuis 16 à 18 mois, quoique je pense bien souvent à toi, c'est que j'attendais d'avoir quelque chose de bon à t'annoncer et que, depuis un temps assez long, chaque fois que je crois toucher au but, il m'arrive une anicroche qui m'en éloigne.

Je viens de recevoir de M. Brou une lettre à laquelle je suis obligé de faire une réponse qui, je le crains bien, ne lui conviendra pas plus que çà, mais juges-en par toi-même : Je suis épuisé par quarante années de colonies et de misères ou de fatigues tant physiques que morales; quoique cela, je gagne encore ma vie, petitement il est vrai, mais sans trop de difficultés, je ne suis à charge de personne et, lorsqu'il le faudra, je saurai disparaître sans bruit dans le cas où je ne voudrais pas aller m'éteindre à la presqu'île Ducos où l'on hospitalise sans aucune difficulté tous les vieillards sans ressources lorsqu'ils ont dépassé la soixantaine. Voilà pour la Nouvelle-Calédonie.

Mais si j'allais en France, vieux, épuisé et sans ressources, mon travail ne pouvant fournir mes besoins, que devenir?

C'est vraiment trop noir pour que je puisse y songer.

Qu'est-ce que Dieu me réserve?

(5) Les passages soulignés l'ont été par Léon Bloy.
(6) Les deux filles de Léon Bloy.

Je l'ignore, tant plus j'avance, tant plus j'ai espoir.

Oui donc bon courage, toi aussi et sois certain que dès qu'il y aura quelque chose de nouveau, tu en seras informé aussitôt, mais, pour Dieu, ne cherche pas à me faire avoir de grâces ou de faveurs que je ne saurais ni ne pourrais accepter car, souviens-toi bien de ceci : J'ai été victime et non pas coupable et, si je suis encore vivant, c'est que j'espère pouvoir arriver à obtenir justice.

A bientôt je l'espère,
ton frère
Georges Bloy.

P.-S. — Bien des choses à ta femme et prie Monsieur Brou de ne pas m'en vouloir.

Ces deux lettres fort émouvantes nous renseignent tout d'abord sur le mode de correspondance utilisé par Léon Bloy. Etait-il vraiment en butte à l'hostilité de certains, comme il le suppose? Georges Bloy, comme il l'écrit lui-même, ne demandait pas à être grâcié, mais à être reconnu innocent. Il est certain que ses lettres ne sont pas celles d'un vulgaire criminel. En Cochinchine, il s'était heurté à l'administration, particulièrement à l'administrateur chargé de la région de Thu-Dau-Mot, Lacôte et à un de ses subordonnés indigènes, le tong Hung, mais il s'en était pris plus haut, entre autres au Procureur de la République et au Directeur de l'Intérieur.

« ... mon frère, avait écrit Léon Bloy à Louis Montchal, est une espèce d'aliéné qu'aucune puissance humaine ne pourrait jamais sauver. Rien ne lui profite. C'est un **monomane** de **justice écrite** et de **légalité**, ce qui est peut-être inouï chez un tel homme d'action. En dépit des leçons terribles qu'il avait reçues, il s'est obstiné à croire et il croira toujours qu'il est possible d'obtenir justice en ce monde et qu'une bonne cause doit finir par triompher des intérêts humains. Il a sacrifié sa vie pour cette illusion de jocrisse généreux. »

Cette lettre date de 1886, et celles de Georges Bloy qu'on vient de lire montrent que ce dernier n'avait pas changé. Il cherchait toujours à se faire rendre justice et s'était ainsi rendu tout aussi suspect aux yeux des autorités de la Nouvelle-Calédonie qu'à celles de la Cochinchine, avec cette aggravation qu'il était maintenant un ancien forçat. Le 6 octobre 1908, soit un peu plus d'un an après la dernière lettre que nous connaissons de lui, il mourait à Koné, sans avoir réussi à faire reconnaître son innocence. Certes, il serait sans doute assez facile actuellement à la famille, comme le Procureur Général de Saïgon ne l'avait jadis fait entendre d'obtenir sa réhabilitation, mais qu'est-ce que cela changerait à l'affaire et au sort du malheureux Georges?

Maurice Dubourg.

CHATEAUBRIAND PART ET NE PART PAS POUR MONTPELLIER. — 1817 fut pour Chateaubriand une année de crise. Qu'on en juge par le rapprochement de deux lettres inédites — et de quelques faits connus.

On sait que, vexé de n'avoir pas été désigné comme premier ministre, il venait de prendre, en 1816, la tête des ultras. Sur quoi le duc de Richelieu le raya de la liste des ministres d'Etat. Mesure grave : elle privait le défenseur du trône d'un traitement qui lui était indispensable, d'autant qu'il était accablé de dettes et qu'il lui fallait calmer ses créanciers exaspérés.

Une seule solution, déchirante : vendre la Vallée aux Loups. Il mit en vente, le 5 mai, le domaine qu'il aimait plus que tout, même s'il n'était qu'une « maison de jardinier ». « Comme Job, je suis venu au monde nu, écrit-il alors à Mme de Duras, sa « chère sœur », et je m'en irai nu (1)... » Il va se retirer à « Varennes street » et mettre en loterie sa propriété.

Mais au même moment, Mme de Chateaubriand, malade, reçoit de son médecin le conseil d'aller se soigner à Montpellier dont l'Ecole de médecine était célèbre et dont le climat — avant que l'on ne connût la Côte d'Azur — faisait un séjour idéal pour les « pulmoniques ». Mais il fallait se loger...

L'écrivain charge son ami Clausel de Coussergues, languedocien d'origine, de lui trouver l'appartement convenable. Clausel de Coussergues (2) à son tour se tourne vers une de ses parentes, Mme Durand, née Barbeyrac de Saint-Maurice, qui proposa de louer la maison de campagne de Mme Gerbier. Chateaubriand, renseigné, écrivit à Mme Durand la lettre inédite que voici :

Paris, le 7 mai 1817,

Madame,

M. de Clausel a bien voulu me communiquer les détails dans lesquels vous avez pris la peine d'entrer relativement à une maison de campagne. Je suis extrêmement touché, Madame, de votre bonté et je ne saurais trop vous en remercier. Je pense comme vous que la maison de Mme Gerbier, sera celle qui nous conviendra le mieux surtout s'il y a une écurie pour pouvoir y mettre une vache dont le lait est absolument nécessaire à la santé de Mme de Chateaubriand. Je désirerais aussi avoir la messe ou chez moi ou dans un village peu éloigné de la

(1) *Correspondance*, t. I, p. 312. Il envisage cette vente dès le mois de mars. Ses affaires ne vont pas bien. Il est « sur le champ de bataille ». « Je vends le peu de choses que j'ai parce que j'ai contracté des dettes en allant à Gand. » *Ibid.*, pp. 312-313 : lettre du 1er mai...

(2) Le 20 avril 1817, il avait reçu de lui un libre de l'abbé Serres (*Ibid.*, 1, 311).

maison. Mon projet, Madame est de prendre, comme vous le conseillez, une cuisinière dans le pays. S'il avait été possible de trouver une pension dans une famille honnête et peu nombreuse à la campagne, j'aurais peut-être préféré ce parti, pour éviter de tenir mon ménage; mais je crois qu'il sera mieux, dans tous les cas, que je ne prenne aucun engagement définitif que je n'aie vu les choses de mes propres yeux. Si aucun obstacle nouveau ne s'oppose à mes projets, j'espère arriver à Montpellier à la fin du mois de juin ou dans les premiers jours de juillet.

Veuillez, Madame, remercier pour moi toutes les personnes qui m'ont montré tant d'obligeance et agréer vous-même de nouveau tous mes remerciements ainsi que l'expression de la respectueuse reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Madame

Votre très humble et très obéissant serviteur.
Le Vte de Chateaubriand.

(D'une autre écriture) A Madame
Madame Durand née St-Maurice 15 May 12.50
à Montpellier (Hérault) A Lunel. Déb. 33
Montpellier.



La lettre datée du 7 mai, parvenait à Montpellier le 15, puis à Lunel où se trouvait alors la destinataire. Il en coûta 12 fr. 50 de port.

Tout était prêt pour recevoir la malade et son illustre époux. Y avait-il chez Mme Gerbier une écurie? Avait-on trouvé la vache? Nous l'ignorons, car Chateaubriand ni Madame ne prirent le chemin du Languedoc comme il avait été prévu.

Le 29 juin, seconde lettre à Mme Durand (1), lettre d'excuses.

Madame,

J'étais prêt à partir pour Montpellier, comme j'avais eu l'honneur de vous l'annoncer, lorsque les médecins changeant d'avis, n'ont pas voulu que Mme de Chateaubriand allât à Montpellier pendant la saison des grandes chaleurs. Je n'ai donc plus, Madame, d'espoir de vous voir que cet automne, encore ne sera-ce qu'un moment en allant conduire Mme de Chateaubriand dans le Midi, car je serai forcé de revenir à Paris pour assister aux séances de la chambre des pairs. Je vous renouvelle, Madame, tous mes remerciements. Je regrette beaucoup

de ne pouvoir me rendre sur le champ dans un pays où l'on aime tant le Roi et dont les loyaux habitants sauveraient la France si cette malheureuse France pouvoit être sauvée.

J'ai l'honneur d'être avec toute la reconnaissance possible et une considération respectueuse,

Madame

Votre très humble et très obéissant serviteur.
Le V[te] de Chateaubriand.

Paris le 29 juin 1817.

A Madame

Ecriture d'un secrétaire. Madame Barbeyrac Durand
à Lunel Viel dép[t] de l'Hérault
Lunel Viel.

Il ne paraît pas qu'à l'automne le voyage ait eu lieu.



Les médecins avaient-ils vraiment déconseillé un voyage d'été? Possible... Mais n'y a-t-il pas une autre raison? Ce Chateaubriand si attentif à la santé de Madame n'a-t-il pas de quoi nous surprendre un peu?

Oui, Mme de Chateaubriand est malade. Le Vicomte le dit à plusieurs reprises. A Mme de Duras, le 4 juillet : « Je ne suis pas libre avec ma malade... (1) ». Le 5, de Montboissier par Bonneval, il se répète — et précise : « Madame de Chateaubriand a la rougeole à la suite d'un catarrhe de cinq mois. Je suis absorbé dans mes fonctions de garde-malade, et, avec Madame de Chateaubriand, ce n'est pas peu de chose. Plaignez-moi, aimez-moi, écrivez-moi (1)... » Il n'a pourtant pas perdu tout espoir. Il note le 31 juillet : « Madame de Chateaubriand n'est pas bien. Je pense toujours au voyage du Midi (2)... »

Il y pense toujours? C'est possible. Mais... Mais il pense aussi à quelqu'un d'autre qu'à sa femme. Le 28 mai — la date en dit long, — il a rencontré, chez Mme de Staël mourante, Juliette Récamier (3). Juliette qu'il n'avait pas revue depuis 1814, peut-être même depuis 1801. Et, tout de suite, le toujours jeune René avait brûlé d'un nouvel amour. « Mon pauvre frère, tout cela est bien jeune pour un vieux diplomate » lui écrivait, avec quelque mélancolie, Mme de Duras.

(3) *Ibid.*, t. I, pp. 314 et 315. — *Ibid.*, t. II, p. 2.
(4) *Mémoires d'Outre-Tombe*, édition M. Levaillant, Flammarion, t. III, pp. 388-389 et 309.

L'avis des docteurs de ne pas transporter si loin la malade a-t-il déplu à l'éternel soupirant? Il est permis d'en douter. Qui sait si ce n'est pas à cause de Juliette que René n'a vu Montpellier que deux fois?

Pierre Jourda.

SOUVENIR DE MARIE CARPANTIER, POETE ET PEDAGOGUE (1815-1878). — Le 10 septembre 1815, dans une modeste demeure aujourd'hui disparue et sise 1 ou 3, rue des Lavallois à la Flèche, venait au monde Marie-Joséphine-Olinde Carpantier (1). Elle était la fille posthume d'un gendarme, tué en service quelques mois auparavant au cours d'un engagement avec des Chouans dont les bandes tenaient alors en alerte les campagnes voisines. Privée du soutien paternel, la famille de la fillette connut la gêne, et même la misère. Afin de subsister, sa mère s'était engagée comme « tailleuse » d'habits au Prytanée Militaire, fondation impériale redevenue simple collège avec la Restauration des Bourbons. La petite Marie, dès ses débuts d'écolière, se montrait sensible au rythme des vers et composait, dit-on, des rondes qu'elle faisait chanter à ses compagnes.

Pourtant, âgée d'onze ans et demi à peine, elle dut quitter la classe et travailler comme ravaudeuse, puis comme gantière. Tout en œuvrant de ses mains pour vivre, elle continuait de s'instruire en autodidacte et de s'intéresser à la poésie. Un répétiteur du collège lui apprit les rudiments de la prosodie et, surtout, elle eut la chance d'attirer l'attention de M. Jean-François-Philippe de Neubourg, ancien professeur de rhétorique au Prytanée et président de la Société littéraire de La Flèche. Il aida la jeune fille de ses conseils, l'encouragea à cultiver son talent naturel et lui fit confier la « salle d'asile » (ou école maternelle) qui venait d'être fondée dans la ville. Ainsi, à vingt-deux ans, Marie Carpentier se vit orientée par ses compatriotes vers la carrière d'écrivain, qu'elle abandonnerait vite, et celle d'éducatrice de la petite enfance, à laquelle elle consacrerait toute sa vie.

Mettant à profit les loisirs que lui laissait sa tâche scolaire, Marie Carpantier écoutait son inspiration et s'abandonnait, comme elle le dit elle-même, au plaisir de

> Répandre avec amour les secrets de son âme
> Sur la page où pourront se fixer d'autres yeux.

Ses poésies manuscrites circulaient parmi les lettrés de sa sous-préfecture natale : ceux-ci les rassemblèrent à son insu pour les présenter au

Congrès littéraire de France, qui leur décerna un prix. Deux années plus tard, en 1841, l'éditeur parisien Perrotin les publia sous le titre de *Préludes*.

Ce recueil, tout empreint d'émotion discrète et de sincérité, paraissait avec une préface de Mme Amable Tastu, qui avait prodigué à l'auteur maints avis et encouragements (2). Si Mme Tastu semble fort oubliée de nos jours, elle bénéficiait en son temps d'une grande réputation : elle avait été trois fois couronnée par les Jeux Floraux et ses ouvrages lui avaient assuré une place de choix entre les écrivains romantiques; elle fréquentait le salon de Mme Récamier et, dans ses *Mémoires* (53), Chateaubriand lui a voué quelques lignes émues : il lui sait gré d'avoir une façon de dire « naturelle » et de « laisser le jargon gaulois à ceux qui croient se rajeunir en se cachant dans les casaques de nos aïeux »; il la montre « marchant au milieu du chœur des femmes-poètes, en prose et en vers... *Castalidum turba* » et « traversant, sans se ternir, des temps nébuleux, comme l'oiseau des vagues plane au-dessus d'une mer sombre avec un plumage de neige ».

Le nom de cette Muse « qui a donné aux choses dignes d'estime l'attrait des choses qui séduisent » tourna les regards des poètes vers le volume nouveau-né de Mlle Carpantier. Le plus enthousiaste fut peut-être le chansonnier Béranger, qui passait pour un génie même auprès de ses contemporains les plus illustres, mais dont la pensée et les vers paraissent maintenant bien pâles et prosaïques! Lamartine de son côté félicitait l'auteur des *Préludes* en ces termes :

On est poète quand on possède comme vous le don d'exprimer sa pensée avec cette profondeur et ce brillant qui tiennent à la fois de la poésie et de la philosophie. Continuez, Mademoiselle, à recueillir ces harmonieux chants de votre âme, et tous ceux qui vous liront apprécieront comme moi la hauteur de votre talent.

Le vicomte de Chateaubriand, vieilli, mais toujours glorieux, écrivit également à la jeune provinciale après avoir pris connaissance de son livre sous les auspices de leur commune relation Mme Tastu; sa lettre (4), pour n'être pas fort encourageante, dut paraître très flatteuse à celle qui la reçut, étant donnée la personnalité de celui qui l'avait tracée :

Paris, 18 mars 1841.

Si mon nom est prononcé par vous, Mademoiselle, il ne mérite point d'être redit sous la voûte cachée d'un temple; il n'a rien de sacré et c'est trop l'honorer que de lui accorder un simple souvenir. Vous commencez la vie, Mademoiselle; je la finis et j'en ai assez. Vous ne

pouvez que réussir, en vous avançant dans le monde appuyée sur le nom de Mme Tastu :

> Allez où le zéphir pousse vos blanches voiles,
> Sans nul souci des flots, contemplant les étoiles.

C'est sous l'abri du nom de Mme Tastu, que j'ai l'honneur de connaître, que je me suis hasardé à vous encourager dans la carrière que vous suivez; car ordinairement, je n'ose y pousser personne. Mon amour du silence fait que je crains le bruit, même pour les Muses.

Chateaubriand.

Les deux vers cités par l'écrivain sont empruntés à la pièce intitulée Aux Poètes **et figurent à la page 211 des** Préludes, **qui en comportent 220. On peut deviner là une intention aimable de sa part : ne montrait-il pas ainsi qu'il avait lu le livre jusqu'au bout?... A moins que, vieillard désabusé de tout — le ton général de son billet, comme celui de tant d'autres, le prouve amplement — il se fût contenté, pour faire illusion (5), de jeter un œil distrait ou même indifférent sur le morceau final d'un livre qui ne l'intéressait guère, mais que sa politesse exquise de gentilhomme l'empêchait de ne pas feuilleter... De toute façon, Marie Carpantier suivit le conseil à peine déguisé que lui donnait son correspondant d'un jour. Si elle ne cessa jamais de composer des vers, du moins se borna-t-elle à livrer à l'imprimeur ceux des** Préludes **(6). En effet, sa mission d'enseignante et son rôle de novatrice en pédagogie allaient bientôt l'accaparer tout entière, en lui assurant sans doute plus de renom que ne lui auraient donné Erato et Polymnie! Devenue directrice de salle d'asile au Mans (1842), elle fut appelée à Paris pour y participer à la création de l'Ecole Normale Maternelle dont elle prit la tête (1847) ; plus tard, elle assuma les fonctions d'inspectrice générale des salles d'asile et, sous le nom de Mme Pape-Carpentier (elle s'était mariée en 1849), elle écrivit jusqu'à sa mort (31 juillet 1878) une quinzaine d'ouvrages relatifs à l'instruction des jeunes enfants. Plusieurs d'entre eux lui valurent l'estime d'auteurs célèbres, en particulier Victor Hugo et George Sand.**

En 1847, elle avait fait paraître ses Conseils sur la direction des salles d'asile, **qui furent accueillis avec faveur et adoptés par le Conseil royal de l'Université et la Société de l'instruction primaire. L'Académie Française les distingua en attribuant à leur auteur, sur le rapport de Villemain, un prix de 3.000 francs (séance du 6 septembre). Quelques immortels pourtant estimaient qu'un pareil travail, plus technique que littéraire, ne relevait point de leur jugement et se montraient hostiles à toute récompense. Victor Hugo fit ressortir avec beaucoup d'éloquence le but moral de l'ouvrage et les qualités de son style; il en**

cita même tout un passage de mémoire, emportant ainsi les suffrages de ses confrères. Marie Carpantier, informée de cette intervention utile à son livre, écrivit immédiatement à celui qui l'avait faite pour l'en remercier et reçut du poète cette réponse :

Mademoiselle, en appelant sur votre noble vie et sur votre excellent livre l'attention de l'Académie, je n'ai fait que mon devoir. Vous voulez bien m'en remercier. C'est plus que vous ne me devez et que je ne mérite. J'en suis bien vivement touché.

V. Hugo.

Vingt ans plus tard, Mme Pape-Carpantier fut priée par Victor Duruy, ministre de l'Instruction Publique, de faire à la Sorbonne des conférences aux instituteurs venus des provinces françaises pour visiter l'Exposition Universelle. Au cours de ses exposés, qui eurent beaucoup de succès, elle traita des leçons de choses, **dont elle était l'introductrice dans notre pays en s'inspirant des** leçons par l'aspect, **inventées par les allemands. Lorsqu'elle eut publié cette série de causeries, véritable abrégé de tous ses travaux et de sa méthode, elle en envoya un exempaire à l'exilé de Guernesey qui lui exprima sa gratitude et son admiration dans la lettre que voici :**

Madame,

Vous m'envoyez un livre qui vous résume. Vous avez condensé, dans une œuvre de votre esprit, le travail entier de votre vie. Ce noble travail contribuera encore à la conduite meilleure, plus sûre et plus habile des générations nouvelles.

Remplacer les vieilles notions par les notions actuelles, donner aux actions des motifs puisés, non dans les contes et les suppositions, mais dans la connaissance exacte de la nature et de la réalité, faire germer dans les âmes la foi en Dieu, non par des chimères et des mensonges, mais par la contemplation réfléchie de son œuvre immense, voilà le but que vous vous êtes proposé, but considérable, digne de votre noble intelligence et de votre cœur profond. Je vous renouvelle, Madame, tous mes remercîments pour l'envoi de ce livre excellent. J'espère que votre exemple sera suivi et que d'autres œuvres, sur le modèle de la vôtre, viendront remplacer, dans nos écoles, le mauvais enseignement par le bon, le mensonge par la vérité.

Veuillez, Madame, agréer mes respects.

V. Hugo.

On retrouve, dans cette simple épître de circonstance, maintes idées chères au poète : foi dans le progrès, foi en Dieu, foi surtout dans l'efficacité d'un enseignement bien conduit et fondé sur le Vrai.

D'ailleurs, l'intérêt porté par Hugo aux choses de la pédagogie ne date pas des années de sa vieillesse; au contraire, dès son adolescence, il avait été attiré par elles : en 1817, à quinze ans, il avait obtenu de l'Académie Française une mention pour son poème présenté au concours dont le sujet portait sur Le bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie; **et, en 1819, une nouvelle mention était accordée à son discours en vers sur** Les Avantages de l'enseignement mutuel, **qui fut inséré dans** Le Conservateur littéraire **et où il s'écriait :**

> Enfants, instruisez-vous; le savoir vous honore.
> Apprenez à penser (7).

George Sand, amie des humbles et de l'enfance, eut aussi l'occasion de manifester de la sympathie à Marie Carpantier. Lorsque les Préludes **avaient vu le jour, la romancière, dont on sait le goût pour les poètes-ouvriers, en parla avec éloge dans un** Dialogue sur la poésie des prolétaires, **paru à la** Revue indépendante **en 1842. Plus tard, Mme Pape-Carpantier publia** Histoires et Leçons de choses : **ces contes qui avaient nom** La Poule et les Poussins, Le Papillon, Les Chenilles, Le Bouquet de violettes, Le Réséda, Le vieux Berger, La Sagesse du père Buron, **etc... étaient faits pour plaire à la Dame de Nohant qui, le 3 juin 1858, mandait à Mme Stéphanie Geoffroy de Saint-Hilaire :**

Le livre de votre amie, je le connaissais déjà. C'est un excellent ouvrage, dans lequel j'apprends à lire à ma jeune servante, une fille extraordinairement intelligente, et dont ce livre ouvre l'esprit à toutes sortes de bonnes notions. Ç'a été pour moi une éducation à part que celle de cette enfant de dix-huit ans, qui n'en avait que deux, il y a six mois, et qui a maintenant son âge, avec toute la candeur de l'enfance conservée. Donc, tous les soirs, nous lisons les historiettes de Marie Carpantier, et je m'y intéresse autant que mon élève (8).

Et Mme Sand d'ajouter :

Ce qui manque, c'est un livre d'exercices bien faits pour apprendre à lire logiquement, tout en se rendant compte de l'orthographe des mots. Ce livre existe-t-il? S'il existe, c'est Marie Carpantier qui doit l'avoir fait et, s'il n'existe pas, c'est elle qui doit le faire.

Cette suggestion fut-elle transmise à l'intéressée? Peut-être. En tout cas, ce qui est sûr, c'est que, nous apprend Emile Gossot son biographe, elle publia par la suite, sous le titre d'Enseignement de la lecture **(avec un procédé phonomimique), la méthode souhaitée par George Sand.**

Une fois encore au moins, celle-ci fut en relations épistolaires avec Mme Pape-Carpantier. Cette dernière, s'inspirant toujours de principes simples et concrets, venait de donner au public Les grains de sable ou le dessin expliqué par la nature; **l'auteur des** Maîtres sonneurs **l'en complimenta aussitôt :**

Madame,

Vous avez publié, dans **L'Ami des Sciences,** un bon et charmant travail sur les formes que j'appellerais primitives, et que vous appelez plus exactement géométriques. Ce travail est-il publié en volume avec planches? Si oui, veuillez m'en faire expédier une douzaine d'exemplaires, en faisant suivre le remboursement pour votre éditeur...

J'ai une autre grâce à vous demander : ma jeune belle-fille (9), qui est italienne et qui sait plusieurs langues, voudrait traduire en italien des ouvrages utiles à la jeunesse; elle a pensé à traduire celui-ci. Au cas où elle réaliserait ce projet, voulez-vous lui en accorder l'autorisation exclusive? Il va sans dire que vos droits seraient réservés comme vous l'entendrez, s'il y a bénéfice. La chère enfant ne cherche là aucun autre profit pour elle-même que la satisfaction d'occuper ses loisirs au service de son pays.

Agréez, Madame, avec mes félicitations pour le bon emploi que vous faites de votre cœur et de votre intelligence, l'expression de mes sentiments affectueux.

Nohant, 16 juin 1862. G. Sand.

Ces lettres, adressées à Marie Pape-Carpantier, témoignent de la considération dont jouissait cette femme d'élite; de plus, il n'était peut-être pas inutile d'arracher ces quelques billets, écrits par de grands maîtres, à l'oubli où les maintenaient les feuillets d'une obscure monographie.

Fernand Letessier.

(1) Un universitaire, Emile Gossot, lui a consacré un livre : **Madame Marie Pape-Carpantier, sa vie et son œuvre** (Paris, Hachette, 1890, pet. in-8°, 244 p.) ; cette étude, fondée notamment sur la correspondance que de nombreux contemporains avaient adressée à l'estimable fléchoise et qui alors était conservée par ses deux filles, ne semble pas avoir retenu l'attention des historiens du romantisme. D'où la présente notice, qui s'inspire aussi de l'essai sensible et délicat de M. André Fertré, **Marie Carpantier, poète fléchois,** paru dans **La Province du Maine,** mai-juin 1927.

(2) Le 5 février 1839, elle écrivait sagement à sa jeune protégée : « ... Ne perdez pas de vue qu'on prend rang, en littérature, d'après le premier volume qu'on publie. Il faut donc ne le montrer que lorsque le

talent a atteint tout son développement... Vous me pardonnerez d'être franche avec vous. Il faut, à ce sujet, que je vous dise une petite anecdote, contée par M. de Chateaubriand, mais c'est à condition que vous la garderez pour vous.

« Vous n'ignorez pas que l'auteur du **Génie du Christianisme** eut pour premier ami et mentor M. de Fontanes, dont le nom était déjà honorablement connu, quand celui de Chateaubriand était encore ignoré. Le débutant littéraire écrivait alors **Atala,** qu'il avait soin de soumettre au goût pur et difficile de son ami. Un jour, il lui porte une partie dont il était content lui-même; c'était le discours du P. Aubry à la femme vierge mourante. « Cela ne vaut rien, dit brusquement M. de Fontanes; c'est un morceau à refaire! — Refaire, s'écria le jeune auteur désolé; à quoi bon, et qu'y gagnerai-je? car je vous assure que j'ai fait de mon mieux. — Et je vous assure que vous pouvez mieux faire, et que vous le ferez. » Peu rassuré par cet oracle, l'amour-propre de l'écrivain se révoltait contre la sévérité de son aristarque. Il prit tristement le chemin de sa chambrette, décidé à brûler son manuscrit, tant il éprouvait de dégoût et de découragement. Il s'assit devant sa table, la tête dans ses mains et les yeux fixés sur le malencontreux discours. Tandis qu'il le relisait, tout en écoutant le roucoulement de deux tourterelles qui partageaient sa solitude, une pensée subite le saisit; son esprit s'éclaire tout à coup; il prend la plume et, tout d'un trait, il écrit le discours du P. Aubry, tel qu'il est demeuré depuis. Le lendemain, il court chez Fontanes pour le lui montrer. Cette fois, le succès passe son espérance. « C'est cela, c'est cela même, s'écrie le critique. Je vous disais bien que vous pouviez faire mieux. » — « Il avait raison, ajoute avec modestie le grand écrivain; et qui sait ce que je dois à cette amitié, pour avoir auguré de moi plus que je n'avais cru pouvoir faire moi-même?... »

Cette anecdote se retrouve à peu près mot pour mot dans les **Mémoires d'Outre-Tombe** (édit. Levaillant, Flammarion, II, 20); Mme Tastu avait dû en connaître le texte, écrit en 1837, par quelque lecture confidentielle faite à l'Abbaye-aux-Bois, sans doute en novembre-décembre 1838 (**ibid.,** introduction de l'éditeur, I, XLIV-XLV).

(3) **Mémoires,** IV, 547-549.

(4) Le texte complet en a jusqu'ici échappé aux chateaubriandistes, qui en connaissaient l'existence grâce à une note de Mme M.-J. Durry (**La Vieillesse de Chateaubriand,** II, 366), se référant au **Bulletin Charavay 487** (août 1917) : la lettre y figure sous le n° 84326 et la mention « vendu ». Ce bulletin m'a permis de rétablir la date, la signature et la phrase initiale, mutilée par E. Gossot (**op. cit.,** p. 42-43) qui l'abrégeait ainsi : **Si mon nom est prononcé par vous, c'est trop d'honneur de lui accorder un simple souvenir.** On ne se piquait pas de citer exactement en 1890 et il est possible que, si l'on retrouvait l'original — une page in-8° — il offrirait d'autres variantes par rapport à la lettre qu'on va lire.

(5) Sur la manière dont Chateaubriand lisait dans ses dernières années et choisissait ses citations, qu'il me soit permis de renvoyer à mon édition de la **Vie de Rancé** (« Textes Français Modernes », Paris, Didier, 1955), en particulier p. 253, n. 2; p. 261, n. 2; p. 268, n. 3; p. 323, n. 5; etc...

(6) A une exception près : lorsqu'en 1857 les fléchois élevèrent par souscription une statue commémorative d'Henri IV, elle composa pour

l'inauguration de ce monument un poème de vingt-cinq strophes à la gloire du « bon roy »; il a paru en tête de la plaquette de Jules Clère, **Henri IV à La Flèche** (La Flèche, Luxembourg, juin 1857).

(7) Cf. **Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie,** chap. XXIX : **Premières relations avec l'Académie.** — En 1817, Hugo avait eu pour rival un quasi-compatriote de Marie Carpantier, le poète Charles Loyson (1791-1820), originaire de Château-Gontier et qui obtint alors un accessit; on disait méchamment de lui :

Même quand Loyson vole, on sent qu'il a des pattes!

(8) Cette élève, c'est Marie Caillaud, fille d'un ancien serviteur du père de G. Sand, employée d'abord comme gardeuse de basse-cour et laveuse de vaisselle à Nohant; mais « la petite Marie » ou « la Marie des poules » manifestait tant d'intelligence et de gentillesse que la romancière entreprit son éducation, lui enseigna à lire et à écrire, l'éleva à la dignité de femme de chambre : elle jouait dans la troupe théâtrale de sa maîtresse, accompagnait celle-ci dans ses déplacements et demeura à son service jusqu'à sa mort.

(9) Le 16 mai 1862, Maurice Sand avait épousé Lina, fille du graveur italien Louis Calamatta, qui était lié d'amitié avec George depuis de longues années. Il est amusant de voir celle-ci très soucieuse de trouver une activité intellectuelle à sa bru un mois à peine après son mariage; il ne semble pas que le projet de traduction envisagé ici ait jamais eu de suite.

GAZETTE

Max-Pol Fouchet, poète généreux et secret.

J'ai poussé une lourde porte et, comme j'entendais un son de cloche, j'ai pensé que dans la maison on était averti de mon entrée. Pourtant, personne. J'ai gravi un escalier aux marches bosselées et cirées. Dans les recoins et les niches du mur, des livres, des objets exotiques, un instrument de musique (africain?) en bois recouvert d'un lambeau de peau animale. J'ai frappé à une porte. Max-Pol Fouchet, qui était en conversation avec quelqu'un, m'a fait redescendre dans la pièce du rez-de-chaussée.

Il y avait une femme dans cette pièce, en tablier blanc sur une robe noire, debout. J'ai regardé autour de moi : des sièges de jardin peints en noir, des coussins et, suspendus aux murs ou posés sur des étagères, encore des objets bizarres : animaux et personnages qu'on aurait dit sortis d'une toile de Chagall, mais j'ai appris plus tard qu'ils étaient tunisiens et qu'en soufflant dans un petit trou ménagé dans le socle, on pouvait les faire siffler; et surtout une sorte d'arbre aux branches tout emplies de bêtes et d'angelots, dont le tronc était formé par une femme à barbe ou un homme à jupette — une représentation mexicaine du paradis, paraît-il.

La femme ne bougeait pas, ses yeux ronds fixés sur moi, un sourire aux lèvres qui découvrait une dent. Hiératique et bonhomme.

— Quels jolis objets!

— Monsieur les ramène de ses voyages. Monsieur voyage beaucoup.

Cela dit avec un fort accent de terroir, les syllabes comme autant de bonnes femmes qui s'en vont à la foire, tanguant de la croupe et parfois se gratifiant mutuellement d'une bourrade.

Puis, je ne sais comment cela s'est fait, je me suis mis à décrire mon propre appartement et à donner, sans qu'on m'interrogeât, des détails sur moi-même, peut-être obscurément poussé à me concilier les bonnes grâces de cette divinité taillée à coups de serpe, immobile et bienveillante : marié, pas d'enfants, etc... Elle m'a dit :

— Vous devez être benheurrrreux.

Là-dessus, silence prolongé. On entendait le tic-tac d'un réveil. Ensuite la femme, en se mouvant d'un bloc, a passé dans la pièce d'à côté.

J'étais bien. Les très vieilles maisons ont ceci de curieux qu'on s'y sent, non entre des murs, mais à l'intérieur d'un corps. Un léger grincement de porte. Max-Pol Fouchet a le pas bien léger et la main bien timide. Non, c'était le chat. Il s'est prêté à mes caresses, puis il a sauté sur le radiateur où, le mufle obtus sur la patte allongée, il a médité un instant, puis, se creusant dans sa fourrure une place pour la tête, comme dans un oreiller, d'égyptien il est redevenu parisien.

(Si je m'attarde si longtemps sur ce prologue, c'est qu'avec du recul j'y vois déjà évoqué l'homme que j'étais venu voir. Il y aurait un genre d'interview à faire en interrogeant simplement les lieux que l'interviewé habite. Non-dialogue avec une ombre, mais avec une foule d'ombres miniatures perchées un peu partout, comme les animaux et les anges sur l'arbre du paradis mexicain.)

Certaines gens, avant de parler, se livrent à une contention d'esprit qui ouvre un abîme entre la pensée et la parole. Silence infranchissable que je n'écoute jamais sans une sensation de vertige. Ce n'est pas le cas de Max-Pol Fouchet. Pour aller à l'essentiel, et quelle que soit l'angoisse intime qu'il éprouve à entreprendre cette quête, il donne l'impression de se dégourdir, de s'ébrouer; il vous entraîne dans un temps de galop qui d'abord ne paraît être que d'essai. Autre impression : on ne s'aperçoit pas en sa compagnie, comme si l'on se trouvait dans un train, que le convoi s'est déjà ébranlé, qu'il roule. On ne le remarque qu'au bout d'un instant, lorsqu'à la portière les paysages se mettent à défiler ou, pour revenir à mon rôle, lorsque, l'écoutant parler, je me désole, tant les bonheurs d'expression sont nombreux, de ne pouvoir en noter qu'un sur deux.

Donc, Max-Pol Fouchet s'essaye à des définitions.

— Vous connaissez ces banderoles portant quelques mots écrits qui flottent au-dessus d'un quotidien sacré dans certaines peintures primitives? Eh bien, la poésie pour moi, c'est un peu ce déploiement d'un phylactère. Légende, dans les deux sens du mot, qui couronne la vie. Essence soudaine... Le roman se développe dans le temps. Une histoire, c'est toujours de l'Histoire. Mais la poésie est a-historique. Elle se manifeste dans l'éternité. C'est une résorption de la durée à l'événement. Une illumination, un éblouissement. Une évidence définitive. L'arrêt. Les Tarahumaras du Mexique, lorsqu'ils poursuivent un animal, ne le tuent jamais si l'animal s'immobilise. Comme s'ils soupçonnaient quelque chose de divin dans cette immobilité. De même, je crois qu'un

des attraits que la peinture exerce sur moi tient dans la juxtaposition et la coexistence forcée qu'elle impose au successif... Encore faudrait-il distinguer entre le poème et l'état de poésie. L'état de poésie, c'est le feu. Le poème, c'est la braise recouverte de cendre chaude qui, si elle reste assez vivante, permet de rallumer le feu... On exprime si peu de chose en écrivant!

Etrange monologue serré, allusif, insatisfait, peut-être déçu, mais qui se déploie abondamment devant moi et dont je saisis sans peine les moindres nuances. Discours sur la rareté, éloge du secret que la poésie ne doit pas dépasser « car ce serait la négation de l'art et de l'humain. Ah! si l'homme s'arrêtait au secret d'autrui! » s'écrie Max-Pol Fouchet. Pourtant je n'ai pas une seconde l'idée qu'il se défend contre mon indiscrétion. Non seulement il parle beaucoup, comme je disais tout à l'heure, mais il fait appel pour évoquer l'exceptionnel à la plus vaste expérience de la vie, à une érudition planétaire : peinture, ethnographie... Et songeant à l'effet que sa poésie a eu sur moi, il me vient à l'esprit l'image d'une balance dont Max-Pol Fouchet charge l'un des plateaux pour que l'autre s'élève plus haut. J'imagine volontiers aussi qu'il est tout à la fois l'acrobate qui saute sur la planche à bascule et l'enfant, à l'autre bout de la planche, qui est projeté en l'air.

Ici pourrait commencer un dialogue qui ne s'est pas déroulé ainsi, mais que je me crois autorisé à schématiser comme suit[e]:

Max-Pol Fouchet. — La poésie est un exercice d'élimination, une cure d'amaigrissement.

Le Mercure. — Mais votre poésie est une pluie d'images. Un flux, toutes écluses ouvertes.

Max-Pol Fouchet. — Il est vrai qu'en tant qu'exercice du langage, elle désigne et convoque. Mon côté jouisseur y trouve son compte. Je ne boude pas la surprise d'un détour du chemin, la saveur d'un mot. Mais mes vers ne sont pas joyeux. Vide, néant, solitude. La poésie est une école du vertige.

Le Mercure. — Que vous affrontez sans vous crisper. Vous êtes serein dans le pessimisme.

Max-Pol Fouchet. — Je me sens proche des Mexicains qui englobent jusqu'à la mort dans leur amour de la vie.

Le Mercure. — Et surtout votre poésie est pleine de rythmes musicaux.

Max-Pol Fouchet. — J'aime l'état de stupéfaction. Et cependant la musique m'attire. Expliquez-moi cela. Peut-être suis-je attiré par son caractère de prière, de litanie.

Le Mercure. — Ceci encore : vous ne ponctuez pas vos vers.

Max-Pol Fouchet. — En prose, la ponctuation est nécessaire. En poésie, non. Il faut que l'image garde son aura d'indéfini, que le langage reste ambigu.

Le Mercure. — Il m'a semblé que les mots dont vous usiez avaient parfois simultanément valeur d'anticipation et de réminiscence.

Max-Pol Fouchet. — De même, je ne m'astreins pas à une métrique stricte. Lorsque le poème jaillit, je ne mets pas de cruche dessous. J'ai du goût pour les objets à peine dégrossis.

(Je pense au paradis mexicain, à la femme du rez-de-chaussée.)

Max-Pol Fouchet. — Et pourtant la poésie, c'est aller dans un coin pour se réduire. Ou alors, il faut être Claudel... Je me souviens de la silhouette de Saint-John Perse sur l'aérodrome américain où il m'avait accompagné. Silhouette noire, toujours plus petite à mesure que l'avion s'élevait. Cette image de la consomption de l'homme dans l'espace, du poète dans le vide du poème, m'a beaucoup fait rêver...

Je pourrais continuer sur ce ton. Mais je crains qu'on ne me soupçonne d'avoir voulu mettre Max-Pol Fouchet en contradiction avec lui-même. Or ce n'est pas ce que je recherche. Ce qui m'a frappé dans notre conversation, frappé aussi dans ce que j'ai lu de **Demeure le Secret**, c'est que Max-Pol Fouchet puisse être à la fois si enfermé dans sa propre « chambre intérieure » et si proche d'autrui, c'est que ses exigences intimes le séparent si peu de nous, le privent si peu du bonheur d'exprimer, c'est qu'il soit capable de laisser courir si librement sa poésie pour qu'elle vienne, il est vrai, se briser au meilleur moment sur l'éternel, encore pleine d'élan et déjà figée. Poète rare et non raréfié, secrètement solitaire et non confiné, illuminé et non quintessencié.

Nous nous sommes promenés dans le musée et devant un objet précieux nous nous sommes arrêtés. Défense de toucher. Nous n'avancions ni l'un ni l'autre la main vers l'objet. Mais il nous était permis, sans faux respect, et après avoir beaucoup baguenaudé, de le contempler : il nous était familier et obscur.

Georges Piroué.

Arthur Rimbaud et Charles Cros.

Les relations entre Rimbaud et le poète du Coffret de santal ne semblent plus donner la matière que d'anecdotes ressassées. Voilà pourquoi il faut déplorer le fait que, pour des motifs inconnus des Rimbaldiens, le bibliophile Pierre Bérès tarde toujours à publier le texte de la lettre que Charles Cros, le 6 novembre 1871, adressa à

J. de Pradel, ami de Félicien Rops, où il lui donna des détails — sans doute de grand intérêt — sur le séjour que l'enfant prodige venait de faire chez lui.

Heureusement il nous reste le texte imprimé de Gustave Kahn (1), tel qu'on le trouve dans *Symbolistes et décadents* (Léon Vanier, 1902) où le poète des *Palais nomades* nous parle de sa première rencontre, vers 1880, avec Charles Cros. C'est un poète quasi inconnu, un certain Frémine (2), qui présente le jeune homme au poète-inventeur. La conversation roule sur divers sujets, à partir des poèmes en prose de son jeune interlocuteur, jusqu'à ceux de Cros. Celui-ci lui expose alors son avis sur divers « poètes maudits » (quelques années avant la parution en librairie des *Poètes maudits*). Parmi des jugements assez catégoriques, figure celui débité sur le compte de Mallarmé : « C'est un Baudelaire cassé en morceaux, qui n'a jamais pu se recoller. » Puis la conversation s'oriente vers Verlaine « disparu, évanoui » et Rimbaud :

« Cros avait connu Rimbaud, il avait notion de beaux vers qu'il avait oubliés; il en voulait à Rimbaud de ceci : il avait donné l'hospitalité à Rimbaud. Or, Rimbaud avait avisé sur le coin d'une commode une pile de livraisons de l'Artiste. Ces livraisons contenaient les poèmes qui forment le *Coffret de Santal*. Cros, naturellement, ne les regardait que le jour où il fut question de les remettre aux mains de Mme Tresse pour qu'elle imprimât le *Coffret*. Il manquait à chaque numéro une page ou deux, précisément celles qui contenaient les vers de Cros et que Rimbaud avait coutume, assez périodiquement, de déchirer. Une brouille en était résultée. »

Voilà, en sa forme originale, le récit fameux des numéros de l'*Artiste* déchirés par Rimbaud dans des buts « plutôt hygiéniques »! Au lieu donc d'un geste trahissant une sorte de nonchalance quasi criminelle, il faudrait y voir plutôt, selon Gustave Kahn, un acte perpétré de propos libéré, dans un accès de jalousie... de métier.

Je me suis demandé, à ce propos, si à cet événement regrettable puisqu'il mit fin, prématurément, à une amitié entre deux hommes de génie, on trouve une allusion secrète dans *Dinah Samuel*. Tous les rimbaldiens connaissent le passage où Félicien Champsaur, sous le masque de Patrice Montclar, passe la revue des grands poètes de son temps, y inclus Arthur *Cimber* (anagramme de *Rimbe*?) qu'il range parmi « les génies qui ont été tués dans la lutte — et qui, par conséquent (...) n'ont pas de génie ». Un certain Saturnin Tavanal

(1) On sait que Gustave Kahn se vante d'avoir été le premier visiteur des *Mardis* de Mallarmé (*ouvrage cité*, p. 23).
(2) L'auteur de *Symbolistes et décadents* en parle comme d'un « géant blond » : le géant évoqué par Champsaur aurait-il dû son existence imaginaire à la contamination de Cros et Frémine?

prend part à la conversation, géant dont la taille « atteint presque deux mètres » et dont la « tête ronde » se distingue parmi les autres par une « épaisse chevelure crépue, d'un beau noir ». Je me suis demandé si nous sommes justifiés de reconnaître, sous ces traits caractéristiques, ceux de Charles Cros — si l'on concède à l'auteur de ce roman à clé la liberté d'avoir grossi sensiblement la taille à celui qui, s'il faut en croire Kahn, était plutôt petit... Le fait que Tavanal attrape le petit Rimbaud, dans un atelier, « en train de chiper de l'argent », a l'air d'une transposition de la réalité historique dont je viens de citer l'essentiel. Sans être un géant, Charles Cros en avait certainement la force musculaire — ce dont Anatole France semble avoir fait l'expérience, lorsqu'il fit, un peu trop vivement, la cour à Nina de Callias...

Seule la lettre toujours inédite est susceptible de nous donner la clé de l'énigme.

Daniel A. de Graaf.

Simone de Beauvoir et Patrick Waldberg.

La critique et le public ont été d'accord pour, du dernier livre de Simone de Beauvoir, **La Force de l'âge,** faire un succès. On sait qu'il s'agit là du second volume de ses souvenirs; elle y emmène ses lecteurs avec elle jusqu'à la libération de Paris. Voilà, page 612, le jour où le Général de Gaule descendit les Champs-Eysées :

« ... Nous dînâmes avec Genet, les Leiris et un Américain de leurs « amis, Patrice Valberg; c'était le premier à qui nous parlions et nous « regardions son uniforme avec des yeux incrédules. Il raconta son « entrée à Dreux, à Versailles, l'émotion des habitants, la sienne. Nous « venions de quitter la table quand un avion a vrombi dans le ciel; « on aurait dit qu'il tournait au-dessus du toit; il y a eu une grande « explosion, toute proche. A cet instant, j'ai vraiment connu la peur. « Un avion allemand, qui survolait Paris dans la colère de la défaite, « chargé de bombes et de haine, c'était plus terrifiant que toute une « escadrille alliée. Nous étions au cinquième; j'ai suggéré de descendre « au rez-de-chaussée. Valberg a souri de ma pusillanimité; les autres, « je ne sais pas jusqu'à quel point ils étaient rassurés, mais ils n'ont « pas protesté. La plupart des locataires étaient rassemblés dans la « cour. De nouveau, des explosions ont fait trembler les vitres. Et puis « la nuit s'est calmée. Nous avons su le lendemain que les bombes « n'étaient pas tombées loin : la Halle aux vins avait flambé; un « immeuble de la rue Monge avait été soufflé. »

En l'officier américain que Simone de Beauvoir appelle Patrice Valberg on aura reconnu l'auteur de **Promenoir de Paris,** Patrick Waldberg.

René Dumesnil ou l'évolution contre la révolution.

Dehors, le pavé mouillé, les flaques d'eau, l'ombre peuplée et agitée de six heures du soir qui n'est pas l'ombre de la nuit. Ici, toutes les nuances du brun au jaune : boiseries, dos de livres, clarté de la lampe. Exactement ce qu'on imagine lorsqu'en passant devant une fenêtre, on voit filtrer entre les rideaux une lueur étouffée et dorée.

René Dumesnil est venu au devant de moi, tout le buste légèrement penché en avant, prononçant des phrases où amitié et courtoisie se trouvent admirablement dosées. Ce ton juste de la civilité française dont je m'émerveillerai toute ma vie. Puis il a passé de l'autre côté de la table, et je ne vois plus que son visage sous l'aile des cheveux blancs, tantôt baissé comme s'il lisait devant lui ce qu'il dit, mais c'est en lui-même qu'il regarde, tantôt levé, et alors les yeux brillent, gais et affectueux.

— Ce cinquième volume de l'**Histoire de la Musique** m'a posé bien des problèmes. Il me fallait rester fidèle à l'œuvre de Combarieu que j'avais pour tâche de compléter et d'achever. Mais que de matière à loger dans ce dernier tome! Le XXe siècle est trop proche de nous pour que l'éloignement permette un choix définitif. De plus, la dispersion géographique de la musique a multiplié les foyers d'activité : les pays de l'est, l'Amérique du Sud, la récente renaissance de l'école anglaise... Comment séparer le durable de l'éphémère, distinguer engouements passagers et enthousiasmes légitimes, comment échapper au snobisme qui démode si vite par crainte de manquer le dernier bateau? Je me suis efforcé de replacer les œuvres dans leur milieu et plutôt que de louer ou de condamner en mon propre nom, j'ai accordé une large place aux opinions contradictoires de ceux qui les ont vues naître.

Ni totalement critique, ni totalement historien, R. Dumesnil ne serait-il pas mémorialiste de la musique? Hypothèse à vérifier. Mais peut-on être le mémorialiste d'une époque comme la nôtre? On dirait que dès maintenant, et même pour l'avenir, elle se refuse d'avance à être un jour du passé.

J'en fais la remarque à mon interlocuteur. Ce qu'il me répond (par bribes, avec de longues parenthèses, des retouches, des confirmations et des démentis qu'il s'inflige à lui-même) pourrait se ramener à cette phrase toute simple que j'ai cochée dans son livre : « Tout va si vite aujourd'hui... » Le musicien se fuit lui-même tant il a peur de se répéter. Le public se rue au-devant de la nouveauté. Le disque, la radio, la télévision répandent instantanément partout la « première audition », la dotent de cette incroyable double qualité que la musique n'a jamais possédée jusqu'ici : la pérennité et l'ubiquité. Il devrait en

résulter un admirable épanouissement. On entend au contraire une cacophonie. Tuées par la rapidité des échanges, les écoles nationales s'effondrent, remplacées par « la ratatouille » du cosmopolitisme. L'œuvre imitée se substitue à l'œuvre originale. Soucieux de se maintenir en tête du peloton, l'artiste devient un touche-à-tout, une sorte d'encyclopédiste à la manière de Bouvard et Pécuchet. Le public non seulement n'a plus le loisir, mais se refuse le loisir de diriger, d'assimiler.

Comme effrayé par le tableau qu'il esquisse et conscient de ce qu'il a de déformé et d'excessif. R. Dumesnil a parsemé sa conversation de phrases prudentes, de mises au point, ébauché en même temps qu'il évoquait l'état du monde contemporain le portrait du commentateur objectif. « Ainsi que l'écrivait Flaubert : il faut savoir estimer ce qu'on n'aime pas. » Ou bien : « Je me demande souvent : quelles sont les raisons qui ont poussé ce compositeur à écrire une telle œuvre? La sincérité? Alors bon! Mais comment reconnaître la sincérité? » Ou enfin « On n'est pas passéiste par amour du passé. »

C'est l'évidence même. R. Dumesnil n'est pas réactionnaire, mais évolutionniste. A ses yeux, tout ce qui survient mérite attention. Il ne saurait écarter quoi que ce soit, puisque ce quoi que ce soit, par le seul fait qu'il se manifeste, s'inscrit dans la courbe d'une trajectoire. Tout au plus pourrait-on dire qu'il s'interroge anxieusement sur le rythme nouveau de la vie, sur les conditions inusitées de propagation de la culture. Ce qu'on a appelé l'accélération de l'Histoire. Il se sent peut-être mal à l'aise, il fait contre mauvaise fortune bon cœur, redoublant de compréhension, d'indulgence, et sans doute .. cela le soutient .. secrètement convaincu que le temps assimilera et transformera ce qui n'est désordre que parce que nous sommes plongés dedans. S'il ne refuse pas l'avenir, c'est que la sagesse lui enseigne que cet avenir sera bientôt du passé. On ne saurait être plus perspicace.

Et cependant, voilà le plus grave, et certaines de ses phrases m'indiquent que la chose le préoccupe, on peut se demander si l'époque actuelle n'a pas justement percé à jour cette sagesse évolutionniste pour se donner le droit de la rejeter. Cette époque ne continue pas, elle brise. Non réformiste, mais révolutionnaire. Moins en proie aux métamorphoses de la durée qu'à une mutation brusque. Installée en quelque sorte hors du pouvoir du temps, dans l'absolu ou un prétendu absolu. Comme dit l'adolescent révolté à son père : « Non, je ne te ressemblerai jamais ». A quoi le père rétorque : « Et pourtant, tu me ressembleras. » L'un préjuge de son passé futur au nom de l'avenir, l'autre de l'avenir au nom du passé.

— Vous voyez, me dit R. Dumesnil, la musique, c'est comme le cours de la Seine : un fleuve, ses affluents, une continuité.

(Il vient de publier un livre à la gloire de ce cours d'eau)

J'ai envie de répondre : « Et si la musique, c'était les rapides de l'Ardèche, les chutes du Niagara, les canions du Colorado? Mais de quel droit une telle affirmation? Personne ne connaît les pentes, les accidents, la topographie qui fixent le tracé d'un art. Personne ne connaît non plus les étranges remous que le conflit des générations, la conscience que l'on a de l'existence de ce conflit, suscitent au sein des eaux.

L'insoluble équation à laquelle je rêve en revenant chez moi. Une voiture de police passe. Son **pimpon** me suggère le thème d'une mélodie que je pourchasse longtemps dans ma mémoire avant de l'identifier. Je marche ainsi cent mètres, peut-être deux cents mètres, dialoguant avec moi-même sans m'adresser le moindre mot. Quel repos! Cela me rappelle que tout à l'heure, ayant à me parler de Mozart, Dumesnil s'est mis à chanter un air. J'écoutais, il chantait. Nous étions tous les deux, sans le secours d'aucune raison, pénétrés d'une même évidence.

Georges Piroué.

La Correspondance d'Auguste Comte.

Cherchant à parfaire la première édition complète de la Correspondance d'Auguste Comte, s'échelonnant entre 1814 et 1857, à paraître prochainement sous les auspices de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, l'Association Internationale « La Maison d'Auguste Comte » prie les possesseurs de toute lettre autographe du philosophe de bien vouloir se mettre en rapport avec le Président de l'Association, l'Ambassadeur Paulo Carneiro (10, rue Monsieur-le-Prince, Paris VIe).

En hommage à Pierre Jean Jouve.

Nous avons annoncé dans notre dernier numéro que la Société Dante Alighieri venait d'attribuer à Pierre Jean Jouve, pour l'ensemble de son œuvre, sa médaille d'or 1960. C'est la première fois que la célèbre Compagnie italienne honore ainsi un écrivain étranger.

A cette occasion, le poète Marc Alyn a rendu un juste hommage à Pierre Jean Jouve dans le numéro du 18/24 janvier de l'hebdomadaire **Arts.**

« Si Pierre Jean Jouve ne recherche pas les honneurs officiels, il faut « reconnaître que ceux-ci lui rendent bien la monnaie de son indif- « férence. A intervalles réguliers, on cite le nom du poète de « Vers « Majeurs » parmi les favoris de tel Grand Prix de fin de saison, puis « le silence retombe sur une œuvre qui, d'ailleurs, ne quête nulle appro-

« bation et s'accommode fort bien de la haute solitude qui est sienne.
« Comme tous les précurseurs de génie, Pierre Jean Jouve vit dans un
« désert... L'œuvre de Jouve, il est vrai, n'offre aucune prise aux mains
« d'encre de l'actualité. Elle demeure comme engluée dans le silence
« de sa naissance. Le lecteur y est toléré — mais jamais on ne l'invite
« à prendre place. C'est une église solennelle et glaciale dans laquelle
« les mots résonnent comme des pas. Jouve n'écrit jamais pour nous
« donner de ses nouvelles; il rédige à l'intention de Dieu d'elliptiques
« rapports où sont consignées pertes et victoires d'un combat éternel
« autant que subjectif. Un poème de **« Kyrie »** situe assez bien la
« nature de ce combat :

> « Je suis un désespoir aussi sec que la pierre
> C'est par le mal que je me sens spirituel. »

« Esprit mystique hanté par l'enfer qu'il porte en lui-même, dans
« les profondeurs glauques qui minent la raison, et coupable de ce
« mal, le poète ne cherche pas dans l'inconscient une source inépuisable
« d'images — à l'instar des surréalistes —, mais des symboles sexuels
« et **« une perspective religieuse — seule réponse au néant du
« temps ».** La faute originelle épouse étroitement les reliefs de cet
« univers calciné. L'homme de Jouve choisit d'assumer le mal pour
« mieux le vaincre (et se vaincre) :

> « Qu'elle était nue, et triste! et quel amour aux mains
> Et quelle force aux reins de sa splendeur rosée
> Qu'elle avait pour aimer et pour vivre! et quel sein
> Pour nourrir! et les douces pensées
> De son ombre! et comme elle sut bien mourir... »

Cette poésie semble nous parvenir, toujours, par erreur, avec son poids de secrets et ses somptueux hiéroglyphes... Aujourd'hui, si le message de **Sueur de sang** — dont la préface prophétique : **Inconscient, Spiritualité et Catastrophe** contenait en germe une partie importante des thèmes de la poésie qui se fait sous nos yeux — est assimilé, l'étonnante nouveauté des poèmes publiés par Jouve depuis **La Vierge de Paris** demeure encore invisible à beaucoup. Contrairement à la plupart des poètes vieillissants, en effet, Jouve ne s'influence pas lui-même; il lui faut, au contraire, « inventer » sans cesse de nouveaux trésors lyriques laissant à d'autres le soin d'exploiter les gisements révélés par lui avant la seconde guerre mondiale.

En lui décernant sa Médaille d'Or annuelle, la Société Dante Alighieri vient de saluer en Jouve l'explorateur d'un enfer que n'eût pas désavoué son illustre patron... Les grands poètes sont toujours en exil dans leur propre pays.

Au Mercure de France.

★ La « Revue de l'Ouïe », dans son numéro de novembre-décembre 1960, rend compte des « Nouvelles du sombre empire » de Georges Duhamel. Mais le titre du roman y devient : « Nouvelles du Second Empire »...

★ Notre collaborateur Georges-Emmanuel Clancier, auteur du volume « Evidences » paru au Mercure, en fin 1960, vient de se voir attribuer pour son œuvre romanesque le prix littéraire Eugène Le Roy qu'il partage avec M. Elian Finbert.

★ Comme nous l'avions annoncé, Jean Queval a publié en décembre au Club français du livre une traduction (ou adaptation) de « La Rose et l'Anneau » de Thackeray, dans une charmante édition illustrée par Alain François Le Foll et réalisée sur maquettes de Jacques Daniel. Les lecteurs de notre numéro de décembre ont pu apprécier toute la grâce allègre de cette « tradaptation ».

★ Notre collaborateur André Mirambel, Administrateur de l'Ecole Nationale des Langues Orientales Vivantes, publie aux éditions G.-P. Maisonneuve un « Petit Dictionnaire Français-Grec Moderne et Grec Moderne-Français », précédé de notions de lecture et d'écriture du grec moderne et d'un résumé grammatical.

★ Au début de février les éditions du Mercure de France publieront l'ouvrage inédit d'Alain dont on parle depuis si longtemps : « Portraits de famille ». L'édition originale a été tirée à quinze exemplaires sur papier d'Auvergne à la main des Moulins Richard-de-Bas, trente-cinq exemplaires sur Hollande et cent exemplaires sur Lafuma. Tous ces exemplaires sont souscrits. Il a été tiré d'autre part, sur vélin du Marais, cent exemplaires réservés au Club de l'édition originale.

A la même date paraîtra, sous le titre « Demeure le secret », un important recueil de poèmes de Max-Pol Fouchet, dont il a été tiré vingt exemplaires sur vélin d'Arches.

Au début de février encore et enfin, les « Dernières Gazettes » d'Adrienne Monnier, dont il a été tiré vingt exemplaires sur vélin Lafuma. En même temps que sortira ce volume, le Mercure remettra en vente les « Gazettes » d'Adrienne Monnier, ouvrage publié en 1953.

★ De Emile Henriot, le Mercure a déjà publié : « En Hollande », poèmes (décembre 1948), « Martial » (septembre 1949), « La femme parfaite », nouvelle (février 1952), « Vers » (septembre 1953), « Idée d'un XVII° siècle » (février et mars 1954) ; « Personnelles » (avril (1958) ;

de Hubert Juin : « L'élégie vêtue d'osier », poèmes (novembre 1955), « Monsieur de Vauvenargue » (septembre 1955), « Portrait

de Ramuz » (novembre 1956), « La pierre aveugle », fragment (septembre 1958), « Albert Béguin » (octobre 1958), « Un si étrange destin » (avril 1960) ;

de Pierre Schneider : « Nerval ou le devoir de pureté » (décembre 1949) ; « Le citoyen Bonheur » (mai 1951) ; « De vie et de mort. Chronique du Bi-Millénaire » (avril 1952) ; « Dessins de Watteau » (mai 1953) ; « Avant le printemps » (mai 1954) ; « L'adieu » de Hoelderlin, présentation et traduction (septembre 1959) ;

d'André Guermont : « Langage », proses (juillet 1960) ;

de Raymond Datheil : « La Fable de l'homme » (main 1954) ; « Le mur » (octobre 1957) ; « Poèmes » (janvier 1960) ;

de Max-Dominique Croce : « La dormeuse », poème (septembre 1956) ;

de Claude Pichois : « Sainte-Beuve et Philarète Chasles » (mars 1950) ; « Présentation des Lettres à Eugène Crépet sur la jeunesse de Baudelaire (septembre 1954) ; « Le beau-père de Baudelaire » : le Général Aupick » (juin, juillet, août 1955) ; « Autour de la Fanfarlo » (décembre 1956) ; et (en collaboration avec J. Crépet) : « La mort de La Belle aux cheveux d'or » (mars 1957) ; « Stèle pour Marguerite Moreno » (juin 1959).

Au sommaire de notre dernier numéro (janvier 1961) : « La nuit de l'œuvre », poèmes, par André-Pieyre de Mandiargues; « Un officier dreyfusard », par Eugène Melchior de Vogüé, présentation de Simon Jeune; « Cinq exercices autour d'un même linceul, poèmes, par Luis Campodonico; « Trois histoires », nouvelles, par Max Guiheneuf; « Contes annamites », par Georges Bloy, présentation de Maurice Dubourg; « Poèmes », par Charles Astruc; « Les Antipodes », fragments, par Henry Charpentier, présentation de Paul Morel; « T.-S. Eliot et Paul Valéry », par James R. Lawler.

Le Directeur-Gérant : S. DE SACY.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 8205
Dépôt légal : 1er trimestre 1961.

MERCVRE

DE

FRANCE

TOME CCCXLI

N° 1170 — 1er Février 1961

SOMMAIRE

MERCVRIALE

GAZETTE

« On me disait que quelques morts étaient nécessaires pour amener un monde où l'on ne tuerait plus. »

Albert CAMUS

ROBERT JUNGK

VIVRE A HIROSHIMA

Vingt ans de journalisme international ont ouvert à Robert JUNGK les portes du monde moderne. Mais sa vocation d'historien lui a permis de découvrir, au-delà des épisodes qui constituent le fond de l'information quotidienne, les événements-clés et les lignes de force du monde moderne.

Dans « Le Futur a déjà commencé » il avait décrit quelques-uns des visages les plus fascinants de la société future, tels que nous les voyons naître à travers les plus récentes inventions. « Plus Clair que 1 000 Soleils », ou « La Tragédie des atomistes », analysait les liens nouveaux de la science et de la politique et évoquait à travers ces « hommes qui voulaient être Dieu » le rôle des savants dans la deuxième guerre mondiale.

Dans cette confusion de la science et de la politique emmenant à leur dérive le destin même de l'homme et de la vie, Hiroshima représente le cas limite dont Robert JUNGK a voulu constituer le dossier complet. Pour écrire :

« Vivre à Hiroshima »

il a eu accès aux archives secrètes et aux travaux inédits, tant japonais qu'américains, mais surtout, derrière les façades blanches de la ville reconstruite, dans les prisons, dans les universités ou dans de plus lointains refuges, il a rencontré tous ceux qui « depuis ce jour-là » sont nés à une vie nouvelle, tous ceux qui au delà des néons bariolés de la nouvelle Hiroshima, croient encore entendre la plainte du « pikadon » ou voir sur les larges avenues les agonisants couverts de cendres. Comme Kazuo, beaucoup, jusqu'à leur mort, ne connaîtront plus la paix. Car à Hiroshima dont l'atome n'a point fait une terre abandonnée mais un gigantesque hôpital, à Hiroshima, pâle reflet de ce que pourrait être un après-guerre atomique, le passé n'est pas mort. Il renaît, imprévisible, chez celui qui ressent brusquement, quinze ans après le désastre, l'approche d'un mal mystérieux. Il renaît chaque fois qu'un jeune couple renonce à se perpétuer, chaque fois que les amants s'égarent, à jamais désunis, au seuil de l'irrémédiable. Ce sont ces « morts en permission » qui, à travers Robert JUNGK, nous parlent de cette ville lointaine aux limites de la vie et du néant qui s'appelle Hiroshima.

ARTHAUD

N. M. P. P.